

Ed McBain

Ed McBain

SOUPE AUX POULET

Killer's Wedge

OceanofPDF.com

1959

Traduction de Louis Saurin

et Philippe Aronson

Pour Helen et Gene.

OceanofPDF.com

1

C'était un après-midi normal du début d'octobre.

Au-delà des fenêtres grillagées de la salle des inspecteurs du 87^e District, Grover Park éclatait de couleurs. L'été indien précocement, paré comme une princesse, étalait ses ors et ses pourpres, ses rouges et ses oranges dans l'air doux de l'automne. Le soleil étincelait dans un ciel sans nuages et dardait ses rayons entre les barreaux, faisant danser une poussière d'or. Les bruits de la rue s'insinuaient par les fenêtres ouvertes et venaient se mêler au brouhaha du bureau pour former une symphonie familière et unique.

Il y avait d'abord le thème principal joué par le bureau, fait de sonneries de téléphones, de crépitements de machines à écrire et de jurons. Les variations s'inscrivaient sur ce thème, allant du choc sourd d'un poing de policier dans l'estomac d'un voyou, au hurlement féroce d'un inspecteur qui voulait savoir où diable était passé son stylo, au murmure persistant d'un interrogatoire serré, au chuchotement mielleux et assourdi d'une conversation téléphonique avec une jeune belle de Hall Avenue, au sifflement d'un agent apportant un message du Central, aux récriminations tonitruantes d'une femme qui portait plainte contre son mari qui la battait, au gargouillis du distributeur d'eau fraîche, au fou rire qui accueillait une histoire grivoise.

Accompagné des sons d'octobre qui émanaient de la rue, un rire sonore venait justement de ponctuer, en ce vendredi après-midi, la dernière de Meyer Meyer.

— Faut dire ce qui est, constata Bert Kling, il sait raconter une histoire. Ça, c'est une chose que je ne sais pas faire. Raconter une histoire.

— Il y a bien des choses que tu ne sais pas faire, lança Meyer, une lueur pétillante dans ses yeux bleus, mais passons. L'art de raconter une histoire, Bert, s'acquiert avec l'âge. Un petit morveux comme toi en est incapable. Il faut des années d'expérience.

— Va te faire foutre, vieux schnock !

— Tu vois, Cotton, il montre les crocs tout de suite ! C'est fou ce que son âge le rend susceptible.

Cotton Hawes goûta son café et sourit. C'était un homme de haute taille, un mètre quatre-vingt-cinq et quatre-vingt-quinze kilos, avec des yeux bleus et un menton carré à fossette. Ses cheveux étaient d'un roux étincelant, éclairés par une mèche d'un blanc pur, sur la tempe gauche. Cette curiosité résultait d'un ancien coup de couteau. On avait dû raser les cheveux pour soigner la blessure, et ils avaient repoussé blancs. A l'époque, Hawes avait remarqué :

— C'est une belle preuve de la trouille que j'ai eue !

Il répondit à Meyer en riant :

— La jeunesse est toujours susceptible, c'est bien connu.

— Tu t'y mets toi aussi ? demanda Kling. C'est un complot !

— Non, ce n'est pas un complot, rectifia Meyer. C'est une politique de haine spontanée. Le problème principal en ce bas monde, c'est ça. La haine. Au fait, connaissez-vous le slogan de la Semaine Contre la Haine ?

— Non, répondit Hawes, pince-sans-rire. C'est quoi, le slogan de la Semaine Contre la Haine ?

— Que tous les haineux aillent se faire foutre ! lança Meyer avec véhémence.

Puis le téléphone sonna. Hawes et Kling, d'abord perplexes, finirent par éclater de rire. Les faisant taire d'un geste, Meyer décrocha.

— 87e, inspecteur Meyer... Comment dites-vous, madame ? Oui, je suis inspecteur. Comment ? Non, je ne suis pas le chef de... Ma foi, madame, le lieutenant est assez occupé en ce moment. Si je puis vous aider ? Oui, madame, de quoi s'agit-il ?... Une chienne, dites-vous... Oui, madame. Je vois... Mais nous ne pouvons guère le retenir à la maison. Ce n'est pas

précisément du ressort de la police. Oui, je comprends. La chienne... Oui, madame. Je regrette, mais nous n'avons pas d'homme disponible pour l'instant. Nous sommes assez pris, cet après-midi... Comment ?... Ah, je regrette que vous le preniez ainsi, madame. Mais vous comprenez...

Il se tut et regarda l'appareil.

— Elle a raccroché, constata-t-il en en faisant autant.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ? demanda Kling.

— Elle a un danois qui court après la chienne cocker du voisin. Elle désire que nous retenions le danois à la maison ou que nous nous occupions de la chienne. Aaaaah ! soupira Meyer, l'amour, toujours l'amour ! (Il marqua un temps, puis demanda :) Vous savez ce que c'est, l'amour ?

— Non, fît Hawes, toujours pince-sans-rire. C'est quoi ?

— C'est pas de la blague ce coup-ci, c'est de la philosophie : L'amour, c'est de la haine ramollie.

— Quel cynisme ! dit Hawes.

— C'est pas du cynisme. C'est de la philosophie. Il ne faut pas croire un homme qui pense à voix haute. La seule façon de mettre à l'épreuve une idée brillante est de la dire.

Hawes se retourna brusquement.

La femme qui se tenait à la barrière de bois qui séparait la salle des inspecteurs du couloir était entrée si doucement que personne ne l'avait entendue. Elle venait de s'éclaircir la gorge, bruyamment, et c'était cette toux qui avait fait se retourner Hawes et sursauter Kling et Meyer.

Elle avait l'air de la mort en personne.

Ses cheveux noirs étaient tirés en chignon sur la nuque et ses grands yeux bruns étincelaient au milieu d'un masque blême, sans maquillage, aux lèvres pâles et aux joues livides. Elle portait un manteau noir et des

chaussures noires sans bas. Ses jambes nues étaient aussi blanches que sa figure, des jambes maigres et frêles qui semblaient la supporter difficilement. Elle avait un cabas noir et ses doigts osseux se crispaient sur les poignées de cuir.

— Oui ? dit Hawes.

— L'inspecteur Carella est ici ? demanda la femme d'une voix sans timbre.

— Non, répondit Hawes. Je suis l'inspecteur Hawes. Si je puis...

— Quand reviendra-t-il ? coupa-t-elle.

— Je ne saurais dire. Il avait à s'occuper d'une affaire personnelle et, de là, il se rendait directement sur une enquête. L'un de nous pourrait peut-être...

— J'attendrai, dit la femme.

— Ce sera peut-être long.

— J'ai le temps. J'ai toute la vie pour attendre, répliqua-t-elle.

Hawes haussa les épaules.

— A votre aise. Il y a un banc dans le couloir. Si vous voulez...

— J'attendrai chez vous, déclarat-elle.

Et avant que Hawes ait pu l'intercepter, elle avait poussé le portillon et se dirigeait vers un des bureaux inoccupés, au milieu de la pièce. Hawes s'approcha vivement.

— Je regrette, mademoiselle, dit-il, mais les visiteurs n'ont pas le droit...

— Madame, corrigea-t-elle. Mrs Frank Dodge.

Elle s'assit, plaça son lourd cabas sur le bureau et appuya ses deux mains dessus.

— Ecoutez, madame, nous ne permettons pas aux visiteurs d'entrer dans le bureau sans raison précise. Je suis certain que vous conviendrez...

— J'ai une raison précise.

Elle pinça ses lèvres exsangues.

— Eh bien ! dites-moi simplement...

— J'attends l'inspecteur Carella. L'inspecteur Steve Carella, répéta-t-elle avec une surprenante amertume.

— Si vous voulez l'attendre, reprit patiemment Hawes, il faudra l'attendre là-bas, sur le banc. Je regrette, mais c'est...

— J'attendrai ici, décréta-t-elle avec force. Et vous aussi.

Hawes regarda Meyer et Kling.

— Chère madame, commença Meyer, nous ne voulons pas être impolis mais...

— Ta gueule, dit la femme.

Elle parlait avec une étrange autorité. Les inspecteurs ouvrirent des yeux ronds.

Elle glissa sa main droite dans la poche de son manteau. Quand elle la ressortit, elle tenait un objet dur et froid.

— Ceci est un .38, annonça-t-elle.

2

La femme au revolver et au cabas était immobile sur sa chaise de bois. Le bruit de la rue semblait souligner le silence qui avait suivi sa déclaration. Les trois inspecteurs se regardèrent, puis leurs regards convergèrent sur la femme et le .38 qu'elle tenait d'une main ferme.

— Passez-moi vos revolvers, dit-elle.

Les policiers ne bronchèrent pas.

— Donnez-moi vos revolvers ou je tire.

— Ecoutez, madame, dit Meyer, braquez pas ce machin. Nous sommes tous des amis. Vous allez vous attirer des ennuis, c'est tout.

— Je m'en fiche. Mettez vos revolvers là devant moi, sur le bureau. N'essayez pas de les sortir de leurs étuis ou je tire. Cette arme est braquée sur le rouquin. Allez ! On se dépêche !

Les inspecteurs hésitaient encore.

— Vas-y, rouquin, fais ta prière, lança la femme.

Des trois hommes qui se trouvaient dans cette pièce il n'y en avait pas un qui ne comprît que, s'il remettait son arme, il serait à la merci de cette femme ; pas un qui ne se fût trouvé, à un moment ou un autre de sa carrière, en face du canon d'un revolver. Mais si les hommes qui se trouvaient là étaient des policiers, ils étaient aussi des hommes qui n'appréciaient pas particulièrement l'idée de mourir à la fleur de l'âge. Les hommes qui se trouvaient là étaient des êtres humains, mais ils étaient aussi des policiers qui connaissaient le pouvoir destructeur d'une balle de .38, et qui savaient qu'une femme est tout aussi capable de tirer qu'un homme. Ils comprenaient tous que cette créature pouvait très bien les abattre tous les trois d'une seule rafale.

Et cependant, ils hésitaient.

— Merde ! cria-t-elle. Je ne plaisante pas !

Kling fut le premier à se décider, et seulement parce qu'il avait vu blanchir les phalanges des doigts de la femme, crispés sur la détente. Sans la quitter des yeux, il déboucla son ceinturon et son baudrier, fit glisser l'étui de son aisselle et laissa tomber étui et revolver sur le bureau. Meyer décrocha son étui de sa hanche et posa le tout à côté du revolver de Kling. Hawes portait son arme à la ceinture. Il imita ses collègues.

— Lequel de ces tiroirs ferme à clef ? demanda la femme.

— Celui du haut, dit Hawes.

— Où est la clef ?

— Dans le tiroir.

Elle ouvrit le tiroir, prit la clef et poussa les armes à l'intérieur. Puis elle ferma le tiroir, ôta la clef après l'avoir tournée et la mit dans la poche de son manteau. Elle ne s'était pas séparée de son cabas noir.

— Bon, ben, maintenant, vous avez nos revolvers, dit Meyer. Et après ? Qu'est-ce que ça signifie, hein ?

— Je vais tuer Steve Carella, annonça-t-elle.

— Pourquoi ?

— Vous occupez pas de ça. Qui est-ce qui est encore ici, à part vous ?

Meyer hésita. De là où elle était, la femme pouvait voir le bureau du lieutenant et le couloir...

— Répondez ! s'écria-t-elle.

— Rien que le lieutenant Byrnes, répondit Meyer.

Au secrétariat, juste en face de la barrière de bois, Miscolo travaillait à ses rapports. Ils réussiraient peut-être à distraire la femme, à la détourner du

couloir et alors, si jamais Miscolo venait dans la salle des inspecteurs, comme il le faisait souvent, peut-être comprendrait-il la situation et...

— Allez chercher le lieutenant, ordonna la femme.

Meyer fit un pas.

— Mais faites attention ! Je vous ai à l'œil. Un seul geste, un mot, et je tire. Et je continue à tirer jusqu'à ce que vous soyez tous morts ! Maintenant, allez-y. Frappez chez le lieutenant et dites-lui de venir ici.

Meyer traversa le bureau silencieux. Le bureau du lieutenant était fermé. Il frappa sur le cadre de la vitre dépolie.

— Entrez ! cria Byrnes.

— Pete, c'est moi. Meyer.

— C'est pas fermé !

— Pete, vous feriez mieux de venir.

— La barbe, qu'est-ce que c'est ?

— Venez, Pete.

Il y eut un bruit de pas et puis la porte s'ouvrit. Le lieutenant Peter Byrnes, trapu et compact comme du ciment armé, passa son cou puissant et ses larges épaules dans l'embrasure.

— Qu'est-ce que c'est, Meyer ? J'ai du boulot.

— Il y a là une femme qui vous demande.

— Une femme ? Où...

Il fit des yeux le tour de la pièce et son regard eut un éclair en reconnaissant la femme.

— Salut, Virginia, dit-il.

Et puis il vit le revolver.

— Venez par ici, lieutenant, commanda Virginia Dodge.

Il fronça les sourcils. Leur masse broussailleuse s'abaissa sur ses yeux bleus pénétrants. Pesamment, comme un homme qui s'apprête à soulever un fardeau, il traversa la salle des inspecteurs et s'avança vers Virginia Dodge. Il avait l'air tout prêt à la ramasser et à la jeter à la volée dans le couloir.

— Qu'est-ce que ça signifie, Virginia ? demanda-t-il, comme un père irascible qui reproche à sa fille de quinze ans de rentrer tard.

— Qu'est-ce que vous croyez, lieutenant ?

— Je crois que vous avez complètement perdu la tête, voilà ce que je crois. Qu'est-ce que c'est que ce pétard ? Qu'est-ce que vous fichez ici avec...

— Je vais tuer Steve Carella, déclara Virginia.

— Oh, Seigneur ! s'écria Byrnes d'un ton exaspéré. Vous vous figurez que ça va avancer les affaires de votre mari ?

— Rien n'avancera jamais plus les affaires de Frank.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Frank est mort hier. A l'infirmerie de la prison de Castlevue.

Byrnes se tut, et se plongea dans une longue méditation. Enfin il dit simplement :

— Vous ne pouvez pas en vouloir à Steve pour ça.

— Carella l'a arrêté.

— Votre mari était un criminel.

— Carella l’a arrêté.

— Il s’est contenté de l’arrêter. Vous ne...

— Il l’a aussi fait condamner, il a témoigné au procès et il a tout mis en œuvre pour expédier Frank en tôle !

— Virginia, voyons, il...

— Frank était malade ! Carella le savait ! Il le savait quand il l’a fait enfermer !

— Mais, Virginia, enfin, notre devoir est de...

— Carella l’a tué, aussi bien que s’il lui avait tiré dessus à bout portant. Et maintenant, je m’en vais tuer Carella. Dès qu’il mettra les pieds dans ce bureau, je le tuerai !

— Et puis après ? Comment espérez-vous vous en tirer, Virginia ? Vous n’avez aucune chance.

Virginia eut un faible sourire.

— Vous en faites pas, je m’en tirerai.

— Vraiment ? Si vous tirez un coup de feu ici, toute la police du quartier va rappliquer en moins de deux.

— Ce n’est pas ça qui me tracasse, lieutenant.

— Non ? Soyons raisonnables, Virginia. Vous voulez finir sur la chaise électrique ? C’est ça que vous voulez ?

— Je m’en fous. Je ne veux pas vivre sans Frank.

Byrnes réfléchit un moment puis il déclara :

— Je n’en crois pas un mot, Virginia.

— Qu'est-ce que vous ne croyez pas ? Que je vais tuer Carella ? Que je tuerai le premier qui cherchera à m'en empêcher ?

— Je ne crois pas que vous aurez la folie de vous servir de cette arme. Je sors d'ici, Virginia. Je retourne dans mon bureau...

— Oh, que non !

— Si. Je retourne dans mon bureau et je vais vous dire pourquoi. Il y a quatre hommes dans cette pièce, moi compris. Vous pouvez me tirer dessus, d'accord, et peut-être sur un autre, mais il vous faudrait être drôlement rapide pour nous tuer tous !

— Je vous aurai tous, lieutenant, affirma Virginia avec le même sourire pâle.

— Oui ? Eh bien, je veux bien parier le contraire. Sautez sur elle dès qu'elle commence à tirer, vous autres... (Il marqua un temps.) Je vais dans mon bureau, Virginia, et je compte y rester cinq minutes. Quand je ressortirai, vous feriez bien d'avoir disparu, et nous laisserons tomber cette histoire. Sinon, je vous gifle comme vous n'avez jamais été giflée, je vous arrache ce revolver et je vous fourre au bloc. C'est clair, Virginia ?

— On ne peut plus clair.

— Cinq minutes, répéta sèchement Byrnes en tournant les talons.

Avec une inaltérable confiance en elle, Virginia répondit doucement :

— Je n'ai pas besoin de vous tirer dessus, lieutenant.

Byrnes ne s'arrêta pas.

— Je n'ai besoin de tirer sur personne, reprit-elle.

Byrnes marchait toujours.

— J'ai un flacon de nitroglycérine dans mon sac.

Les paroles de Virginia firent l'effet d'une explosion. Byrnes stoppa net et se retourna lentement, en baissant les yeux sur le cabas noir qu'elle maintenait solidement. Elle avait tourné son arme et le canon était posé contre l'ouverture béante du sac.

— Je ne vous crois pas, Virginia, dit Byrnes en se retournant et en posant la main sur le bouton de sa porte.

— N'ouvrez pas cette porte, lieutenant ! hurla-t-elle. Je tire dans mon sac et nous crevons tous ensemble !

A l'instant où il allait tourner le bouton de porte, Byrnes songea : Elle ment. Elle n'a pas de soupe dans ce sac. Où s'en serait-elle procuré ?

Et puis il se rappela qu'entre autres talents son mari avait eu celui de faire sauter les coffres-forts.

Mais elle n'a pas de soupe, pensa-t-il. Bon Dieu, c'est de la folie furieuse. Et si elle en a ? Mais elle ne s'en servirait pas. Elle attend Carella. Elle ne...

Byrnes interrompit ses réflexions et pensa simplement : Meyer Meyer a une femme et trois enfants.

Lentement, sa main retomba. Il se tourna vers Virginia Dodge d'un air accablé.

— Voilà qui va mieux, dit-elle. Et maintenant, nous allons attendre Steve Carella.

Steve Carella était nerveux.

Assis à côté de Teddy, sa femme, il n'arrivait pas à maîtriser le tremblement de ses doigts. Glabre, ses pommettes saillantes et ses yeux légèrement bridés lui donnant un type oriental, il serrait ses lèvres minces. Le médecin lui sourit presque affectueusement.

— Eh bien, Mr Carella, votre femme va avoir un bébé.

La nervosité disparut comme par enchantement. Mais une terrible incertitude la remplaça. Steve espérait que ça ne se voyait pas. Il ne voulait pas que Teddy s'en aperçoive.

— Allons, Mr Carella, reprit le médecin, vous voilà en proie aux angoisses paternelles. Du calme. Il n'y a pas à s'inquiéter le moins du monde.

Carella inclina la tête, sans conviction. Il sentait la présence de Teddy à ses côtés, sa Teddy, sa Theodora, la fille qu'il aimait, la femme qu'il avait épousée. Il regarda ses cheveux couleur de nuit, sa bouche pulpeuse et muette, ses grands yeux bruns qui pour le moment étincelaient de fierté.

Il se dit qu'il ne fallait pas lui gâcher sa joie. Et cependant, il ne pouvait apaiser ses craintes.

— Me permettez-vous de vous rassurer sur différents points, Mr Carella ? demanda le Dr Randolph.

— Je, eh bien, je...

— Vous vous inquiétez peut-être pour le bébé. Votre femme étant sourde-muette de naissance, vous pensez peut-être que cela risque d'être héréditaire. C'est une crainte bien naturelle, Mr Carella.

— Je...

— Mais totalement dénuée de fondement. La médecine en est sans doute encore à ses premiers balbutiements, mais nous savons pertinemment que la surdité n'est pas héréditaire. Il arrive même que deux parents sourds et muets aient des enfants parfaitement normaux. Je crois que le plus célèbre de ces rejetons-là est Lon Chaney. La grossesse de votre femme sera parfaitement normale et elle donnera le jour à un bel enfant bien sain. Et, si vous me permettez, j'oserai ajouter : aussi beau que la mère.

Teddy Carella, qui lisait sur les lèvres du médecin, faillit rougir. Comme un horticulteur qui possède un jardin plein de roses extraordinaires finit par le trouver tout naturel, Teddy ne songeait jamais à sa beauté. Elle ne cessait de s'étonner de se sentir admirée sans réserve. Elle avait vécu toute sa vie avec

ce visage et ce corps parfaits et se souciait peu de l'appréciation des inconnus. Elle ne cherchait à plaire qu'à un seul être au monde, son mari, Steve Carella. Et maintenant, à l'idée de cet enfant qui allait naître, sa joie était à son comble.

— Merci, docteur, murmura Steve.

— De rien. Et bonne chance à tous les deux. Vous reviendrez me voir dans quelques semaines, petite madame. Jusque-là, prenez bien soin d'elle.

— N'ayez crainte !

Ils quittèrent le cabinet du gynécologue et, dans le couloir, Teddy se jeta au cou de son mari.

— Hé là ! En voilà des façons pour une future mère ! s'écria Carella avec un sourire.

Teddy lui rendit son sourire et le tira vers l'ascenseur.

— Tu veux rentrer, hein ?

Elle fit oui de la tête.

— Et après ?

Le silence de Teddy Carella disait tout.

— Ça devra attendre, dit Carella en appuyant sur le bouton d'appel. Il y a un petit suicide qui réclame mon attention. Je me suis conduit comme un imbécile, hein ?

Teddy secoua vigoureusement la tête.

— Si. J'étais inquiet. Pour toi, pour le bébé... Mais pour te remercier d'être la femme la plus fabuleusement fertile et productive du monde, nous allons d'abord prendre un verre. Et puis j'irai m'occuper de mon suicide. Mais la journée ne se terminera pas comme ça, loin de là ! s'écria-t-il en l'embrassant sur le bout du nez. Voyons, je serai certainement de retour au

bureau à sept heures au plus tard. Tu veux me retrouver là-bas ? Je ferai mon rapport en vitesse et puis nous irons dîner dans un endroit discret où je pourrai te serrer la main sous la table et t'embrasser devant tout le monde. D'accord ? A sept heures ?

Teddy inclina la tête avec ravissement.

— Et puis on rentrera. Dis-moi, tu crois que c'est convenable pour une femme enceinte de... ?

Teddy fit un signe affirmatif, indiquant même que la chose était non seulement convenable mais recommandée. Carella la serra contre lui et grommela :

— Je t'aime. Tu le sais ?

Elle le savait. Elle ne dit pas un mot. Même si elle avait pu parler, elle n'aurait rien dit. Mais elle le regarda, des larmes de bonheur perlant à ses longs cils noirs.

— Je t'aime plus que la vie, murmura Steve.

OceanofPDF.com

3

Il y avait quatre-vingt-dix mille habitants dans le 87e District.

Les rues du district suivaient une ligne nord-sud entre la Harb et Grover Park, qui était en face des bureaux du 87e. Le district contenait des rues comme l'élégante Silvermine Road, avec ses immeubles luxueux et leurs portiers galonnés, le Stem et son centre commercial bruyant, Ainsley Avenue et, encore plus au sud, Culver Avenue et ses taudis, ses églises désertes et ses bars bondés... Et puis Mason Avenue, la Via de Putas pour les Portoricains, la Rue des Putes pour les flics. Grover Avenue et le parc venaient ensuite. L'étendue nord-sud n'était pas très vaste. En fait, Grover Park était sous la double commande des 88e et 89e Districts — quoique le 87e leur donnât de temps en temps un coup de main. En revanche, l'étendue est-ouest était bien plus grande, avec ses trente-cinq rues bondées. Néanmoins, le district en sa totalité était de taille modeste. Et ça semblait encore plus petit lorsqu'on songeait à la multitude de gens qui y habitaient.

La population du 87e District était extrêmement mélangée. Il y avait des Portoricains et des Juifs, des Italiens et des Irlandais. Ce n'était pas les immigrés qui faisaient de ce quartier un taudis ; c'était le taudis, et son atmosphère d'acceptation, qui attirait les groupes d'immigrés. Contrairement aux idées reçues, les loyers n'étaient pas bas. Ils étaient aussi élevés que dans bien d'autres quartiers de la ville, et sous l'angle du rapport qualité-prix, les loyers étaient exorbitants. Mais on peut faire d'un taudis un chez-soi. Une fois installés, les habitants du 87e couvraient d'images le plâtre écaillé des murs, éparpillaient des petits tapis sur les parquets abîmés. Suivant les us et coutumes du taudis américain, ils tambourinaient sur les radiateurs pour en obtenir un peu de chaleur, écrasaient d'un coup de talon les cafards qui traversaient en tous sens le sol de la cuisine dès qu'on faisait de la lumière, tendaient des pièges aux rats et aux souris qui se baladaient en régiments à travers l'appartement comme la Wehrmacht en Pologne, et il leur arrivait de temps en temps de devoir casser un cadenas en acier fixé par la police pour interdire l'accès au logis.

Il incombait aux policiers du 87^e District d'empêcher que les habitants ne s'adonnent à une autre forme d'activité très répandue dans les taudis : le crime.

Virginia Dodge voulut savoir combien d'hommes étaient occupés à ce sacerdoce. Byrnes le lui apprit :

— Nous avons seize inspecteurs.

— Et où sont-ils en ce moment ?

— Vous en avez trois ici.

— Et les autres ?

— Certains sont en congé, d'autres sur des enquêtes.

— Lesquels ?

— Vous ne voulez tout de même pas tous les détails de notre organisation, grands dieux !

— Si.

— Ecoutez, Virginia... (Le canon du revolver pénétra plus avant dans le sac et Byrnes soupira.) Très bien. Cotton, passe-moi la feuille de service.

Hawes regarda la femme.

— Je peux bouger ?

— Allez-y. N'ouvrez pas de tiroirs. Où est votre revolver, lieutenant ?

— Je n'en ai pas.

— Vous mentez. Où est-il ? Dans le bureau ?

Byrnes hésita et Virginia se mit à hurler :

— Nom de Dieu, fourrez-vous ça dans la tête une fois pour toutes ! Je ne suis pas là pour rigoler, et le premier qui s'avise de me mentir, ou qui ne m'obéit pas, je le...

— Bon, bon, ça va, ne vous énervez pas. Il est dans le tiroir de mon bureau, dit Byrnes en se retournant.

— Une seconde, s'écria Virginia. Nous irons tous ensemble !

Elle souleva son cabas avec précaution et braqua son arme sur les quatre hommes groupés.

— En avant, dit-elle. Suivez le lieutenant.

Comme un petit troupeau, les hommes suivirent Byrnes dans son bureau. Virginia les poussa un peu et entra à son tour. Byrnes ouvrit son tiroir.

— Sortez-le et posez-le sur le bureau, ordonna Virginia. Prenez-le par le canon. Si jamais votre doigt s'approche de la détente, la nitro...

— Oui, oui, ça va, coupa Byrnes avec irritation.

Il prit le revolver par le canon et le posa sur le bureau. Virginia s'en empara vivement et le glissa dans la poche gauche de son manteau.

— Et maintenant, dehors, dit-elle.

Le troupeau revint dans la salle des inspecteurs. Virginia se rassit au bureau qu'elle avait choisi comme poste de commandement, posa son cabas sur ses genoux et braqua son revolver sur le sac.

— Et maintenant, dit-elle, la feuille de service.

— Cotton, dit Byrnes.

Hawes alla chercher le tableau accroché au mur près d'une fenêtre, un simple rectangle de carton noir pourvu de fentes où l'on insérait des lettres de celluloid blanc. Chaque inspecteur devait mettre son nom à la place du collègue qu'il venait relayer, dès qu'il prenait son service. En ce bel après-

midi d'octobre, il y avait les noms de six inspecteurs au tableau de service. Trois d'entre eux — Hawes, Kling et Meyer — se trouvaient présents.

— Où sont les trois autres ? demanda Virginia.

— Carella a emmené sa femme chez le médecin, dit Byrnes.

Virginia fit une grimace et remarqua amèrement :

— C'est trop gentil.

— Ensuite, il doit poursuivre une enquête qu'il a commencée sur un suicide.

— Quand rentre-t-il ?

— Je ne sais pas.

— Vous devez en avoir une idée.

— Je n'en ai pas la moindre. Il rentrera quand il sera prêt à rentrer.

— Et les deux autres ?

— Brown est en planque. Derrière une boutique de tailleur.

— En quoi ?

— En planque. Une surveillance, appelez ça comme vous voudrez. Il reste là, à attendre qu'on vienne cambrioler la boutique.

— Allez, lieutenant, qu'est-ce que c'est que cette blague ?

— Mais enfin, ce n'est pas une blague ! Quatre tailleurs du quartier ont été victimes d'un hold-up en plein jour. Nous espérons que celui-ci est sur la liste des malfaiteurs. Brown attend le voleur.

— Quand rentrera-t-il ici ?

— A la tombée de la nuit, sans doute. A moins que le hold-up ait lieu.
Quelle heure est-il ? Quatre heures trente-huit, annonça Byrnes après avoir levé les yeux vers la pendule. Il devrait rentrer vers six heures.

— Et le dernier, Willis ?

Byrnes haussa les épaules.

— Il était là il y a une demi-heure. Qui est au courant ?

— Moi, dit Meyer.

— Eh bien, où est Willis ?

— On a reçu une plainte. Coups de couteau sur Mason.

— Vous avez votre réponse, dit Byrnes à Virginia.

— Et lui, quand est-ce qu'il rentre ?

— Je n'en sais rien.

— Bientôt ?

— Sans doute.

— Qui y a-t-il encore dans l'immeuble ?

— Le sergent et le lieutenant de service. Vous les avez vus en bas.

— Et puis ?

— Le capitaine Frick, qui dirige le district.

— Et où est-il ?

— Son bureau est au rez-de-chaussée.

— Qui encore ?

— Nous avons cent quatre-vingt-six agents. Un tiers sont de service. Certains sont dans l'immeuble, les autres dans les rues.

— Ceux de l'immeuble, qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils aident au secrétariat et au classement.

— A part les inspecteurs du tableau, il n'y en a pas qui peuvent monter ici ?

— Je ne sais pas. C'est possible.

— Nous ne devons pas être relayés avant huit heures du matin, Pete, dit Meyer.

— Mais Carella rentrera bien avant cette heure-là ? demanda Virginia.

— Probablement.

— Oui ou non ?

— Je ne peux pas vous le dire. Ecoutez, Virginia, je suis tout à fait franc avec vous. Carella peut tomber sur un indice qui l'entraînera au loin et l'empêchera de revenir ici. Je n'en sais absolument rien.

— Il téléphonera ?

— Peut-être.

— S'il appelle, dites-lui de revenir immédiatement. Compris ?

— Oui. J'ai compris.

Le téléphone sonna et coupa net la conversation. Et puis la sonnerie glapit de nouveau dans le silence total.

— Répondez, dit Virginia. Et pas de blagues.

Meyer décrocha.

— 87e. Inspecteur Meyer... Oui, Dave. Vas-y, j'écoute.

Soudain, Meyer s'aperçut que Virginia Dodge ne pouvait entendre qu'un côté de la conversation avec le sergent de service. Patiemment, tranquillement, il écouta.

— Meyer, on vient de recevoir un appel d'un type qui a entendu des cris et un coup de pétard dans l'appartement voisin du sien. Y a un moment, quoi. J'ai envoyé une voiture et les gars viennent de revenir. Une bonne femme a reçu une balle dans le bras et son copain prétend que c'est un accident, que le coup est parti tout seul pendant qu'il nettoyait son arme. Vous voulez envoyer quelqu'un ?

— Bien sûr. Quelle adresse ? dit Meyer sans cesser d'observer patiemment Virginia.

— 2379, Culver. A côté de l'Easy Bar. Tu connais ?

— Oui, je connais. Merci, Dave.

Meyer raccrocha et se tourna vers Byrnes.

— Il y a une femme qui nous a appelés. Dave pense qu'on devrait s'en occuper.

— Qui est Dave ? demanda Virginia.

— Murchison, le sergent de service, répondit le lieutenant. De quoi s'agit-il, Meyer ?

— Cette femme dit que quelqu'un essaye de forcer sa porte. Elle demande qu'on envoie un inspecteur tout de suite.

Byrnes et Meyer échangèrent un long regard plein de signification. Le sergent de service se serait occupé lui-même d'un tel appel et il n'aurait jamais dérangé le bureau des inspecteurs pour ça. Il aurait immédiatement expédié une voiture de patrouille.

— Ou alors, ajouta Meyer, il voudrait que vous préveniez le capitaine pour qu'il voie ce qu'il peut faire.

— Bien. C'est ce que je vais faire, approuva Byrnes. Vous permettez, Virginia ?

— Personne ne quitte cette pièce.

— Je sais. C'est bien pour cela que je repasse cet appel au capitaine Frick. Je peux ?

— Allez-y. Pas de blagues.

— L'adresse est 2379, Culver, dit Meyer.

— Merci, murmura Byrnes en formant un numéro à trois chiffres.

Le capitaine répondit à la seconde sonnerie.

— Ouais ?

— John ? Pete.

— Ah ! Salut, Pete. Comment va ?

— Comme ça... John, j'ai un service à vous demander.

— Lequel ?

— Une femme de Culver Avenue, au 2379, se plaint qu'on essaye de forcer sa porte. Je n'ai pas un homme de libre en ce moment. Vous pouvez envoyer quelqu'un voir ?

— Quoi ? s'écria Frick.

— Je sais que ce n'est pas trop régulier. Nous nous occupons de ces trucs-là d'habitude, mais aujourd'hui nous sommes plutôt pris.

— Quoi ? répéta Frick.

— Vous pouvez vous en occuper, John ?

Le récepteur à l'oreille, Byrnes observait Virginia du coin de l'œil tout en songeant : John, réveille-toi, bon Dieu, réveille-toi !

— Vous vous en occupez d'habitude ? Ça alors, c'est un monde ! Il faut que je me tue à vous supplier à genoux pour que vous vous occupiez de crimes qui sont de votre ressort et maintenant, pour un machin... Mais pourquoi me casser les pieds avec cette histoire, Pete ? Pourquoi ne pas la donner au sergent de garde ?... Et d'abord, comment avez-vous appris ça ? Qui est en bas au bureau ?

— Alors vous vous en occupez, John ?

— Vous voulez rigoler, Pete ? Qu'est-ce que c'est que cette blague ? dit Frick en riant. Votre petite plaisanterie quotidienne ? Bon, j'ai marché, n'en parlons plus. Comment ça va, là-haut ?

— Pas brillant, répondit Byrnes en choisissant ses mots avec soin, sans quitter Virginia des yeux.

— Qu'est-ce que c'est ? Des migraines ?

— Plus qu'il n'en faut. Vous devriez y aller voir vous-même.

— Y aller ? Où ça ?

Dieu du ciel, songea Byrnes, réfléchis ! Pour une fois dans ta vie, réfléchis !

— Après tout, c'est votre boulot, répondit-il.

— Mon boulot ? Qu'est-ce qui est mon boulot ? Mais enfin, Pete, qu'est-ce que vous avez ? Vous avez bu, ou quoi ?

— De toute façon, je pense qu'il faut s'en assurer, dit Byrnes.

— S'assurer de quoi ? Pas de doute, il est fin saoul !

— Bon, alors c'est d'accord, vous y allez ? Et merci, dit Byrnes en voyant le visage de Virginia s'assombrir dangereusement.

— Où est-ce que je vais ?

— Et vous verrez bien de quoi il retourne. Merci encore, John.

— Je ne comprends pas un traître mot à ce...

Byrnes raccrocha.

— C'est arrangé ? demanda Virginia.

— Oui.

Hile considéra pensivement Byrnes et demanda :

— Ces appareils ont des postes annexes, n'est-ce pas ?

— Oui, reconnut Byrnes.

— Parfait. J'écouterai dorénavant tous les appels téléphoniques qui arrivent ici ou qui en partent.

4

Le drame, songea Byrnes, c'était qu'ils ne pouvaient pas communiquer entre eux. A vrai dire, c'était le drame de l'humanité depuis que le monde était monde, mais dans ce cas précis, cela tournait à la tragédie. Il était là, dans la salle des inspecteurs, avec trois de ses meilleurs policiers, et ils ne pouvaient pas échanger leurs idées et discuter des moyens de se débarrasser de cette folle, et de l'écarter de son revolver et de sa nitroglycérine, si nitro il y avait. Quatre hommes intelligents en face d'un problème comme on en fait peu, dans l'impossibilité de le résoudre ensemble. Pas tant qu'elle était là. Pas tant qu'elle se cramponnait à son .38.

Sans moyen de communiquer, Byrnes avait perdu le commandement. Virginia Dodge dirigeait à présent le 87e District. Et elle continuerait à le diriger jusqu'à ce que deux événements viennent éventuellement l'en empêcher :

- a) Ils réussiraient à la désarmer ;
- b) Steve Carella arriverait et elle le tuerait.

Il y avait naturellement une troisième éventualité. Elle pourrait perdre les pédales et tirer dans son sac sur son prétendu flacon de nitro, et faire sauter la baraque. Pas de « à suivre », inutile d'attendre le chapitre suivant. Tout se terminerait avec beaucoup d'éclat. L'explosion serait perçue jusqu'au fin fond du 87e District. Le Directeur de la police en tomberait du lit. En admettant que ce fichu cabas contenait bien un flacon de nitroglycérine. Malheureusement, ils ne pouvaient agir comme s'il n'y en avait pas. Il fallait se persuader que cet explosif était là, aussi réel et mortel que le .38 que Virginia Dodge tenait à la main. Mais où diable s'était-elle procuré un flacon de nitro ? Dans l'armoire à pharmacie de son défunt époux, expert perceur de coffres ? Mais la nitroglycérine est extrêmement dangereuse, susceptible d'exploser au moindre mot malsonnant. Même les perceurs de coffres les moins prudents renoncent à présent à s'en servir. Sauf peut-être dans des pays perdus. Byrnes avait connu des perceurs de coffres qui trimbalaient leur soupe dans une bouillotte en caoutchouc.

Et elle était là, bien tranquille, avec une bouteille de ce produit dans son cabas. Est-ce qu'elle s'était baladée avec ça dans le métro ? Byrnes eut un sourire amer.

Bien. La nitro est réelle. Il fallait agir comme si. D'ailleurs, il n'y avait pas d'autre façon d'agir. Cela signifiait qu'il fallait éviter tout mouvement brusque, toute tentative brutale pour s'emparer du cabas.

Alors, quoi ?

Attendre Carella ? Et à quelle heure reviendrait-il ? Quelle heure était-il ?

Byrnes leva les yeux vers la pendule. Cinq heures sept.

Il faisait encore grand jour. On devinait l'approche du crépuscule, mais le soleil brillait encore. Les passants pouvaient-ils se douter que trois inspecteurs et un lieutenant jouaient à cache-tampon avec un flacon de soupe ?

Non, bien sûr, se dit Byrnes. Même pas cet abruti de capitaine Frick.

Comment diable se tirer de ce pétrin ?

Je me demande si elle fume ? songea Byrnes.

Si elle fume... voyons, voyons voir. Du calme. Mettons qu'elle fume. Bon, d'accord. Jusque-là, ça va. Si on pouvait la pousser à mettre son cabas sur le bureau, à l'ôter de ses genoux. Ce ne devrait pas être bien difficile. La garce, elle le tient bien sur ses genoux, comme un foutu chat. Bon. Supposons qu'elle pose son cabas sur le bureau. Il pourrait lui offrir une cigarette et commencer à lui donner du feu.

Si l'allumette tombait sur ses genoux, elle bondirait. Machinalement. Byrnes pourrait en profiter pour la frapper.

Byrnes ne s'inquiétait pas du revolver. Enfin, si, personne n'aime recevoir une balle. Mais tant que la soupe n'est pas dans le coup... Surtout, pas de bagarre près de cet explosif. Byrnes avait déjà eu affaire à des armes à feu,

mais jamais à de la nitroglycérine. Il n'avait pas du tout envie que l'on ramasse ses restes sur le mur à la raclette.

Je me demande si elle fume.

— A part ça, comment ça va, Virginia ? demanda Byrnes.

— Vous pouvez arrêter tout de suite, lieutenant.

— Arrêter quoi ?

— Le baratin. Je suis pas venue ici pour écouter vos salades. La dernière fois, ça m'a suffi.

— Il y a bien longtemps de ça, Virginia.

— Cinq ans, trois mois et dix-sept jours. Bien longtemps.

— Nous ne faisons pas les lois, Virginia, dit doucement Byrnes. Nous veillons à ce qu'on ne les transgresse pas. Et si quelqu'un...

— Pas de sermon. Mon mari est mort. Steve Carella l'a envoyé en taule. Ça me suffit.

— Steve l'a simplement arrêté. Un jury l'a condamné et un juge a prononcé la sentence.

— Mais Carella...

— Virginia, il me semble que vous oubliez quelque chose.

— Quoi donc ?

— Votre mari a aveuglé un homme.

— C'était un accident.

— Votre mari a tiré sur un homme au cours d'un hold-up et l'a privé de la vue. Et il n'a pas tiré accidentellement.

— Il a tiré parce que l'autre gueulait pour appeler un flic. Qu'est-ce que vous auriez fait à sa place ?

— Pour commencer, je n'aurais pas fait de hold-up contre une station-service.

— Non ? Saint Byrnes ! Pas d'histoire, lieutenant, je sais tout sur votre drogué de gamin. Un beau lieutenant de police et un camé de fils !

— Il y a bien longtemps de ça, Virginia. Mon fils va très bien, à présent. Il est guéri.

Byrnes ne pouvait jamais songer à cette époque de sa vie sans un frisson. La douleur s'était calmée, la douleur de s'apercevoir que son propre fils était complètement intoxiqué et peut-être même mêlé à un meurtre. Des jours noirs pour le lieutenant Byrnes. Il n'osait même plus se confier à ses propres hommes. Jusqu'au jour où il avait tout raconté à Steve Carella. Et Carella avait failli laisser sa peau dans cette enquête. Il avait été blessé et, pendant quelques jours, les médecins ne surent pas s'ils le sauveraient. Jamais un homme ne pria comme le lieutenant Byrnes à ce moment-là. Mais c'était fini. Il ne restait plus qu'un léger pincement au cœur, chaque fois qu'il y pensait. Et l'affection que Byrnes portait à l'inspecteur Carella. Et voilà que Steve Carella, l'homme qu'il considérait comme un second fils, avait rendez-vous avec la mort, sous l'aspect de cette femme en noir. Virginia lança d'un ton sarcastique :

— Je suis ravie de savoir que votre fils va bien. Il n'en est pas de même pour mon mari. Mon mari est mort. Et c'est Steve Carella qui l'a tué. Maintenant, fermez-la. Plus de baratin.

— Ça me fait du bien de bavarder un peu.

— Alors, causez tout seul. Ça ne m'intéresse pas.

Byrnes se pencha sur le coin du bureau. Virginia serra son cabas contre elle et sa main se crispa sur son revolver.

— N'approchez pas, lieutenant, je vous préviens !

— Quels sont vos projets au juste, Virginia ?

— Je vous l'ai dit. Quand Steve Carella arrivera, je le tuerai. Et puis je m'en irai. Si jamais on essaye de m'en empêcher, je lâche mon sac avec la nitro.

— Et si j'essaye de vous arracher cette arme, tout de suite ?

— A votre place, je ne le ferais pas.

— Mais si j'essayais quand même ?

— J'ai ma petite idée, lieutenant.

— Laquelle ?

— Aucun être n'est vraiment un héros. Quelle vie est plus importante pour vous ? La vôtre ? Ou celle de Carella ? Vous pouvez sauter sur mon revolver, mais mon flacon de nitro peut vous sauter au nez. A votre nez à vous, pas à celui de Carella. Bon, vous l'aurez sauvé. Mais vous serez mort.

— J'ai une profonde affection pour Carella, Virginia. Je suis capable de mourir pour le sauver.

— Ouais ? Et vos petits copains ? Ils veulent bien mourir pour le sauver, eux aussi ? Ou bien mourir pour leur salaire de misère ? Faites-les donc voter à main levée, lieutenant, et voyez ceux qui sont prêts à faire bon marché de leur peau ! Allez-y, qu'est-ce que vous attendez ?

Byrnes n'y tenait guère. L'héroïsme et le courage sont très relatifs. Il savait que chacun de ces hommes, à un moment ou un autre, avait fait preuve de courage et d'héroïsme. Mais la bravoure dans l'action est une tout autre chose. Est-ce que ces hommes consentiraient à risquer une mort certaine, de sang-froid ? Il n'en était pas sûr. Il avait même l'impression que s'il leur disait : « Votre vie ou celle de Carella ? », ils choisiraient de vivre. Des égoïstes ? Peut-être. Inhumains ? C'est possible. Lui-même, aimant Carella comme il l'aimait, il avait peur de se poser la question. Peur de sa réponse.

— Quel âge avez-vous, Virginia ?

— Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

— J'aimerais le savoir.

— Trente-deux ans. Je fais plus vieux, hein ?

— Un peu.

— Beaucoup. Ça aussi, c'est grâce à Carella. Vous connaissez la prison de Castlevue, lieutenant ? Vous avez vu l'endroit où Carella a envoyé mon Frank ? C'est bon pour des animaux, pas pour des hommes. Et j'ai dû vivre seule, attendre, en songeant aux souffrances de Frank. Vous croyez que la jeunesse peut résister à ça ? Et la beauté ? Vous croyez qu'elle tient le coup, avec un chagrin qui la ronge, et l'inquiétude et le souci qui la minent, comme une bête dévorante ?

— Castlevue n'est peut-être pas une prison modèle, mais...

— C'est une chambre de torture ! hurla Virginia. Sale, dégoûtante, étouffante, surpeuplée, répugnante ! Ça pue, lieutenant. On peut la sentir à deux kilomètres. Et ils entassent des êtres humains dans cette pestilence ! Mon Frank a fait des bêtises, d'accord. Mais Frank était un homme, pas une bête. Il a refusé d'être traité comme une bête et on l'a traité d'agitateur !

— Ma foi, on ne peut...

— Vous savez que les hommes n'ont pas le droit de parler pendant les heures de travail ? Vous savez qu'il y a encore des tinettes dans les cellules ? Des seaux ! Pas de cabinets ! Vous imaginez la puanteur ? Et mon Frank était malade ! Est-ce que Carella y a songé quand il a joué les héros pour l'arrêter ?

— Il ne jouait pas les héros. Il faisait son boulot. Vous ne comprenez pas ça, Virginia ? Carella est un policier. Il faisait son boulot !

— Et moi je fais le mien, déclara nettement Virginia.

— Comment ? Vous vous rendez compte de ce que vous trimblez dans ce sacré cabas ? Vous ne savez donc pas ce que vous risquez vous-même, si

vous tirez là-dessus ? La nitroglycérine, ce n'est pas du dentifrice !

— Je m'en fous !

— Trente-deux ans, et vous êtes prête à tuer un homme et à y laisser votre peau pardessus le marché ?

— Je m'en fous.

— Réfléchissez, Virginia.

— C'est tout réfléchi. Et je n'ai pas à vous écouter.

Virginia fit un mouvement brusque et le cabas tressauta sur ses genoux. Byrnes le regarda d'un œil inquiet.

— Bon, bon, calmez-vous. Du calme, allons. Pourquoi ne posez-vous pas ce truc sur le bureau ?

— Pourquoi, hein ?

— Vous êtes là à vous trémousser. Si ça ne vous fait rien de sauter, moi je n'en ai pas envie.

Virginia sourit, souleva son cabas avec précaution et le posa doucement sur le bureau, mais le canon du revolver ne quitta pas l'ouverture. Byrnes poussa un soupir de soulagement.

— Voilà qui va mieux. Détendez-vous. Ne vous énervez pas. Cigarette ?

— Je n'en ai pas envie.

Byrnes prit un paquet de cigarettes dans sa poche. Il se tourna légèrement vers Virginia, sans quitter le sac des yeux. Il réfléchit au réflexe possible de Virginia. En voyant l'allumette enflammée lui tomber sur les genoux, est-ce qu'elle crisperait son doigt sur la détente ? Ou est-ce qu'elle reculerait ? Elle reculerait. Alors il la frapperait. Il secoua son paquet et en fit jaillir une cigarette.

— Tenez, dit-il. Prenez-en une.

— Non.

— Vous ne fumez pas ?

— Si. Mais je n'en ai pas envie.

— Allons. Rien de tel pour calmer les nerfs. Tenez.

Il lui tendit le paquet.

— Bon, si vous voulez.

Elle fit passer le revolver dans sa main gauche. Le canon de l'arme était à deux centimètres du sac. De la main droite, elle prit la cigarette offerte. Il se dressa à sa droite, calculant qu'il lui tendrait l'allumette de la main gauche, la laisserait tomber sur ses genoux et l'assommerait d'une bonne droite au menton quand elle sursauterait. Son cœur battait à se rompre.

Et si le coup partait quand elle sursauterait ?

Byrnes plongea la main dans sa poche pour prendre ses allumettes. Ses doigts tremblaient. La cigarette pendait aux lèvres de Virginia. Sa main gauche, crispée sur le revolver près du sac, restait ferme.

Byrnes craqua l'allumette.

A cet instant précis, le téléphone sonna.

5

Virginia arracha la cigarette de ses lèvres et la jeta dans un cendrier. Elle fit vivement passer le revolver dans sa main droite et se tourna vers Bert Kling qui s'apprêtait à répondre au téléphone.

— Doucement, petit. Une seconde. C'est sur quelle ligne ?

— Poste 31, dit Kling.

— Ecartez-vous, lieutenant, cria Virginia avec un geste du revolver.

Byrnes recula. De sa main libre, elle attira le téléphone à elle, l'examina un instant et appuya sur un des boutons à la base.

— Bon. Répondez, dit-elle à Kling, et elle décrocha au même instant que lui.

— 87e District, inspecteur Kling.

— Inspecteur Kling ? Ici, Marcie Snyder.

— Qui ça ?

— Marcie... Snyder. Marcie Snyder. Vous m'avez donc oubliée, inspecteur Kling, murmura une voix insinuante.

— Ah. Ah oui. Comment allez-vous, mademoiselle ?

— Très bien. Et comment va mon beau policier blond ?

— Je... euh... Je vais très bien, merci.

Bert glissa un coup d'œil vers Virginia Dodge. Elle pinçait les lèvres, dans un sourire sans joie. Elle paraissait asexuée, inhumaine, avec son gros revolver braqué sur son cabas noir. La vitalité chaude et tendre de la voix de Marcie Snyder contrastait étrangement avec cette femme glacée qui

représentait la mort. La voix de Marcie ondulait comme des hanches, chuchotait, murmurait, et Kling imaginait la belle rousse appétissante mollement alanguie dans un fauteuil, en négligé transparent, son téléphone blanc à l'oreille.

— Ça me fait plaisir de vous entendre, souffla-t-elle. Vous étiez tellement pressé, la dernière fois qu'on s'est vus.

— J'avais rendez-vous avec ma fiancée, répliqua froidement Kling.

— Oui. Je sais. Vous me l'avez dit. Et répété... Vous me paraissiez nerveux. Qu'est-ce donc qui vous avait énervé, inspecteur Kling, mmmm ?

— Envoyez-la paître, chuchota Virginia Dodge.

— Comment ? dit Marcie.

— Je n'ai rien dit, répondit Kling.

— Il m'a bien semblé entendre...

— Non, je n'ai rien dit. Je... je suis assez occupé, mademoiselle. Que puis-je pour vous ?

Marcie Snyder éclata d'un rire que Bert Kling trouva effroyablement grivois. Il eut soudain l'impression d'avoir seize ans et d'entrer pour la première fois au bordel. Il faillit rougir.

— Allons, insista-t-il sèchement. De quoi s'agit-il ?

— De rien. Au fait, nous avons retrouvé les bijoux.

— Ah oui ? Où ça ?

— Finalement, ils n'avaient pas été volés. Ma sœur les avait emportés avec elle, quand elle est partie à Las Vegas.

— Vous retirez donc votre plainte, mademoiselle ?

— Bien sûr. S'il n'y a pas eu vol, je n'ai aucune raison de me plaindre, n'est-ce pas ?

— En effet. Je suis très heureux que vous ayez retrouvé ces bijoux. Si vous voulez bien nous l'annoncer par écrit, en expliquant que votre sœur...

— Vous ne pourriez pas passer prendre ma déclaration, inspecteur Kling ?

— Je le ferais avec plaisir, mais il y a tant de criminels dans notre bonne ville qu'on ne peut quasiment pas se passer de moi. Merci de votre coup de fil. N'oubliez pas de nous écrire, pour la forme.

Il raccrocha brusquement et se détourna. Virginia raccrocha à son tour.

— Un vrai tombeur, pas vrai ? ricana-t-elle.

— C'est ça, un vrai tombeur, grogna Kling.

A vrai dire, il était gêné que Virginia Dodge eût écouté l'invite lascive de Marcie Snyder. Bert Kling avait vingt-cinq ans et il n'était nettement pas entraîné au genre d'escrime pratiqué par Marcie Snyder. C'était un grand garçon blond aux larges épaules et aux hanches minces, et son visage reflétait la candeur et la sobriété. Il était beau mais paraissait l'ignorer totalement. Kling était fiancé à une jeune fille nommée Claire Townsend et toutes les Marcie Snyder de la terre, et leurs sœurs, ne l'intéressaient nullement. Si bien qu'il était affreusement gêné que Virginia Dodge pût penser qu'il avait attendu ou désiré ce coup de fil. Il ne voulait pas qu'elle eût une mauvaise opinion de lui. Ce qui, il le sentait, était parfaitement ridicule. Qu'est-ce que l'opinion d'une garce comme Virginia Dodge pouvait faire à l'inspecteur Kling ? Mais malgré tout, il ne voulait pas qu'elle pense qu'il flirtait au lieu de s'occuper d'une enquête sur un vol supposé.

Il s'approcha du bureau avec un coup d'œil inquiet vers le cabas. Et si quelqu'un le faisait tomber ? Doux Jésus ! Il fallait être folle à lier pour se balader avec un flacon de nitroglycérine !

— Au sujet de cette fille, dit-il.

— Oui ?

— Je ne voudrais pas que vous vous fassiez des idées.

— Par exemple ! Mais quelles idées ?

— Eh bien... C'est-à-dire... J'étais sur une enquête, c'est tout. Pour un vol.

— Et sur quoi d'autre pourriez-vous enquêter, mon joli ? susurra Virginia.

— Rien. Oh, zut ! Je ne sais pas pourquoi je me donne la peine de vous expliquer ça.

— Pourquoi pas ? Je suis trop bête ?

— Ma foi, on ne peut pas dire que vous soyez parfaitement équilibrée, sauf votre respect, Mrs Dodge. Quand on a toute sa raison, on ne se trimbale pas avec un revolver et un flacon de soupe, vous savez.

— Ah non ?

Virginia souriait, à présent, et s'amusait beaucoup.

— A mon avis, c'est un truc de dingue. Entre nous, hein ? Le revolver, bon, d'accord. Vous voulez descendre Steve, c'est votre affaire. Mais la nitro, vous ne trouvez pas que ça fait un peu cinéma ? Et comment avez-vous réussi à l'amener jusqu'ici sans faire sauter toute la ville ?

— Je me suis débrouillée. J'ai marché doucement. Je n'ai pas tortillé des fesses.

— Ouais, ça se fait pas, d'ailleurs. Et encore moins quand on a un puissant explosif dans son sac.

Kling eut un sourire désarmant. La pendule marquait cinq heures trente-trois. La nuit commençait à tomber et le ciel devenait d'un bleu profond derrière les arbres éclatants du parc. On entendait les cris des enfants shootant dans un ballon une dernière fois avant la nuit, et les appels de leurs mères. On entendait des hommes se saluer avant d'entrer dans les bars, s'en

jeter un dernier avant de retourner chez eux. La vie bourdonnait au-dehors, derrière les barreaux des fenêtres, tandis qu'à l'intérieur le silence était presque palpable.

— J'aime bien le soir, dit Bert Kling.

— Oui ?

— Oui. Je l'ai toujours aimé. Même quand j'étais gosse. C'est doux. C'est calme... Dites, vous allez vraiment tuer Steve ?

— Oui, dit Virginia.

— Vous avez tort.

— Pourquoi ?

— Ben...

— Virginia, demanda Byrnes, est-ce qu'on peut allumer ?

— Oui. Allez-y.

— Cotton, allume donc le plafonnier. Est-ce que les inspecteurs peuvent se remettre au travail ?

— Quel genre de travail ? demanda Virginia.

— Répondre aux plaintes, taper des rapports, téléphoner à...

— Personne ne téléphone. Et personne ne touche à un appareil si je ne suis pas à l'écoute sur un autre.

— Bon. Mais ils peuvent taper ? Ça ne vous dérange pas ?

— Non. Qu'ils tapent. Chacun à son bureau.

— Alors allons-y, décréta Byrnes. Et obéissez à Virginia. Pas d'histoires et pas d'héroïsme inutile. Vous voyez, Virginia, je marche avec vous, parce

que j'espère que vous reprendrez vos esprits avant qu'il soit trop tard.

— Vous fatiguez pas.

— Il a raison, vous savez, murmura Kling.

— Oui ?

— Diable, vous jouez un jeu stupide, Mrs Dodge.

— Ah oui ?

— Oui. Votre mari est mort. Ça ne lui servira à rien que vous tuiez un tas de gens innocents. Vous y compris, si la soupe explose.

— J'aimais mon mari, dit Virginia.

— Bien sûr. Enfin, j'espère. Mais à quoi ça sert ? Je veux dire, ce que vous faites ?

— Je me vengerai de l'homme qui l'a tué.

— Steve ? Allons, vous savez bien qu'il n'a pas tué votre mari.

— Pas d'accord.

— Passons. Mettons que ce soit vrai — vous savez comme moi que ce n'est pas vrai, mais pour vous faire plaisir, admettons le contraire. Qu'allez-vous gagner en vous vengeant ?

Kling haussa les épaules. Il poursuivit :

— Rien. Laissez-moi vous raconter une histoire, Mrs Dodge.

— Allez-y.

— J'ai une petite amie. Elle s'appelle Claire. Elle est magnifique. Nous allons bientôt nous marier. Vous savez, elle est pleine de vie. Mais avant,

elle ne l'était pas. Quand je l'ai rencontrée, elle était morte, oui, on ne peut plus morte. Voulez-vous savoir pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Je vais vous le dire. Son fiancé a été tué en Corée. En apprenant sa mort elle s'est laissée mourir. Elle s'était enfermée dans son désespoir comme dans une coquille, et refusait d'en sortir. Une toute jeune fille ! Dites, vous êtes à peine plus âgée qu'elle, et vous êtes complètement enfermée, emprisonnée en votre propre enfer. Elle avait tort, cette fille, Mrs Dodge. Voyez, elle n'arrivait pas à se mettre dans la tête le fait que son bonhomme était mort, mort à l'instant où la balle l'avait transpercé. Ce n'était plus le garçon qu'elle aimait, c'était un cadavre parmi tant d'autres. Mort ! Fini ! Hors circuit ! L'objet de son amour n'était qu'un tas de décombres grouillant d'asticots et aux chairs déchiquetées.

Kling marqua un temps et se frotta le menton. Il continua :

— Sans indiscretion, je crois que vous êtes dans le même cas que cette fille.

— C'est pas vrai, dit Virginia.

— Mais si. Vous arrivez ici, et vous nous apportez la mort. Vous avez même l'air d'être la mort en personne, vous le savez ? Une jolie femme comme vous ! C'est idiot, Mrs Dodge. Si vous étiez maligne, vous rangeriez ce revolver et vous...

— J'en ai assez entendu.

— Vous croyez que ça ferait plaisir à Frank, ce que vous faites ?

— Oui. Frank voulait voir crever Steve Carella. Il me l'a dit. Il le haïssait.

— Et vous ? Vous haïssez Carella ? Vous ne le connaissez même pas !

— Je m'en fous. J'aimais mon mari. Ça me suffit.

— Mais votre mari était un criminel ! E venait de tirer sur un type quand il a été arrêté ! Vous espériez que Steve allait le décorer ? Allons, Mrs Dodge,

soyez raisonnable.

— J’aimais mon mari, répéta-t-elle.

— Voyons, vous êtes une femme amoureuse, vous n’êtes pas une folle sans cœur, qui fait sauter des baraquas histoire de rigoler ! Alors, rangez donc votre pétard et tirez-vous avant d’avoir plus d’ennuis que vous n’en avez jamais eu !

— Non. Non.

— Allez, Mrs Dodge...

Virginia se raidit sur sa chaise.

— Ça va, petit. Tu peux la boucler !

— Que...

— Ça va, je te dis. La morale, ça ne prend pas.

— Mais je ne...

— Assez ! Bon Dieu, ça suffit.

— Je ne voulais...

— J’ai dit : assez !

Le silence tomba. La pendule égrenait les minutes et les laissait tomber sur le plancher, une à une comme les fantômes de policiers morts. Il faisait presque nuit, à présent. Les fenêtres entrouvertes pour laisser filtrer l’air doux de l’automne permettaient d’entendre aussi les bruits de la circulation de cette fin d’après-midi. Une machine à écrire se mit à crépiter. Kling se tourna vers un des bureaux près des fenêtres, où Meyer venait de glisser dans sa machine une feuille de rapport avec deux carbones et deux doubles. Le plafonnier faisait luire le crâne chauve de Meyer, penché sur sa machine. Cotton se dirigea vers un classeur et tira un des tiroirs. Le tiroir grinça.

Hawes ouvrit un dossier et le feuilleta. Puis il alla s'asseoir près de l'autre fenêtre. Un borborygme échappa au distributeur d'eau fraîche.

— Désolé de vous avoir importunée, dit Kling à Virginia. J'aurais bien dû me douter qu'on ne peut pas discuter avec un cadavre.

Soudain, il y eut un charivari dans le corridor et Virginia se redressa. Kling, qui l'observait, craignit un instant qu'elle ne tirât machinalement.

— Ça va, on entre là-dedans ! cria une voix d'homme que Kling reconnut aussitôt.

Hal Willis apparut à la barrière de bois et poussa sa prisonnière devant lui. On eut brusquement l'impression qu'une aurore boréale venait s'épanouir dans la salle des inspecteurs. La prisonnière était une jeune Portoricaine aux cheveux blond platine. Elle portait un manteau violet ouvert sur une blouse paysanne rouge vif largement décolletée. Une jupe noire lui serrait les hanches et la taille. Elle était chaussée d'escarpins rouges à talons très hauts et à brides noires. Une dent en or étincelait dans son sourire d'un blanc éclatant. Et, ce qui étonnait le plus dans cet ensemble voyant, elle n'était pas maquillée. Deux immenses yeux bruns éclairaient un visage à l'ovale parfait, à la bouche sinueuse et au nez aristocratique. C'était certainement la prisonnière la plus ravissante, sinon la plus discrète, qui eût jamais passé le seuil de la salle des inspecteurs.

Elle le passait d'ailleurs avec la plus mauvaise grâce du monde et se débattait furieusement tandis que Willis la tirait par son poignet encerclé d'une menotte d'acier brillant, sans cesser de l'invectiver en espagnol.

— Allons, allons, cara mia, dit Willis. Viens donc, tsotzkuluh. On dirait que tu as peur de nous ! Viens vite, liebchen. Hé, Bert ! Tu parles d'un numéro ! Dites donc, Pete, qu'est-ce que vous dites de ma prisonnière ? Elle vient d'égorger un mec avec une lame de...

Willis se tut brusquement.

Le silence du bureau était étrange.

Il regarda d'abord le lieutenant, et puis Kling, et les deux bureaux du fond où Cotton Hawes et Meyer travaillaient en silence. Et puis il vit Virginia Dodge et le .38 braqué sur l'ouverture du cabas noir.

Son instinct le poussa d'abord à lâcher les menottes de la fille et à tirer son revolver. Cet instinct fut immédiatement calmé par la voix sèche de Virginia :

— Entrez ! Ne touchez pas à votre arme !

Willis et la fille pénétrèrent dans le bureau.

— Bruta ! hurla la Portoricaine. Pendega ! Hijo de la gran puta !

— Ah, ta gueule ! ordonna Willis.

— Pinga, glapit-elle. Sale cochonnerie de sale cochon de flic !

— Ferme ça ! Boucle-la, supplia Willis.

La fille le dépassait d'une demi-tête. Elle était grande, mais Willis était sans doute le plus petit inspecteur de toutes les forces de police. Il avait tout juste la taille réglementaire. Mince, fluët, avec un bon regard de cocker, Hal Willis trompait son monde. Willis était aussi calé en judo qu'en matière de Code pénal et il était capable d'étendre un colosse plus vite que six hommes se servant de leurs poings. Et déjà, tout en considérant le revolver dans la main de Virginia Dodge, il cherchait comment il pourrait la désarmer.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il à la cantonade.

— La dame au revolver a un flacon de nitroglycérine dans son sac, annonça Byrnes. Et elle veut s'en servir.

— Eh bien ! siffla Willis. Jamais le temps de s'ennuyer, hein ? Hé, madame, je peux tomber la veste et retirer mon chapeau ?

— Posez d'abord votre revolver sur le bureau devant moi.

— Elle perd pas le nord. Ma bonne dame, vous me flanquez les foies. C'est vrai que vous trimbalez un flacon de soupe dans ce cabas ?

— C'est tout ce qu'il y a de vrai.

— Je ne demande qu'à voir, dit Willis en faisant un pas vers le bureau.

Kling crut que c'était la fin. Il vit Virginia Dodge plonger soudain la main dans son sac et il se prépara à l'explosion qui allait suivre. Mais elle se contenta d'en sortir un flacon plein d'un liquide incolore. Elle le posa doucement sur le bureau et se tourna vers Willis.

— Ça pourrait être de l'eau, ça, ma bonne dame.

— Vous voulez vous en assurer ?

— Moi ? Hé là, hé là, est-ce que j'ai l'air d'un héros ?

Il s'avança encore d'un pas. Virginia posa son sac par terre. Le flacon d'un demi-litre luisait doucement sous le plafonnier.

— Bon, reprit Willis. Faut d'abord mettre le pétard au vestiaire.

Il déboucla son ceinturon et posa l'arme dans son étui sur la table, sans jamais quitter la bouteille des yeux.

— On se croirait dans un western, remarqua-t-il. Dites-moi, chère madame, elle vous sert à quoi, la soupe ? Si j'avais su qu'on faisait la bombe, je me serais mis en smoking.

Il tenta de rire mais son rire s'éteignit quand il vit l'expression de Virginia.

— Je vous demande pardon. Je ne savais pas que les croque-morts tenaient un meeting. Qu'est-ce que je fais de ma prisonnière, Pete ?

— Demande à Virginia.

— Virginia, hein ? dit Willis en éclatant de rire. Ah, dites donc, on est gâtés aujourd'hui ! Vous savez comment la mienne s'appelle ? Angelica !

Virginia et Angelica ! La vierge et l'ange ! Ça vaut dix ! Alors, Virginia, qu'est-ce que je fais de mon ange ?

— Faites-la entrer. Qu'elle s'assoie.

— Viens donc, Angelica, sois pas timide. Prends une chaise. Un ange ! Tu parles d'un ange ! Elle vient d'égorger un type. Pose-toi là, mon ange. Cette bouteille sur la table est pleine de nitroglycérine.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Angelica.

— La bouteille, là. De la nitro.

— Nitro ? Comme bombe ?

— Tu l'as dit, poupée, répondit Willis.

— Une bombe ! s'écria Angelica. Madré de los santos !

— Tu l'as dit, répéta Willis.

Et cette fois il y avait de l'angoisse dans sa voix.

6

De son bureau où il tapait son rapport, Meyer vit Willis faire entrer la jeune Portoricaine et lui avancer une chaise. Il regarda Willis ouvrir les menottes et les passer à sa ceinture. Byrnes alla échanger quelques mots avec Willis et se tourna vers la fille, les poings sur les hanches. Virginia Dodge allait sans doute lui donner la permission d'interroger la prisonnière. Gentil de sa part.

Patiemment, Meyer Meyer se remit à taper son rapport.

Il était à peu près certain que Virginia Dodge ne viendrait pas regarder pardessus son épaule s'il faisait des fautes d'orthographe. Il était également à peu près sûr qu'il pourrait faire ce qu'il avait à faire sans attirer l'attention, surtout après l'apparition de la bombe portoricaine. Virginia Dodge paraissait totalement absorbée par les mouvements de la fille et le flot d'épithètes colorées qui s'échappait de ses lèvres. Meyer était donc certain de mener à bien la première partie de son projet sans encombre.

La seule chose qui le tracassait, c'était la rédaction de ce projet.

Meyer n'avait jamais été bien fort en littérature et en grammaire. Même lors de ses études de droit, ses thèses n'avaient jamais brillé par le style. Il avait réussi tant bien que mal à décrocher son diplôme et sa licence et à s'inscrire au barreau, pour recevoir aussitôt les bons souvenirs de l'Oncle Sam et un ordre de rejoindre les rangs de l'Armée sans tarder. Après quatre années de promenades diverses, boueuses et inconfortables, il fut démobilisé avec les honneurs dus à son rang. A ce moment-là, il jugea qu'il serait bien long et bien ardu de passer dix ans de sa vie à se faire une clientèle. Il s'engagea donc dans la police et se maria avec la jeune fille qui l'attendait depuis les années de fac, Sarah Lipkin... (Il se souvenait encore de la chansonnette que chantaient certains garçons de la fac : « La bouche de Sarah, ah, la bouche de Sarah me met dans l'embarras. » Ça ne l'avait jamais gêné. Il écoutait patiemment, en souriant. Patiemment, il continua de sortir avec elle. En plus, c'était vrai : jamais il n'avait reçu de tels baisers. C'est peut-être pour cela qu'il l'épousa en sortant de l'Armée.)

Meyer avait été surpris par sa décision d'abandonner le droit. Il était surpris car il se savait patient, et savait également qu'il faudrait beaucoup de patience durant les dix années environ qu'il lui faudrait consacrer à se faire une clientèle. Et pourtant, mettant pour la première fois de sa vie la patience de côté, il abandonna le droit et se fit policier. Il considérait que les deux métiers étaient liés. En tant que flic, il s'occuperait tout de même de droit. Très patiemment, il gravit les échelons et, après plusieurs années, fut enfin nommé inspecteur de deuxième classe. Mais, de la patience, Meyer en avait à revendre.

Pour le moment, il l'exerçait sur son devoir de rédaction.

Sa patience n'était pas un don inné : il avait dû travailler longtemps, pendant bien des années, pour la perfectionner. Il n'était pas patient de nature, mais le destin avait fait en sorte que la patience soit absolument nécessaire à sa survie.

Voyez-vous, le père de Meyer avait le sens de l'humour. C'est-à-dire qu'il se considérait comme un homme spirituel. Il se trompait peut-être à moitié. Quoi qu'il en soit, c'était un tailleur qui aimait faire des farces à ses amis. Cela l'amusait prodigieusement, et ennuyait prodigieusement ses amis. Puis, un jour, sa femme, qu'il ne croyait plus en âge de faire un enfant, lui en fit un petit dernier. C'était la vie qui faisait une farce au père de Meyer.

Il n'apprécia pas. Il croyait révolue l'époque des nez qui coulent et des couches qu'il faut changer, et voilà qu'il fallait tout recommencer. Un autre bébé ! Il se résigna tant bien que mal, souffrit pendant la grossesse de sa femme et essaya de trouver une farce qui pourrait répondre aux avanies que lui faisaient subir les aléas de la nature et de la contraception.

Les Meyer étaient des Juifs orthodoxes. Pendant le briss, la cérémonie de circoncision, le père de Meyer annonça que le garçon s'appellerait Meyer Meyer. Le vieil homme trouvait cela très drôle. Le moile, celui qui maniait le couteau, n'y vit rien de drôle. D'ailleurs, sa main faillit glisser à l'annonce du vieux. A cet instant il faillit priver Meyer de bien plus qu'un nom normal.

Heureusement, Meyer sortit indemne de l'affaire.

Mais le fait d'être juif orthodoxe dans un quartier à grande majorité chrétienne est bien assez difficile quel que soit votre nom. La répétition du nom et du prénom offrit aux haineux un chant sur mesure : « Meyer Meyer, un Juif en enfer ! » Si les antisémites avaient besoin d'une provocation supplémentaire pour tabasser le premier Juif qui leur tombait sous la main, ce nom à double tranchant leur convenait à merveille. Il apprit à être patient. D'abord, avec ses ennemis ; ensuite, lorsqu'il eut compris l'innocence fondamentale de sa farce, patient avec son papa. Patient, bien plus tard, lorsqu'un diagnostic erroné avait certainement provoqué la mort prématurée de sa mère. Puis, patient avec le monde alentour.

La patience est peut-être une vertu.

La patience mène à la tolérance. Il est facile de s'entendre avec un homme patient.

Et maintenant, patiemment, frappant lentement les touches de sa machine, Meyer Meyer rédigeait son message.

— Votre nom ? demanda Byrnes à la fille.

— Quoi ?

— Votre nom ? Cuàl es su nombre ?

— Angelica Gomez.

— Elle parle anglais, intervint Willis.

— Je parler pas anglais, dit la fille.

— Ne l'écoutez pas. Elle ne fait que jurer, en espagnol. Allons, Angelica, sois bonne fille, on sera pas vaches.

— Pas compris.

— Mince, qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ! Ecoute, espèce de petite putain, ça va comme ça. On n'est pas clients. Nous savons que tu ne viens

pas de débarquer. Pete, il y a plus d'un an qu'elle est ici. A faire le tapin, la plupart du temps.

— Je fais pas le tapin ! s'écria la fille.

— Ah, c'est vrai, pardon, faites excuse, j'oubliais. Mademoiselle travaille dans la confection, depuis un mois.

— Je suis couturière, oui, voilà. Pas autre chose.

— Bon, bon, couturière. Tu ne fais pas le tapin, d'accord. Tu ne t'allonges que pour du fric, c'est ça ? C'est pas pareil. Bon, dis-nous pourquoi tu as tranché la gorge du mec ?

— Quel mec vous parlez ?

— Il y en avait plusieurs ? demanda Byrnes.

— Je tranche la gorge de personne.

— Non ? Alors qui l'a fait ? Le Père Noël ? lança Willis. Qu'est-ce que tu as fait de cette lame de rasoir ? Pete, un agent les a séparés. Mais je dois dire qu'on n'a pas trouvé la lame. Elle a dû la jeter dans l'égout. C'est ça que t'en as fait ?

— J'ai pas de lame... J'égorge personne.

— Tu as encore les mains pleines de sang, salope ! Tu nous prends pour des cons ?

— C'est les menottes.

— Doux Jésus ! Ça, c'est le bouquet !

L'emmerdant, songeait Meyer, c'est que c'est pas commode de trouver les mots justes. Il faut pas que ce soit mélo. Les gens prendraient ça pour une blague. Il faut que ça ait l'air vrai, sincère, et désespéré en même temps. Si ça n'a pas l'air d'un message désespéré, personne n'y fera attention non plus. Pas commode !

Il regarda le coin de la pièce où Virginia Dodge surveillait l'interrogatoire de la fille.

Faut que je me grouille, aussi, songea Meyer. Elle peut tout d'un coup avoir envie de venir voir ce que je fais.

— Tu sais à qui tu as tranché la gorge ? demanda Willis.

— Je sais rien.

— Alors, je vais te confier un secret. T'as jamais entendu parler d'une bande de voyous qui se font appeler les Caïds des Mille et Une Nuits ?

— Non.

— C'est un des plus importants gangs du quartier. Des mômes, pour la plupart. Mais leur chef a vingt-cinq ans. Il est même marié, père de famille. Il a une petite fille. Il se fait appeler Kassim. T'as déjà entendu parler de Kassim ?

— Non.

— Dans la légende, c'est le frère d'Ali Baba. Dans la vie courante, c'est le chef de cette bande des Caïds. De son vrai nom, il s'appelle José Dorena. Ça ne te dit rien ?

— Non.

— Un vrai dur, ce Kassim. En réalité, c'est une lavette, mais dans la rue on le respecte. Et ses hommes l'ont mis sur un piédestal. Ils sont méchants, tu sais, ses hommes, et ils ne plaisantent pas.

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— Beaucoup de choses. Ce gars que t'as égorgé, c'est Kassim. José Dorena.

Angelica cligna des paupières et Byrnes demanda :

— Officiel, Hal?

— Tout ce qu'il y a de plus. Alors, tu vois, Angelica, si jamais José casse sa pipe, je ne donne pas cher de ta peau, Parce que ses petits copains ne seront pas contents du tout. Et même s'il ne meurt pas.

— Quoi ?

— Je veux dire que même si José s'en tire, tu es sur leur liste noire, poupée.

— Je sais pas qui c'était, murmura Angelica.

— Alors c'est bien toi qui as joué du rasoir ?

— Si. Mais je savais pas qui c'était.

— Pourquoi l'as-tu frappé ?

— Il m'embêtait.

— Comment ?

— Il était à me peloter toujours.

— Oh, Seigneur ! gémit Willis.

— Si, si!

— Visez un peu la vierge, Pete ! s'écria Willis. Pourquoi l'as-tu attaqué, poupée ? Et pas de fioritures, ce coup-ci !

— Il pinçait mes seins, dit Angelica. Sur le perron. Là. Alors, j'ai frappé, coupé.

Willis soupira.

Virginia Dodge parut se lasser de cette inquisition. Nerveuse, agitée, elle était assise à son poste de commandement d'où elle pouvait surveiller tout le bureau et le corridor derrière la barrière de bois, le revolver au poing, le clair flacon de nitroglycérine devant elle.

Faut que je me dépêche, se dit Meyer. Tout noter et qu'on en finisse, et puis s'y mettre. Parce que si jamais il lui prend la fantaisie de venir regarder ce que je fais et qu'elle voit ça, elle est bien capable de me faire sauter le caisson aussi sec et Sarah restera shivdh pendant une semaine. Ils viendront recouvrir toutes les glaces et retourner tous les tableaux contre le mur. Merde, ce serait trop moche ! Allons, je me grouille. Octobre, c'est pas un mois pour mourir.

— Il t'a pincé les roberts, hein ? dit Willis. Les deux à la fois ?

— Pas drôle, protesta Angelica. Les filles aiment pas un homme qui pelote devant tout le monde. Pas drôle.

— Alors tu l'as découpé gentiment ?

— Si.

— Parce qu'il t'avait pincé les nichons ?

— Si

— Qu'est-ce que vous en pensez, Pete ?

— La dignité va se nicher dans n'importe quelle profession. Moi, j'ai tendance à la croire.

— Et moi je dis qu'elle ment comme un arracheur de dents, reprit Willis. On va enquêter. Si ça se trouve, elle couche avec le Kassim depuis un an. Elle l'a peut-être vu loucher sur une autre fille et elle lui a volé dans les plumes. C'est pas plutôt comme ça que ça s'est passé, poupée ?

— Non. Je connais pas ce Kassim. Il s'amène juste, comme ça, et il pelote et il rigole. Mon corps, c'est à moi. Et je le donne à qui ça me plaît. Et pas à des cochons aux pattes sales.

— Bravo ! s'écria Willis. On va t'ériger une statue dans le parc, Qu'est-ce qu'on fait, Pete ?

— Il est dans quel état, ce Kassim ?

— On l’a embarqué à l’hosto. Il saignait comme un porc. Mais vous savez ce qui m’a le plus frappé ? Un groupe de jeunes formait un cercle, et on pouvait voir qu’ils ne savaient pas s’ils devaient pleurer ou rire ou tout simplement hurler. Ils ne faisaient que sautiller, vous voyez ce que je veux dire ? Non mais, vous imaginez ce qu’ils vivent au quotidien ? Vous imaginez ?

— Garde le contact avec l’hôpital, Hal, conseilla Byrnes. Pour la petite, on verra plus tard. Nous ne pouvons pas faire grand-chose avec l’autre, là.

— Ouais. Bon, ben, touche du bois, poupée. Peut-être que Kassim s’en sortira. Il a peut-être la baraka.

— J’espère que le fumier pourrir dans sa tombe !

— Adorable créature, murmura Willis en lui tapotant l’épaule. Meyer tira le rapport de sa machine et ôta les carbones. Puis il se relut soigneusement. D’abord parce qu’il était patient et aussi parce qu’il ne voulait pas rater son coup. H n’aurait peut-être pas d’autre occasion. Il relut donc avec soin le texte tapé entre les lignes imprimées du formulaire de rapport :

RAPPORT DIVISION DES INSPECTEURS

POCN 300 REV 25M

BRIGADE

DISTRICT

N° DU RAPPORT

District

N° DU RAPPORT

Division des

inspecteurs

NOM ET ADRESSE DU SUJET DU RAPPORT

DATE DU RAPPORT

LES INSPECTEURS DU 87ème DISTRICT SONT PRISONNIERS

Nom Prénom

D'UNE FEMME QUI A UN REVOLVER ET UNE BOUTEILLE DE

Adresse

NITROGLYCERINE. SI VOUS TROUVEZ CE PAPIER

ALERTEZ IMMEDIATEMENT LA POLICE !

DATE DU RAPPORT

TEL. CENTRAL 6-0800. VITE

GRADE NOM PRÉNOM N° PE PLAQUE AFFECTATION

INSPECTEUR 2ème CLASSE MEYER

SIGNATURE

La fenêtre près du bureau était entrouverte. Vivement, sans quitter Virginia Dodge des yeux, Meyer roula la première feuille sur elle-même et glissa le cylindre par l'ouverture, entre les barreaux. Virginia Dodge ne regardait pas de son côté.

Il roula la deuxième feuille et lui fit prendre le même chemin. Il glissait la troisième par l'ouverture quand il entendit Virginia Dodge hurler:

— Arrêtez ou je tire !

Meyer sursauta et fit volte-face.

Il s'attendait à un coup de feu. Il était sûr que dans une fraction de seconde, une balle aurait mis fin à son existence; Mais Virginia Dodge ne le regardait pas. Elle lui tournait même le dos. Courbée en avant, le revolver tendu à bout de bras, elle avait quitté son bureau et sa bouteille de nitroglycérine et s'avançait vers la barrière de bois.

De l'autre côté de la séparation, Meyer aperçut Alf Miscolo.

Ses cheveux noirs collés de sueur, les manches de sa chemise relevées sur ses bras musclés, ses bretelles bleues tendues sur son torse puissant, Miscolo ouvrait des yeux stupéfaits. Il était sorti du secrétariat, après avoir sué des heures sur des rapports, et avait crié :

— Hé, les gars, personne n'a envie de casser la croûte ?

Et puis cette femme avait bondi, revolver au poing, il avait voulu faire demi-tour et courir, mais elle avait crié :

— Arrêtez ou je tire !

Il avait obéi, mais il se demandait à présent s'il avait bien fait Miscolo n'était pas un lâche. Il regretta d'avoir laissé son revolver dans son bureau. Cette boftne femme avait tout de la cinglée. Il en avait déjà vu, avec ces yeux-là, et il se dit qu'au fond il avait bien fait de s'arrêter quand elle le lui avait commandé, mais ils étaient tout un tas de gars dans la salle des inspecteurs et, depuis le temps qu'elle était là, est-ce qu'elle allait faire du pétard et descendre tout le monde ou quoi ?

Il hésita encore un instant.

Miscolo avait une femme et un grand fils dans l'armée de l'Air. Il ne voulait pas faire de sa femme une veuve de flic et la condamner à faire le ménage

des bureaux de la police et les lits des cellules de détention, mais cette garce avait bien l'air dingue et si elle se mettait à tuer tous les copains ?

Il tourna les talons et s'enfuit dans le couloir.

Virginia Dodge visa soigneusement et tira.

Elle ne tira qu'une seule balle.

La balle pénétra dans le dos de Miscolo, à deux doigts de la moelle épinière. Il pivota complètement sur lui-même et s'affala contre la porte des lavabos. Il s'y cramponna une seconde et puis s'affaissa lentement.

La nitroglycérine sur le bureau n'explosa pas.

Il est bien entendu que le mystère de la chambre close n'a jamais existé. Steve Carella le savait, comme tout bon lecteur de romans policiers et comme tout bon policier, simplement.

Et cependant, il cherchait à résoudre le problème d'un suicide qui s'était produit dans une chambre sans fenêtre et — pour tout compliquer la victime paraissait s'être pendue après s'être enfermée à clef. Il avait fallu trois hommes forts pour briser la serrure et pénétrer dans la pièce. Du moins, c'était ce qu'on lui avait dit la veille, au début de l'enquête, et c'était ce qu'on lui répétait encore aujourd'hui.

Carella se dit qu'après tout c'était peut-être un suicide. Ça tournait à la manie, de toujours soupçonner le pire.

L'ennui, c'était que les fils de la victime avaient l'air d'être capables défaire un croc-en-jambe à une aveugle et de la découper en morceaux. Et le vieux papa leur laissait à tous les trois une belle fortune. Il était donc logique de supposer qu'un des trois — ou tous les trois ensemble — avait pu faire passer le goût du pain au vieux pour mettre plus vite la main sur le magot. D'après le notaire du vieux monsieur, la victime avait laissé sept cent cinquante mille dollars en argent liquide à diviser en parts égales et à distribuer à chacun « de ses trois fils bien-aimés au jour de sa mort ». Ça

faisait pas mal de pépètes. Sans parler des usines Scott et de divers intérêts, actions et obligations. On avait commis des crimes pour moins que ça.

Seulement, cette fois, c'était un suicide.

Pourquoi ne classait-il pas l'affaire ? Il avait rendez-vous. avec Teddy au bureau à sept heures — dire que je vais avoir un enfant ! — et s'il traînait encore longtemps dans cette vieille demeure lugubre à chercher à transformer un suicide en crime, il n'arriverait jamais à l'heure. Et ce soir, il avait bien l'intention de sortir Teddy, de l'emmener dans un grand restaurant, un cabaret, au spectacle, où elle voudrait. Alors, qu'est-ce qu'il attendait pour en finir ? Il regarda sa montre. Cinq heures quarante-cinq. Bon, il avait encore un peu de temps à consacrer à son enquête. Autant faire les choses proprement.

L'immense hôtel particulier décrépit était une des anomalies du 87^e District. Construit à la fin du siècle dernier, il s'élevait sur les bords de la Harb, tout droit sorti de l'imagination du père de La Famille Addams. C'était une grande bâtisse sombre, au toit en auvent, aux volets noirs, qui paraissait défier le temps. Sa haute grille de fer forgé rouillée la protégeait du monde extérieur: La résidence Scott. La veille, Carella avait reçu le coup de fil :

— Roger à l'appareil, monsieur, à la résidence Scott. Monsieur vient de se pendre.

Roger était donc le maître d'hôtel et on pouvait l'éliminer. Ce n'est jamais le maître d'hôtel. Et d'ailleurs, il était le seul à éprouver un chagrin sincère à la mort de son maître.

Le vieux n'était pas beau à voir. Il était obèse de son vivant, et les couleurs qu'avait peintes sur son visage la mort par strangulation n'avaient en rien amélioré son aspect.

On avait conduit Carella dans le grenier que le vieil homme avait transformé en bureau personnel, loin de son grand bureau du rez-de-chaussée. Les trois fils, Alan, Mark et David, s'étaient écartés de la porte à l'arrivée de Carella, comme si l'horreur qui les avait saisis dans cette pièce

les effrayait encore. Le chambranle avait été déchiqueté: Le sol était encore jonché d'éclats de bois et un levier de cric gisait dans un coin.

La porte s'ouvrait à l'extérieur, sur le couloir. Carella la tira aisément, mais il s'aperçut immédiatement que le verrou intérieur, un simple verrou à glissière, pendait par une seule vis. Il avait été arraché quand les fils avaient enfoncé la porte.

Le vieillard était tassé au fond de la pièce, la corde au cou, bien que ses fils l'eussent coupée dès qu'ils étaient entrés.

— Nous avons été obligés de la couper pour entrer, expliqua Alan. Nous avons employé le levier pour briser le verrou, mais malgré cela nous avons eu du mal à entrer. Vous comprenez, père avait attaché une extrémité de la corde à la poignée de la porte avant... avant de se pendre. Et puis il a lancé la corde pardessus cette poutre et... eh bien, la porte forcée, son poids la retenait toujours fermée. Il a fallu tirer de toutes nos forces et passer un bras pour couper la corde.

— Qui l'a coupée ?

— C'est moi, dit Alan.

— Comment saviez-vous qu'il y avait une corde ?

— Lorsqu'on a réussi à entrebâiller la porte, on a vu... le vieux qui pendait. J'ai passé mon bras, puis j'ai coupé la corde avec un couteau.

— Je vois, dit Carella.

Et maintenant, planté au milieu de ce grenier où le vieil homme était mort, Carella essayait de revoir la scène. Le cadavre avait été emporté, bien entendu, mais à part ça, rien n'avait été touché.

Le grenier n'avait pas de fenêtre.

Il n'y avait pas non plus de passage secret. Les murs et les cloisons étaient aussi solides que le Pont-Neuf, Carella s'en était déjà assuré. Donc, le seul moyen d'entrer et de sortir de cette pièce était la porte.

Et la porte avait été fermée au verrou. De l'intérieur C'était donc bien un suicide.

Le vieillard avait bel et bien noué une extrémité de la corde au bouton de la porte, avait lancé l'autre bout pardessus la poutre, était couru au garage et j'ai vu Mark en ressortir avec le cric. Je lui ai demandé ce qu'il y avait.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Que père s'était enfermé dans son grenier et qu'il ne répondait pas, et qu'ils allaient enfoncer la porte. C'est tout. :

— Ensuite? :

— Ensuite, Mark s'est rué dans la maison et je l'ai suivi. David et Alan étaient en haut, devant la porte du grenier de père. Père passait ses journées là, bien qu'il eût une magnifique bibliothèque en bas, il gardait au grenier ses livres préférés, ses disques.

— Est-ce qu'il avait l'habitude de s'y enfermer ?

— Oui.

— Il lirait toujours le verrou ?

— Autant que je sache, oui. Je sais que je suis souvent montée le chercher pour dîner, ou autre, et c'était toujours fermé au verrou.

— Que s'est-il passé quand vous êtes montée avec Mark ?

— Eh bien, Alan a dit qu'ils allaient forcer la porte.

— Est-ce qu'il paraissait inquiet ?

— Oui, naturellement. Ils avaient tambouriné à la porte, appelé, et n'avaient pas obtenu la moindre réponse. Vous n'auriez pas été inquiet à leur place ?

— Si, si. Bien sûr. Et ensuite ?

— Ils ont poussé le levier entre le battant et le chambranle, à hauteur du verrou, et ils ont pesé. Et puis Mark a voulu ouvrir, mais la porte ne cédait toujours pas. Enfin, après bien des efforts, ils ont réussi à la tirer et... et ils ont vu...

— Que le vieux monsieur s'était pendu.

— Oui, murmura Christine dans un souffle. Oui.

— Qui l'a vu le premier ?

— Moi. J'étais placée sur le côté et dès qu'ils ont entrouvert la porte, j'ai vu... Je... j' ai compris et... et j'ai crié.

— Après vous, qui l'a vu ?

— Alan. Et il a tiré un canif de sa poche et a tranché la corde, en tendant le bras par l'ouverture.

— Et la porte s'est ouverte aisément ?

— Oui.

— Ensuite ?

— Ils ont appelé Roger et lui ont demandé de téléphoner à la police.

— Personne n'a touché à quoi que ce soit ?

— Non. Même pas à père.

— Ils ne se sont pas approchés de lui ?

— Si, mais ils ne l'ont pas touché. On voyait tout de suite qu'il était mort. David a dit qu'il ne fallait pas le toucher.

— Pourquoi ?

— Eh bien, parce que... parce qu'il était mort. Il devait songer à la police, j'imagine.

— Mais il ne doutait pas que son père s'était suicidé ?

— Non. Non, bien entendu.

— Alors pourquoi a-t-il conseillé que l'on ne touche pas au cadavre ?

— J'avoue que je l'ignore, dit sèchement Christine.

Carella s'éclaircit la gorge.

— Dites-moi, Mrs Scott, avez-vous une idée de la fortune de votre beau-père ?

— Aucune.

— Allons, vous devez bien vous être fait une opinion. Vous saviez qu'il était très riche.

— Oui, naturellement. Tout le monde le savait.

— Mais vous ne connaissez pas le chiffre exact. C'est bien ça ?

— Oui.

— Saviez-vous qu'il laissait une somme de sept cent cinquante mille dollars, à diviser entre ses trois fils ? Sans compter les usines Scott et tous les intérêts qu'il pouvait avoir dans d'autres industries. Vous le saviez ?

— Non, je... Qu'insinuez-vous, inspecteur ?

— Je n'insinue rien. Je constate un fait. L'héritage, c'est tout. Où voyez-vous une insinuation ?

— Je ne sais pas.

— Mais encore ?

— Et puis zut !... Oui, vous insinuez ! Vous laissez entendre qu'on a... que quelqu'un aurait... C'est bien ça ?

— Je n'ai rien dit de tel, Mrs Scott.

— Allez au diable, inspecteur !

Carella ne répondit pas et Christine reprit :

— Vous oubliez un petit détail.

— Ah oui ?

— Mon beau-père a été trouvé mort dans une pièce sans fenêtre, fermée au verrou de l'intérieur. Vous pourrez peut-être m'expliquer comment vous imaginez qu'un crime a pu...

— Je n'ai jamais parlé de crime, Mrs Scott. C'est vous.

— Qu'un crime a pu être commis dans ces circonstances. A moins que la police cherche automatiquement le côté sordide des choses ? Vous êtes là pour ça, inspecteur ? Pour remuer de la boue ?

— Lorsqu'il y en a, et lorsqu'un crime a été commis.

— Aucun crime n'a été commis ici.

— Le suicide en est un, déclara froidement Carella.

— Alors vous convenez vous-même qu'il s'agit d'un suicide ?

— Cela y ressemble, en effet. Mais bien des suicides qui paraissent normaux se sont révélés après enquête être des crimes bien camouflés. Cela ne vous ennuie pas que je poursuive la mienne ?

— Rien ne m'ennuie, sinon votre discourtoisie. Et n'oubliez pas ce que je vous ai dit tout à l'heure.

— Quoi donc ?

— Qu'il a été découvert dans une pièce sans fenêtre, fermée au verrou. Ne l'oubliez pas, inspecteur Carella !

— Hélas, madame, je n'aurais garde !

OceanofPDF.com

8

Alf Miscolo gisait, roulé en boule, devant la porte des lavabos.

Trente secondes à peine s'étaient écoulées depuis que la balle avait pénétré dans son dos. Ceux de la salle des inspecteurs demeuraient pétrifiés, comme si la détonation les avait privés de sens, les avait rendus incapables de réagir. L'âcre senteur de la poudre flottait encore, avec le léger nuage de fumée bleue. Virginia Dodge, noire sur ce fond de fumée mouvante, devenait une menace effroyablement réelle. Elle pivota brusquement quand Cotton Hawes s'arracha à son bureau.

— Ne bougez pas ! cria-t-elle.

— Il y a un blessé, répliqua Hawes en avançant quand même.

— Reculez ou vous serez le prochain ! hurla Virginia.

— Merde, lança Hawes en courant vers Miscolo.

La balle avait percé le dos de Miscolo avec la précision d'une aiguille passant à travers un tissu et elle était ressortie sous la clavicule en forant un trou impressionnant. Le devant de la chemise du blessé était trempé de sang. Miscolo avait perdu connaissance et son souffle était rauque.

— Amenez-le ici, ordonna Virginia.

— On ne devrait pas le remuer, répondit Hawes. Bon Dieu, il...

— A votre aise. Allons-y pour la nitro, dit Virginia en revenant vers le bureau où se trouvait la bouteille de liquide transparent.

— Amène-le, Cotton, dit Byrnes.

— Si nous le bougeons, Pete, ça risque de...

— Nom de Dieu; c'est un ordre ! Fais ce qu'on te dit !

Hawes regarda Byrnes.

— Bien, chef, grinça-t-il.

Il se pencha sur la forme inerte. Miscolo était lourd. Cotton le souleva avec peine, en s'aidant du genou. Il sentait le sang chaud du blessé lui couler sur le bras. Chancelant sous son fardeau, il porta Miscolo dans le bureau.

— Mettez-le là, dit Virginia. Par terre. Que je ne le voie pas. Si quelqu'un monte, ajouta-t-elle en se tournant vers Byrnes, c'est un accident, compris ? Un coup de revolver est parti accidentellement. Personne n'est blessé.

— Il faut faire venir un médecin, dit Hawes.

— Personne ne va venir, décréta sèchement Virginia.

— Mais cet homme est...

— Pose-le là, rouquin ! Derrière les armoires. Et que ça saute !

Hawes porta Miscolo dans un coin, derrière les classeurs, invisible du couloir. Très doucement, il se baissa et posa le blessé par terre. Il se redressait quand il entendit des pas. Virginia se rassit vivement à son bureau, mit son sac dessus pour cacher la bouteille et posa sa main armée derrière son cabas. Elle chuchota :

— Attention, lieutenant.

Le sergent de permanence Dave Murchison apparut hors d'haleine à la barrière. Dave avait une cinquantaine d'années, n'aimait guère escalader des étages et ne montait chez les inspecteurs que lorsque c'était indispensable. Il souffla un peu avant de parler.

— Hé, lieutenant, qu'est-ce que c'est que ça ? On aurait dit un coup de feu.

— Oui, murmura Byrnes. Oui. Un coup de feu.

— Y a quelque chose qui ne...

— Ce n'est rien. Le coup est parti accidentellement. Tout va bien. Personne... personne n'a été blessé.

— Ben vrai, j'ai failli avaler mon dentier ! s'écria Murchison. Vous êtes sûr que tout va bien ?

— Oui. Oui, tout va très bien.

Murchison considéra curieusement son supérieur, et puis son regard fit le tour du bureau, s'arrêta un instant sur Virginia Dodge et s'attarda sur Angelica Gomez.

— Dites donc, on dirait que vous affichez complet, chef ?

— Oui. Oui, nous... nous avons pas mal de monde, Dave.

Murchison examinait toujours Byrnes avec attention.

— Bon, ben, tant que ça va... A plus tard, Pete.

Il haussa les épaules et se retournait quand Byrnes lui lança :

— Priorité.

— Hein ? fit Murchison.

Byrnes ne répéta pas le mot et se contenta de sourire légèrement.

— Bon, ben alors, à plus tard, marmonna Murchison en s'en allant, plongé dans une profonde perplexité.

Le bureau était silencieux. On entendit le pas lourd de Murchison décroître dans l'escalier.

— Nous ayons des sulfamides ? demanda Hawes en se redressant.

— Dans le tiroir à fouillis, lui dit Willis. Il doit y en avoir. J'y vais.

Il se dirigea vers un bureau poussé dans un coin qui servait de vide-poches. de débarras et d'armoire à pharmacie, tira vivement un des tiroirs, en sortit une trousse et retourna vers Hawes, qui avait ouvert la chemise de Miscolo.

— Bon Dieu, s'écria Willis, il saigne comme un porc !

— La salope, siffla Hawes entre ses dents, en espérant que Virginia Dodge l'entendait.

Aussi doucement que possible, il essuya la plaie béante de Miscolo et y appliqua la compresse sulfamidée. Willis ôta sa veste et la roula en boule, puis il la plaça sous la tête du blessé. Byrnes s'approcha.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— C'est pas brillant, dit Hawes. Faudrait un médecin.

— Et comment est-ce que je fais pour trouver un médecin ?

— Faut en parler avec Virginia.

— A quoi bon ?

— Mais bon sang, c'est vous qui commandez ici !

— Ah bon ? Il semblerait que tant que Virginia Dodge est parmi nous avec sa bouteille de soupe, c'est elle qui commande. Je n'y peux rien. Tu ne veux tout de même pas que je fasse mourir tout le monde dans ce bureau, hein ? C'est pas ça que tu veux ?

— Je veux que vous fassiez venir un médecin pour cet homme qui vient de se prendre une balle.

— Pas de médecin, cria Virginia, de l'autre bout de la pièce. Vous entendez ? Pas de médecin !

— Est-ce que ça répond à ta question ? demanda Byrnes.

— C'est une réponse.

— Cotton, poursuivit Byrnes. ne joue pas les héros. Tu n'es pas le seul concerné.

— Ça va, Pete, j'ai compris. Mais comment savons-nous qu'elle ne balancera pas le flacon dès que Stevé-arrive ? Et même, en admettant qu'elle ne le fasse pas, est-ce qu'on est prêts à sacrifier Steve pour sauver nos petites vies mesquines ?

— Penses-tu qu'il vaille mieux nous sacrifier tous pour Steve ?

Virginia Dodge intervint :

— Et ça suffit, ces parolotes ! Lieutenant, revenez par ici. Vous, la demi-portion, par ici aussi. Et le rouquin, là-bas dans le coin !

Les trois hommes se séparèrent. Angelica Gomez les observait d'un air amusé. Soudain, elle se leva en ondulant des hanches, tira sur sa jupe et s'approcha de Virginia Dodge, qui était assise chastement avec son pistolet et sa bouteille de nitro. Hawes les contempla. Dans son regard il y avait la volonté farouche de trouver un moyen de désarmer Virginia. Il y avait aussi de la concupiscence : cela faisait des lustres qu'il n'avait vu une fille aussi appétissante que la jeune Portoricaine.

Il ne savait pas si le derrière d'Angelica l'intéressait plus, ou moins, que la bouteille de nitro. Tandis qu'il s'occupait en pensée de la bouteille de nitro, il imaginait aussi l'explosion de plaisir que pourrait lui procurer la blonde jeune femme, et il s'aperçut qu'Angelica Gomez devenait de plus en plus agréable à contempler. Elle se mouvait avec un mélange d'économie et de fluidité, le mouvement de sa fine cheville s'harmonisait avec les mollets sculptés, l'ondulation des hanches, le ventre plat, les seins fiers, la* courbe de sa mâchoire et de sa gorge, le nez quasi aristocratique. Elle semblait être parfaitement à l'aise avec son corps. C'était un vrai plaisir de la regarder. Elle était certainement la femme la plus naturelle qu'il avait jamais vue. En même temps, il se rappela qu'elle venait de trancher la gorge d'un homme. Une chic fille.

— Hé, dit-elle, c'est vrai que c'être une bombe, ce truc ?

- Asseyez-vous et fichez-moi la paix, rétorqua Virginia.
- Vous pas vous fâcher. J'ai juste dit une question.
- Oui. C'est une bouteille de nitroglycérine.
- Vous la faire sauter ?
- Si ça tourne mal, oui.
- Pourquoi ?
- Ah, fermez-la ! Foutez-moi la paix avec vos questions idiotes.
- Et vous avez un revolver aussi, hein ?
- J'en ai deux. Un dans la main, un dans la poche. Et un plein tiroir de revolvers.
- Vous pas rigoler, hein ?
- Non. Je ne rigole pas.
- Hé dites. Pourquoi vous pas me laisser partir, hein ?
- Quoi ?
- Pourquoi vous pas me laisser partir ? Vous êtes patronne maim tenant, hein ? Alors ? Je peux pas filer ?
- Tu ne bouges pas d'ici, ma cocotte.
- Por qué ?
- Parce que si tu sors d'ici, tu causeras. Et si tu causes un peu trop, tous mes beaux projets sont à l'eau.
- A qui je cause ? Je cause personne, moi. Je me tire en vitesse, oui. Peut-être à Porto Rico. Je prends l'avion. Vous avez pas entendu ?

Je trancher la gorge d'un type, là. Et tous les voyous, ils vont me courir. Un jour, je me réveille au cimetière. Alors, allez, hein ? Je m'en aller ?

— Tu bouges pas.

— Allons, soyez pas...

— Tu bouges pas.

— Et si je partir aussi sec, hein ? Si je m'en aller quand même ?

— T'as vu le flic tout à l'heure ?

— Ah merde ! Vous êtes sale vache.

Angelica soupira, retourna à sa chaise, s'assit et croisa les jambes. Elle sentit le regard de Hawes posé sur elle, lui sourit et tira sur sa jupe.

Mais Hawes ne regardait pas ses jambes. Hawes venait d'avoir une idée. Cette idée se divisait en deux parties et la première partie devait être menée à bien dans le coin où la petite Portoricaine était assise. Cette idée était tributaire de deux appareils, le premier à sa portée, le second soumis à la chance et au hasard. La deuxième partie du plan se ferait peut-être attendre, mais l'idée était tentante, fascinante même, et en y songeant, Hawes regardait les jambes d'Angelica d'un air rêveur.

Aussi, en se disant qu'il fallait distraire l'attention de Virginia pour parvenir à exécuter la première partie du plan, il profita de la présence de la fille dans son coin stratégique et s'approcha d'elle en tirant un paquet de cigarettes de sa poche.

— Vous fumez ? lui dit-il.

Angelica accepta la cigarette.

— Muchas gracias. Vous aimez mes jambes, hein ? dit-elle en levant les yeux pardessus l'allumette tendue.

— Je dois dire que ce sont de jolies jambes.

— Je vous crois. On voit pas souvent des comme ça. Et le reste ? Ça vous dirait pas, non ?

Si le téléphone sonne, songeait Hawes, Virginia décrochera. Elle tient à écouter toutes les conversations et elle n'en laissera pas passer une, surtout si elle espère un coup de fil de Steve. Et si son attention est distraite, j'aurai tout le temps de faire ce que je veux et de mettre mon projet en chantier, de me préparer pour la grande occasion. En admettant qu'elle agisse machinalement comme les gens qui... Enfin, je fais bien des suppositions. Mais c'est une petite chance. Allons, téléphone, sonne ! Sonne donc !

— J'ai dit une question, insista Angelica.

— Laquelle ?

— Vous voulez pas voir aussi tout le reste, hein ?

— Je ne dirais pas non.

Les yeux de Hawes ne quittaient plus le téléphone. Il se dit qu'en temps ordinaire, ce foutu appareil n'arrêtait pas de sonner. Il y avait toujours un rapport, une plainte, un appel au sujet d'un viol, d'un vol, d'un hold-up, de voies de faits variées et de délits divers qui étaient le pain quotidien du 87e. Alors, qu'est-ce qu'il attendait pour sonner ? Est-ce que le crime prenait des vacances ? C'était bien le moment ! Avec Steve tout prêt à sauter sur une mine, Miscolo en train de saigner à mort, et cette garce-là, avec sa nitro et son pétard !

— Ça me faire plaisir, murmura Angelica, et ce serait à l'œil.

— Ah, dit Cotton en suppliant mentalement la terre entière de téléphoner au 87e.

— Et je pas avoir des fausses doudounes, vous savez.

— Je n'en doute pas, dit Cotton en appelant mentalement au secours tous les illuminés qui avaient l'habitude de déranger les inspecteurs du 87e en plein travail.

— Vous voulez voir ?

— Je vous crois sur parole.

— Alors, hein ?

— Alors, quoi ?

— Vous parlez avec les autres. Vous me laissez filer. Et puis vous viendrez voir plus tard, hein ?

Hawes secoua la tête.

— Hélas !

— Pourquoi ? Angelica, c'est un beau morceau.

— C'est un beau morceau, d'accord.

— Alors ?

— Alors, vous voyez cette dame en noir ?

— Si

— Elle ne laisse sortir personne, même pas les beaux morceaux. Compris ?

— Si je veux dire, quand elle est partie.

— Si jamais elle s'en va, soupira Hawes. Et puis même, je ne pourrais pas vous laisser partir parce que le monsieur là-bas, près du tableau de service, est le lieutenant. Si je vous laisse filer, il me renverra, ou il me mettra en prison, ou même il me tuera.

— Ça vaut la peine. Angelica vaut la peine.

— Je n'en doute pas.

Cotton ne voulait pas quitter la fille parce qu'il fallait qu'il soit là, il mis ce coin, quand le téléphone sonnerait, s'il sonnait, si jamais ce satané appareil se décidait à sonner. Mais la conversation languissait. Il décida de renvoyer la balle avec une question éternelle :

— Comment êtes-vous venue à la prostitution, Angelica ?

— Je suis pas prostituée. C'est vrai.

— Allons, Angelica !

— Enfin, des fois, comme ça. Pour acheter quelque chose de joli. Ma robe est jolie, non ?

— Oui, très.

— Ecoutez, vous viendre me voir, hein ? D'accord ?

— Ma jolie, là où vous allez atterrir, on ne reçoit pas la clientèle masculine.

— Mais...

Et le téléphone sonna.

Le bruit fit sursauter Hawes. Il faillit se tourner instantanément vers le mur et puis il se souvint à temps qu'il fallait d'abord que Virginia décroche. Il vit Byrnes s'approcher de l'appareil le plus proche de lui. Le lieutenant attendit l'assentiment de Virginia. La sonnerie vrillait les tympans.

Virginia fit passer le revolver dans sa main gauche, décrocha et fit un signe de tête à Byrnes. Il décrocha à son tour.

— 87e District, lieutenant Byrnes.

— Eh bien, eh bien, comment se fait-il que les gros pontes répondent eux-mêmes, à présent ? fit une voix.

Hawes recula vers le mur. Virginia Dodge était encore à demi tournée vers lui et il ne pouvait pas lever la main. Et puis, lentement, elle pivota sur sa

chaise et lui présenta son dos. D'un geste vif, Hawes leva la main.

— Qui est à l'appareil ? demanda Byrnes au téléphone.

— Sam Grossman, du labo. Pour qui me preniez-vous ?

Le thermostat était solidement fixé au mur. Hawes le saisit et, d'un brusque tour de poignet, amena l'aiguille à la température maximum.

Par une des journées les plus douces du mois d'octobre, le thermostat était à présent fixé sur trente-sept degrés centigrades.

OceanofPDF.com

9

Sam Grossman était un policier, et un lieutenant, et un homme méticuleux et précis. Un autre que le directeur des laboratoires de la police aurait attendu le lendemain pour faire son rapport. Il était déjà six heures moins trois et la famille de Grossman l'attendait à la maison pour dîner. Mais Sam Grossman était passionné par son travail de laboratoire, par son travail de policier, et ne laissait jamais passer une occasion de montrer aux inspecteurs qu'ils ne pouvaient se passer de ses services.

— Le médecin légiste a jeté un coup d'œil au cadavre, Pete, dit-il.

— Quel cadavre ?

— Celui du vieux. Jefferson Scott.

— Ah, oui.

— Carella s'en occupe ?

— Oui.

Byrnes regarda Virginia du coin de l'œil.

Elle s'était redressée sur sa chaise au nom de Carella et elle écoutait plus attentivement que jamais.

— Il connaît son boulot. Il est là-bas, chez Scott, en ce moment ?

— Je n'en sais rien du tout. Pourquoi ?

— Parce que s'il y est, faudrait peut-être prendre contact avec lui.

— Pourquoi, Sam ?

— Le toubib affirme que la mort est due à la strangulation. Vous êtes au courant de l'affaire, Pete ?

— J'ai lu le rapport de Carella.

— Oui, ben, le vieux a été trouvé pendu. Mais pas de nuque brisée ni rien: Strangulation. Bon, on dirait un suicide. Vous vous souvenez de l'affaire Hernandez - le gosse qui s'était apparemment pendu mais qui était mort d'overdose ? Vous vous souvenez ?

— Oui.

— Eh bien, le cas présent n'est pas tout à fait pareil. Le type est bien mort étranglé...

— Oui?

— Mais, ce gars-là n'a pas été étranglé par la corde. Il ne s'est pas pendu.

— Que s'est-il passé ?

— On en a discuté avec le toubib, Pete, et je suis à peu près sûr qu'il a raison. Les ecchymoses sur le cou du vieux indiquent qu'il a été étranglé à la main, avant que cette corde soit passée à son cou. Il y a aussi des traces de corde, des éraflures cutanées, mais la plupart des traces sont celles de deux mains puissantes. Nous avons essayé de relever des empreintes sur la peau, mais ça n'a rien donné. Ce n'est pas toujours commode et...

— Alors Scott aurait été assassiné ?

— Pas de doute, déclara nettement Grossman. On a fait des tests sur la corde aussi et d'après les fibres brisées et la torsion, il n'a pas sauté à bas de ce tabouret. Il a été hissé. C'est un crime, Pete, pas de doute.

— Mmmmm. Bon, eh bien merci, Sam.

— A mon avis, poursuivit Sam, si vous pensez que Carella est là-bas chez Scott, je devrais le prévenir tout de suite.

— Je ne sais pas s'il y est.

— J’ai dit si. Parce que s’il y est un des habitants de cette maison est un assassin doté d’une poigne assez formidable. Et moi j’aime bien Steve.

David Scott était assis, ses grandes mains croisées et crispées sur ses genoux, des mains carrées, puissantes, couvertes d’un léger duvet couleur de bronze. Des cheveux ras, du même ton de bronze clair, garnissaient son crâne rond.

Il était six heures dix. Sur le fleuve, derrière les grandes baies, des remorqueurs poussaient de longues plaintes lugubres. L’inspecteur Carella était assis en face de David Scott.

— Vous vous êtes déjà disputé avec votre père ? demanda-t-il.

— Pourquoi ?

— J’aimerais le savoir.

— Christine m’a déjà parlé de vous et de vos idées, inspecteur.

— Vraiment ?

— Oui, ma femme et moi n’avons pas de secret l’un pour l’autre. Elle m’a raconté que vous vous faites des idées que je trouve assez révoltantes.

— Je suis navré qu’elles vous révoltent, Mr Scott. Est-ce que le meurtre vous révolte aussi ?

— Voilà bien ce que je voulais dire ! Eh bien ! Laissez-moi vous apprendre une bonne chose. Nous sommes les Scott. Nous ne sommes pas de fichus étrangers miséreux d’un taudis de Culver Avenue. Nous sommes les Scott. Et je n’ai pas à vous écouter débiter vos âneries. Parce que les Scott ont des avocats capables de river leur clou à des policiers de bas étage. Alors, si ça ne vous fait rien, je vais immédiatement appeler un de ces avocats et...

— Asseyez-vous, Mr Scott ! rugit Carella.

— Qu...

— Asseyez-vous, j'ai dit, et quittez vos grands airs ! Et si l'envie vous démange d'appeler un de ces avocats de génie, vous pourrez le faire du poste du 87^e District où je vous emmènerai, vous, votre femme et vos frères et tous ceux qui se trouvaient dans cette maison au moment où votre père s'est censément pendu !

— Vous ne pouvez...

— Je peux, et je le ferai. Maintenant, asseyez-vous.

— Je...

— Asseyez-vous !

David Scott s'assit.

— Bien. Je ne dis pas que votre père ne s'est pas pendu. C'est possible. Les gens qui se suicident ne laissent pas toujours de lettres d'explication, mais d'après ce que Roger m'a dit..

— Roger est un domestique qui...

— Roger m'a dit que votre père était un vieillard très gai qui aimait la vie. Il n'était pas le moins du monde déprimé, et ne l'avait jamais été. Votre père avait une grande fortune et de nombreuses affaires qui marchaient toutes admirablement. Il était veuf depuis douze ans, aussi nous ne pouvons pas supposer que c'est le chagrin qui l'a poussé à se tuer. Alors, expliquez-moi pourquoi un homme heureux et bien portant voudrait en finir avec l'existence ?

— Je n'en sais fichtre rien. Père ne se confiait guère à moi.

— Non ? Vous bavardiez avec lui ?

— Naturellement. Mais jamais de façon intime, père était un homme froid. Très difficile à connaître.

— Vous l'aimiez ?

— Bien sûr ! C'était mon père, que diable !

— Ce qui, d'après les psychanalystes, est souvent une raison de haine.

— Mr Carella, il se trouve que j'ai des relations suivies avec un psychanalyste, depuis trois ans, et que je connais bien la psychologie. Je ne haïssais pas mon père. Et je vous jure que je ne suis en rien responsable de sa mort

— Pour en revenir à ma première question, vous êtes-vous jamais disputé avec lui ?

— Oui. Naturellement. Il y a toujours des dissentiments entre père et fils, non ?

— Vous êtes déjà monté dans son grenier ?

— Oui.

— Hier après-midi ?

— Non.

— Pas du tout ?

— Non. Pas avant de découvrir que la porte était fermée et qu'il ne répondait pas.

— Qui l'a découvert ?

— Alan. Il est monté chercher père et n'a obtenu aucune réponse. Il a essayé d'ouvrir la porte qui était fermée au verrou. Alors il nous a appelés. Nous avons tous tiré sur la porte, mais elle ne bougeait pas d'un pouce. Nous nous y sommes tous mis, tous ensemble. La porte était bel et bien fermée au verrou. Et si vous cherchez à insinuer — avec la subtilité d'une locomotive — qu'il y a eu crime, je vous prie de songer à ce verrou intérieur. Il était impossible à quiconque aurait tué père de sortir de la pièce et de refermer le verrou de l'extérieur. Totalement impossible.

— Comment le savez-vous ?

— La porte colle complètement au chambranle. On n’y passerait pas une feuille de papier.

— Vous avez l’air d’avoir étudié la question.

— Seulement après que nous avons découvert père. J’avoue que l’idée m’est venue qu’il avait pu être assassiné. Pas par quelqu’un de la famille, mais enfin par quelqu’un. Et puis je me suis rendu compte que c’était impossible.

— Mr Scott, est-ce qu’un fû de coton solide n’aurait pas pu être glissé entre la porte et le chambranle ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Un fil qui aurait entouré la targette du verrou à glissière, qui aurait été glissé entre la porte et le chambranle, aurait pu être tiré du dehors, manœuvrer le verrou et...

— Impossible avec cette porte-là.

— Pourquoi ?

— Il y a un courant d’air terrible dans le couloir du grenier. Au début, la pièce de père était inconfortable. Alors il a fait mettre des lames à la porte, un peu comme on fait aux fenêtres. Il y a une lame de métal tout autour de la porte qui s’emboîte étroitement dans une seconde lame concave fixée au chambranle et au sol.

— Pas si étroitement qu’un fil ne puisse passer.

— Peut-être, mais il y a autre chose. Le bois de la porte a joué, et avec ces lames métalliques en plus, elle est très difficile à fermer. Et pour pousser, le verrou, on était Obligé de tirer la porte de toutes ses forces, de la soulever légèrement et de faire glisser la targette. Vous voyez où je veux en venir ?

— Oui, évidemment. Si le verrou était si difficile à pousser de l'intérieur, il n'aurait jamais obéi à la traction d'un fil manœuvré de l'extérieur. Je vois.

— Alors admettons un instant que je haïsse mon père au point de le tuer — ce qui n'est pas le cas. Ou que j'aie eu hâte de toucher ma part d'héritage — ce qui n'est pas non plus le cas. Admettons que nous voulions tous qu'il meure. Ce qui, encore une fois, n'était pas le cas. Il reste toujours ce problème de la porte fermée de l'intérieur. Et vous devez bien vous rendre à l'évidence. Mon père s'est bien suicidé.

Carella poussa un profond soupir.

Les boutiques, avaient fermé leurs portes à six heures et Teddy Çarella marchait en se demandant si elle s'arrêterait quelque part pour prendre un café. Elle craignait que cela lui coupe l'appétit. Steve avait évoqué un festin somptueux, elle avait rendez-vous avec lui à sept heures, et elle ne voulait pas gâcher son plaisir.

D'ailleurs, il faisait si beau qu'elle était contente de marcher un peu. Elle se demanda quelle allure elle aurait en robe de grossesse. Quelle horreur. Enfin... Mais; comment Steve la trouverait-il ?

Horrible ? Abominable ?... Non. Steve l'aimait. Et puis elle surveillait sa ligne, elle suivrait un régime, elle ferait de la gymnastique.

Il ne fallait tout de même pas se fatiguer. Si elle marchait pendant une heure, elle aurait sommeil et gâcherait la soirée de Steve. Et elle aurait mauvaise mine.

Peut-être ferait-elle mieux d'aller l'attendre à son bureau. Il pouvait arriver en avance. Et ce serait une surprise pour lui, de la voir là.

L'homme marchait tête basse.

Il n'y avait pas de vent, il ne faisait pas froid, mais l'homme penchait la tête parce qu'il ne se sentait pas à l'aise dans cette ville. Alors il rentrait un peu dans sa coquille, comme une tortue, pour se défendre.

L'homme était élégamment habillé d'un costume de tweed, avec une discrète cravate bleue et une chemise blanche. Il savait qu'il ressemblait à tous les hommes de la ville, à tout le monde, et que personne ne se retournait sur son passage. Mais il se sentait étranger quand même. C'est pourquoi il marchait tête baissée les mains dans les poches.

Et parce qu'il avait la tête baissée, il vit la feuille de papier bleu sur le trottoir. Et, comme il n'était pressé d'aller nulle part dans cette ville étrange et un peu hostile qui l'effrayait, il ramassa le papier et l'examina attentivement.

La feuille bleue était l'original des trois exemplaires que l'inspecteur Meyer Meyer avait tapés sur un formulaire de rapport du bureau des inspecteurs du 87e District et qu'il avait glissée par la fenêtre. Les deux doubles ne l'accompagnaient pas. Il n'y avait que cette unique feuille. L'homme la ramassa, l'examina et puis il s'approcha d'une des corbeilles de fer fixées aux lampadaires, à chaque coin de rue. L'homme fit une boulette du message de Meyer Meyer et le jeta dans la corbeille. On lui avait appris à respecter la propreté d'un trottoir, même dans une ville hostile. Et puis il enfouit ses mains dans ses poches et reprit son chemin tête baissée.

L'homme s'appelait Juan Alverra et il était arrivé trois mois plus tôt de Porto Rico. Personne n'avait jamais appris à Juan Alverra autre chose que l'espagnol. Il ne parlait, n'écrivait et ne lisait pas d'autre langue.

10

Sans se faire remarquer, Cotton Hawes ferma d'abord une fenêtre et puis l'autre. Au-dehors, la nuit tiède se pressait contre les carreaux, filtrée par les barreaux. Dans la pièce, les six globes lumineux du plafond, commandés par un unique interrupteur, luttaienent contre l'obscurité. Un silence tendu pesait sur le bureau, le silence de l'attente.

Les jambes croisées, Angelica Gomez agitait impatiemment un pied finement chaussé. Elle avait ôté son manteau et son corsage décolleté moulait ses charmes authentiques. Elle songeait peut-être à l'homme qu'elle avait à moitié égorgé, à la vengeance des amis de cet homme, ou à une île chaude des Antilles, où le soleil brillait toujours sur les plantations de sucre où elle avait travaillé en saison, où la nuit elle avait bu du rhum au son des guitares parmi les collines noires comme du velours.

A côté d'elle, Virginia Dodge ne bougeait pas. Seuls ses doigts nerveux tambourinaient sur le bureau. Devant elle, la bouteille de liquide incolore luisait doucement. Ses yeux sombres scrutaient la pièce et le corridor, son regard se posait ici et là comme un oiseau qui cherche la branche adéquate. Mais surtout elle regardait le corridor, attendant l'arrivée de l'inspecteur qui avait envoyé son homme en prison.

Derrière elle, allongé contre l'énorme armoire métallique verte, Alf Miscolo gisait, inconscient. La tête et la poitrine en feu, le souffle court, Miscolo ne savait pas qu'il était peut-être en train de mourir. Miscolo ne savait rien. Il rêvait, dans le néant où il se trouvait, de son enfance. Il rêvait d'Halloween, il portait des piles de papier pour alimenter l'énorme feu de joie qui se consumait au milieu de sa rue. Il rêvait qu'il était heureux.

Cotton Hawes se demanda si la température de la pièce montait réellement.

C'était difficile à savoir. Il transpirait abondamment, mais son fort gabarit le faisait passablement suer quand la tension montait. A l'époque où il était attaché au 30e District, un quartier cossu, il n'avait pas eu lieu de transpirer beaucoup. A vrai dire, son transfert au 87e ne l'avait pas mis en joie ; cela

faisait seulement quatre mois qu'il avait été transféré, et à présent il connaissait bien les hommes avec qui il travaillait — et il se faisait beaucoup de souci pour un homme nommé Steve Carella.

Le lieutenant avait peut-être raison, somme toute. Il avait mal compris la pensée de Byrnes : Hawes soupçonnait qu'il laisserait mourir Carella pour garder sauve la vie des autres. Byrnes avait peut-être raison. C'était peut-être d'une logique et d'une morale implacables de laisser Steve se retrouver nez à nez avec un revolver. Cependant, Hawes n'était pas d'accord avec ce raisonnement.

Il avait fini par comprendre que le 87e District et les hommes qui y travaillaient étaient étranges. Son transfert l'avait hérissé : avant même d'y avoir mis les pieds Hawes s'était fait une opinion négative du quartier et de ses taudis ; il imaginait des officiers désillusionnés, cyniques. Il fut rapidement détrompé.

Les gens du taudis étaient simplement des gens. Ils jouissaient de la vie comme lui, tout en subissant une multitude de malheurs qui lui étaient épargnés. Ils recherchaient l'amour et le respect, et les hommes du 87e District lui avaient appris que si infortunés que fussent les habitants du 87e, ce n'étaient pas des animaux en cages. Ayant vu ses collègues sur le terrain, Hawes savait qu'ils ne se berçaient pas d'illusions sur la criminalité du district. Il les savait capables d'étendre un truand sans sourciller et surtout sans état d'âme ; pas besoin de théoriser : les choses étaient comme elles étaient.

Et pourtant, Hawes fut surpris d'apprendre que les hommes du 87e District possédaient une éthique, une éthique qui compromettrait absolument pas l'efficacité de leurs interventions sur le terrain, mais qui n'en était pas moins une éthique. Il s'agissait de l'idée de ce qui était juste. S'ils savaient se montrer durs, ils savaient également être compréhensifs. Ils n'assimilaient pas les habitants du taudis à des criminels. Un truand était un truand, mais, un être humain n'en demeurait pas moins un être humain. Ce qui était juste. Hawes trouvait contradictoires l'existence de cette éthique et le fait que les hommes du 87e étaient quotidiennement confrontés à la violence et à la possibilité d'une mort subite.

Maintenant, dans le bureau, les hommes se trouvaient face à une situation totalement injuste, illogique. La situation était bien réelle, était bien là, implacable.

Virginia faisait peut-être montre d'une compréhension — primitive — de la justice. Comme dans la Bible, œil pour œil, dent pour dent. Le père de Hawes, un homme très croyant, avait toujours admiré Cotton Mather plus que tous les prêtres de l'époque puritaine. Il avait donné le prénom Cotton à son fils en honneur du fanatique religieux qui avait fait de la chasse aux sorcières la clef de voûte de sa vie.

Jeremiah Hawes, qui pensait que le procès des sorcières de Salem n'était que le reflet des rancœurs mesquines d'une petite ville recroquevillée sur elle-même, avait totalement justifié Cotton Mather dans le rôle qu'il avait joué pour porter l'hystérie à son paroxysme.

Virginia Dodge menait à présent sa propre chasse aux sorcières. La vengeance. Steve Carella avait commis l'irréparable en envoyant son mari en prison, d'autant plus qu'il y était mort. Le pasteur de Salem, le révérend Partis, celui qui, en 1692, avait mis le feu aux poudres, avait peut-être éprouvé la même chose. Peut-être avait-il été mortellement offensé quand les habitants de Salem avaient chicané sur la quantité de bois qu'il lui faudrait pour l'hiver et avait-il inconsciemment alimenté le brasier pour punir la mesquinerie des villageois. Quant à Virginia Dodge, ses actes n'avaient rien d'inconscient. Elle était venue pour tuer, pour se venger tout court.

Il existait, en 1692, des gens raisonnables. Il en existait à présent dans ce bureau. Pourtant; des gens raisonnables avaient permis la pendaison des « sorcières ». La question que Hawes se posait était la suivante. Face au jugement fanatique de Virginia Dodge, est-ce que des gens raisonnables allaient permettre la mise à mort de Steve Carella ?

Cotton Hawes se demandait si la température de la pièce montait réellement. Il regarda autour de lui et vit que Willis avait desserré son nœud de cravate. Il pria le ciel qu'aucun de ces hommes — si vraiment il faisait plus chaud — ne parlerait de la chaleur, qu'aucun d'entre eux n'irait régler le thermostat.

Adossé au tableau de service, le lieutenant Byrnes observait Cotton Hawes.

De tous ceux qui étaient présents dans le bureau, Byrnes était le seul à avoir remarqué Cotton, quand il avait tourné le bouton du thermostat. Tout en répondant à Grossman, au téléphone, il avait surpris le geste furtif de Cotton. Un peu plus tard, il l'avait vu fermer les deux fenêtres et il savait que Hawes avait un plan, qu'il mijotait quelque chose, et que ses gestes n'étaient pas innocents.

Il se demanda quel était son plan.

Il se demanda aussi ce qui pourrait bien le faire échouer.

Il l'avait vu faire mais il était à peu près sûr que personne d'autre rie l'avait remarqué. Et si Hawes comptait sur un excès de chaleur, qui est-ce qui ferait la première réflexion ? Bert Kling avait déjà ôté sa veste et s'épongeait le front. Willis avait retiré sa cravate. Angelica Gomez avait relevé sa jupe sur ses cuisses, comme pour prendre un bain de soleil. Qui serait le premier à s'écrier : « Bon sang, on étouffe ici ! » ?

Pourquoi Cotton avait-il besoin de chaleur ?

Il savait que Hawes l'avait mal compris, il se sentait comme quelqu'un accusé à tort de racisme à cause d'une remarque mal interprétée. Hawes, qui n'était pas au 87e District à l'époque, ne savait pas que Carella avait mis sa vie en danger pour sauver le fils de Byrnes, avait manqué mourir pour le fils de Byrnes. Hawes ignorait la puissance du lien qui unissait Byrnes et Carella ne pouvait savoir que Byrnes se ferait une joie de faire front à un pistolet braqué sur lui si cela pouvait aider Steve.

Mais Byrnes se trouvait confronté au dilemme du commandement, lit suivant la logique des généraux sur le champ de bataille, il savait qu'il était préférable de sacrifier la vie d'un homme quand celles de tout un régiment étaient en danger. Si Virginia Dodge n'avait eu que son revolver, il se serait sacrifié avec joie. Mais elle avait aussi le flacon de nitro.

Et si elle tirait sur le flacon, le bureau sauterait, ainsi que tous ceux qui s'y trouvaient. Il devait beaucoup à Carella, mais il ne pouvait pas — en temps

que lieutenant — mettre toutes ces vies en danger pour le sauver.

Il espérait que le plan de Hawes n'était pas trop téméraire. Et puis il regarda la bouteille et se dit que n'importe quel plan serait d'une lolle témérité.

Bert Kling commençait à transpirer. Il faillit aller ouvrir une fenêtre. Mais il se rappela quelque chose.

Cotton ne venait-il pas justement de les fermer toutes les deux ? Il avait bien vu Cotton...

La température de la pièce n'était-elle pas réglée par un thermostat ? Est-ce qu'on avait tripatouillé le thermostat ? Qui ? Cotton ? Cotton aurait-il un plan ?

Peut-être. Peut-être pas. En tout cas, Bert Kling préférait mijoter dans son jus et s'effondrer, plutôt que d'aller ouvrir une fenêtre. Sa curiosité éveillée, il attendait. Et il transpirait.

Hal Willis était sur le point de remarquer qu'on crevait dans cette boîte quand il vit que la chemise de Kling était trempée de sueur. Leurs yeux se rencontrèrent. Dans un geste éloquent, Kling passa sa main sur son front et fit mine de s'égoutter les doigts.

Dans un éclair de muette compréhension, Willis se dit qu'il fallait qu'il fasse trop chaud dans la pièce.

Il chercha de nouveau le regard de Kling, mais il n'y trouva rien. Patiemment, mal à l'aise dans son caleçon qui lui collait aux fesses, il s'agita un peu sur sa chaise et ne dit rien.

Meyer Meyer essuya sa lèvre supérieure où perlait la sueur.

Qu'est-ce qu'il peut faire chaud, songea-t-il. Je me demande si on a trouvé mes messages.

Il se demanda pourquoi quelqu'un ne baissait pas le thermostat. Cotton était là, contre le mur, à côté du thermostat, les yeux fixés sur Virginia Dodge. On aurait dit une sentinelle. Qu'est-ce qu'il pouvait bien garder ?

Hé, Cotton, pensa-t-il, baisse un peu ce foutu thermostat.

Les paroles faillirent monter à ses lèvres.

Et puis il songea de nouveau à ses messages et se demanda si quelqu'un les avait trouvés.

Il en oublia la chaleur et, assez curieusement pour un homme qui n'avait pas mis les pieds dans une synagogue depuis vingt ans, il se mit à prier en hébreu.

Angelica Gomez étendit les jambes et ferma les yeux.

Il faisait merveilleusement chaud dans la pièce, et elle s'imaginait étendue sur un rocher dans les montagnes, son corps nu offert au soleil. A Porto Rico, elle grimpait par des sentiers de chèvres, elle cherchait un coin isolé, caché dans les fougères géantes, et elle se déshabillait.

Elle se demanda vaguement pourquoi le soleil ne venait pas baigner les rues de la ville.

Les paupières closes, elle se laissait envahir par la chaleur, rêvait à la mer des Caraïbes et espérait que personne ne vienne ouvrir une fenêtre.

Le téléphone sonna.

A son poste de commandement, le visage luisant de sueur, Virginia Dodge fit signe à Kling qui décrocha et attendit qu'elle l'eût imité.

— 87e District, inspecteur Kling.

— Salut. Carella est là ?

— De la part de qui ?

— Atchison, du labo. Où est Carella ?

— A l'extérieur. Je peux prendre la commission ?

— Ouais, probable. Comment c'est, votre nom, déjà ?

— Bert Kling.

— Je vous connais pas.

— Qu'est-ce que ça peut fiche ?

— J'aime bien connaître les gens à qui je cause. Enfin bref, c'est au sujet de cette affaire Scott. Sam Grossman m'a donné des photos à examiner. Du chambranle.

— Oui ?

— Vous êtes au courant pour le chambranle ?

— Carella m'en a parlé. Donnez-moi le renseignement et je le lui passerai.

— Vous êtes bien pressé. Vous aimez pas faire la causette cinq minutes ?

— J'adore ça. Mais on a pas mal de boulot pour le moment.

— Moi, j'aime bien discuter le bout de gras. Ça change un peu. Si vous étiez comme moi, toute la journée entre des éprouvettes et des clichés et des frusques pleines de sang, de pus ou de pisse, vous me comprendriez.

— Vous me fendez le cœur. Alors, qu'est-ce qu'il a, ce chambranle ?

— A l'heure qu'il est, je devrais être rentré à la maison. Qu'est-ce que vous croyez ? Je me tape les agrandissements pour vous aider, bande d'andouilles ! Et voilà comment on me remercie.

— Je vous enverrai mon linge sale pour que vous puissiez l'examiner un dimanche. Ça vous irait ?

— Très drôle. Comment c'est votre nom, déjà ?

— Bert Kling.

— Le comique de la troupe, hein ?

— Kling et Cohen, vous avez jamais entendu parler de nous ? Imitations en tout genre, monologues comiques, cris d'oiseaux. Nous faisons les bar mitzva et les mariages irlandais. Pour rire et faire rire en société. Jamais entendu parler de Kling et Cohen ?

— Qu'est-ce que c'est ? Encore une blague ?

— Je fais la causette. C'est ce que vous vouliez, non ?

— Faut pas vous forcer, surtout. Le jour où vous viendrez ici nous demander une faveur, je vous balance un sac de linge à la figure.

— Et ce chambranle ?

— Après tout, je devrais rien vous dire. Vous laisser vous démerder tout seuls.

— A votre aise.

— Ouais, et Sam aura une attaque. Enfin, vous prenez note ?

— Je vous écoute depuis une heure.

— Voilà. J'agrandis donc les photos et je les étudie. Il y a des traces à l'intérieur de la porte, là où le verrou a sauté. Il pend par une seule vis, censément que les gars l'ont arraché en forçant la porte. Vous me suivez ?

— Pas à pas.

— Alors, on dirait qu'on a employé un ciseau à froid ou un tournevis pour arracher le verrou de la porte, de l'intérieur.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Je dis que le levier qui a forcé la porte, de l'extérieur, n'a pas fait tomber ce loquet. Les traces prouvent bien qu'il a été arraché avant, de l'intérieur.

La porte est toute tailladée. Le type qui a fait ça devait être bougrement pressé.

— Vous me dites que la porte n'était pas fermée au verrou ? C'est ça ?

— Tout juste.

— Alors pourquoi n'ont-ils pas pu l'ouvrir ?

— C'est précisément ça, la question, Mr Kling. Pourquoi trois hommes costauds n'ont-ils pas pu ouvrir une porte qui n'était pas fermée ? Nous avons pensé que le poids de l'homme pendu retenait la porte. Mais ça ne tient pas. Trois hommes l'auraient hissé, ou bien la corde aurait cassé. Alors, c'est autre chose.

— Quoi, par exemple ?

— J'ai mon idée.

— Allez-y.

— Demandez donc à votre partenaire Cohen, tiens, suggéra Atchison en raccrochant.

Kling replaça l'écouteur sur ses broches. Virginia Dodge raccrocha à son tour

— Y a-t-il un moyen de joindre Carella ? demanda-t-elle.

— Non, mentit Byrnes. Je ne sais pas du tout où il est.

— Est-ce qu'il ne devrait pas être tenu au courant de tous les renseignements qui vous arrivent ?

— Si.

— Alors pourquoi ne les lui repassez-vous pas ?

— Parce que je ne sais pas où il est.

— Il ne serait pas chez les Scott ? C'est là que le crime a été commis, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais s'il est en train d'interroger des suspects, il peut être n'importe où.

— Vous pourriez toujours essayer de l'appeler chez les Scott.

— Pour quoi faire ?

— Parce que s'il y est, je veux que vous lui disiez de revenir ici immédiatement. On étouffe dans votre foutu bureau et j'en ai ma claque d'attendre.

— Je ne pense pas qu'il y soit, répondit vivement Byrnes, et d'ailleurs, si je lui disais de revenir tout de suite, il comprendrait immédiatement qu'il y a du vilain.

— Pourquoi ça ?

— Même vous, vous devez bien comprendre qu'une enquête criminelle passe avant tout.

Virginia Dodge réfléchit un instant et murmura :

— J'aimerais bien savoir si vous me dites la vérité.

Mais elle n'insista pas.

Assis à son bureau du rez-de-chaussée, un bureau qui ressemblait presque à un tribunal, placé qu'il était sur une estrade dans le hall, sous une pancarte conviant tous les visiteurs à passer par l'accueil, Dave Murchison regardait la rue par la porte ouverte.

Il faisait une soirée merveilleuse. Dave Murchison, le sergent de garde, se demanda vaguement ce que faisaient tous ces passants. Ils se promenaient peut-être dans le parc avec leur petite amie ? Ou ils faisaient l'amour les fenêtres ouvertes, ou ils jouaient au billard, aux cartes ou à la main chaude ?

En tout cas, ils ne moisissaient pas derrière un bureau à répondre au téléphone et se poser des questions.

D'abord, qu'est-ce que le lieutenant avait bien pu vouloir dire ?

Murchison essaya de se remémorer le dialogue. Il était monté voir ce que signifiait ce coup de pétard et le lieutenant avait dit que tout allait bien, que c'était un accident. Lui, il avait répondu bon, du moment que ça va, et le lieutenant avait dit oui, ça va ou quelque chose comme ça et puis... attends voir, c'est là que ça se corse.

Voilà. Il avait dit au lieutenant : A plus tard, Pete.

Et Byrnes avait répondu : Priorité.

Ben, c'était une drôle de chose à dire, parce que, en jargon policier, priorité voulait dire : faites immédiatement un rapport à votre supérieur. .

Comment pouvait-il lui faire un rapport immédiat vu qu'il était déjà devant son supérieur ?

Alors, bien sûr, il avait dit : Hein ?

Et le lieutenant n'avait plus rien dit. Il était resté là, avec un pauvre sourire tout pâle.

Priorité.

Rapport immédiat.

C'était une blague, ou quoi ?

Et si c'était pas une blague, à qui fallait-il faire un rapport ? Et à quel sujet ?

Pour le coup de pétard ?

Mais le lieutenant avait dit que c'était un accident, et que tout allait bien. Il voulait que Murchison fasse un rapport sur l'accident ? Non, c'était idiot.

Un coup qui part tout seul, ça fait mauvais effet, et le lieutenant ne voudrait certainement pas que ça se sache.

Et puis merde, se dit Murchison. Le lieutenant le mettait en boîte, c'était tout. Et moi je suis là à me creuser la tête pour essayer de comprendre le sens de sa blague. J'aurais dû être là-haut avec les inspecteurs... ça doit être l'été indien. Je devrais être en Irlande en train d'embrasser une donzelle.

Priorité. Elle était bien bonne.

Une ampoule verte s'alluma au standard. Murchison planta une fiche et répondit :

— 87e District, sergent Murchison. Ah, salut, Baldy. Ça va ? Moi, ça va. Salut.

A l'ouest rien de nouveau, pensa Murchison en arrachant sa fiche.

Priorité.

Virginia Dodge se leva brusquement.

— Ecartez-vous tous. Tout le monde par là. Vite. Lieutenant, éloignez-vous du portemanteau.

Angelica s'agita, se leva et lissa sa jupe sur ses hanches. Hawes abandonna son poste près du thermostat et alla rejoindre les collègues à l'autre bout delà pièce. Byrnes s'écarta du portemanteau.

— Ce revolver est toujours braqué sur la nitro, dit Virginia. Alors pas de fantaisies.

Bon, se dit Hawes. Elle ne pense pas seulement à la chaleur. Elle n'oublie pas la nitro. Ça va marcher ! Oh ! Mon Dieu, ça va marcher.

J'espère.

Virginia recula jusqu'au portemanteau. D'un geste vif, elle fit glisser le manteau sur son épaule gauche, puis elle passa son revolver dans sa main

gauche et ôta la manche droite. Sans se retourner, elle accrocha son manteau à l'une des patères.

— Il fait une chaleur abominable. Vous ne pouvez pas baisser le thermostat ?

Je m'en charge, dit Hawes.

Il souriait et regardait le manteau noir informe accroché au portemanteau à côté de la veste et du chapeau de Willis.

Dans la poche gauche du vêtement de Virginia, il y avait le revolver qu'elle avait pris dans le bureau du lieutenant Byrnes.

OceanofPDF.com

11

Hawes se dit que son plan s'était déroulé avec une simplicité remarquable, jusque-là. Trop. Dans la vie, les choses ne se passaient pas comme ça. C'était trop facile, la manière dont Virginia s'était débarrassée de son manteau et par la même occasion séparée du revolver. A présent, il doutait. Sans être particulièrement superstitieux, il trouvait suspecte cette facilité, et se demandait si le succès de la première partie de son plan n'était pas un mauvais présage pour le déroulement de la seconde.

Inquiet, Hawes pensa à son plan. Le revolver était maintenant là où il voulait qu'il soit, dans la poche d'un manteau pendu près du tableau de service. Entre les patères et le tableau, sur le mur, il y avait l'interrupteur qui commandait les six plafonniers. L'intention de Hawes était de s'approcher négligemment du tableau, de feindre de prendre quelques notes et — dès que l'occasion se présenterait — d'éteindre tout et de plonger la main dans la poche du manteau pour s'emparer du revolver de Byrnes. Il ne s'en servirait pas tout de suite, à cause de cette sacrée bouteille de nitroglycérine, mais il serait armé et il attendrait son heure.

Il ne voyait pas comment son plan pouvait rater. L'interrupteur commandait toutes les lumières de la pièce. Un seul geste, et ils seraient plongés dans l'obscurité. Il ne lui faudrait guère que trois secondes pour s'emparer de l'arme, la dissimuler et rallumer.

Est-ce que Virginia Dodge tirerait sur sa bouteille d'explosif pendant ces trois secondes ?

Il ne le pensait pas.

D'abord, même si elle tirait, comme il ferait noir, elle ne toucherait sans doute pas le flacon.

Evidemment, le risque était monumental. Parce qu'elle n'avait même pas besoin de tirer. Un geste du bras, le flacon tomberait par terre et tout le monde se retrouverait en train de jouer de la harpe.

Mais il comptait sur autre chose. La réaction machinale d'une personne qui se trouve subitement plongée dans l'obscurité. Est-ce que Virginia ne penserait pas tout d'abord instinctivement à une panne de secteur ? Est-ce qu'elle ne retiendrait pas son geste un moment, au moins le temps d'être certaine de ce qui se passait ? Et puis Hawes aurait déjà rallumé et pourrait inventer une excuse, dire qu'il s'était appuyé par mégarde contre l'interrupteur.

Et d'ailleurs, aurait-il besoin d'une excuse ? Elle ne se rappelait peut-être pas le revolver dans sa poche ? Enfin, de toute façon, le vin serait tiré. Ils sauteraient peut-être, elle tirerait sur lui, mais au moins ils seraient à égalité. Revolver contre revolver.

Soigneusement, Hawes récapitula les gestes qu'il devrait accomplir. Le tableau de service, m'occuper dans ce coin-là, éteindre, bondir sur...

Une seconde.

Il y avait un va-et-vient au bout du corridor, en haut de l'escalier.- Ce bouton, lui aussi, commandait toutes les lumières du bureau des inspecteurs, afin de ne pas être obligé de longer le couloir dans le noir avant d'allumer dans la grande pièce. Hawes réfléchit un instant et se dit qu'ils devaient être indépendants. De toute façon, il n'y pouvait rien. Pas question d'aller dans le couloir. Virginia Dodge avait déjà tiré une fois et n'hésiterait pas à faire feu une seconde fois.

Allons, se dit-il, allons-y et qu'on en finisse.

Il se dirigea vers l'autre côté de la pièce.

Il sentit une main se poser sur son bras. Angelica Gomez demanda :

— Vous avez un cigarillo

— Bien sûr, répondit Hawes.

Il sortit son paquet de cigarettes et la jeune femme en prit une. Elle la plaça entre ses lèvres charnues, et attendit que Hawes présente une allumette.

— Muchas gracias, dit-elle. Vous être bien élevé. C'est important.

— Ouais, répondit Hawes.

Il allait s'éloigner, quand elle posa à nouveau la main sur son bras.

— Vous savoir quoi ?

— Quoi ?

— Je déteste cette ville. Vous vouloir savoir pourquoi ?

— Allez-y.

— Les gens ont pas éducation. C'est la vérité.

— Ben, vous savez, c'est difficile partout, répondit Hawes avec impatience.

Il reprit sa marche, et cette fois, Angelica lui demanda :

— Pourquoi vous pressé ?

Virginia Dodge se détourna du bureau et regarda Hawes d'un air méfiant.

— Je ne suis pas pressé, dit-il à Angelica.

Il sentait le regard de Virginia dans son dos comme une perceuse placée sur la moelle épinière.

— Ben alors, assis-toi, rétorqua Angelica. On peut causer. Tout le monde toujours trop pressé pour causer. Au pays, pas pareil. Au pays, on a toujours son temps.

Hawes hésita. Virginia Dodge l'observait toujours. Avec un mouvement qui se voulait paresseux, il prit une chaise, s'assit, alluma une cigarette. Il remarqua que sa main tremblait. Il essaya d'ignorer la présence de Virginia, et sembla ne s'intéresser qu'à la jeune fille qui lui parlait. Mais tout en fumant il pensait : Combien de temps avant qu'elle ne se souvienne du pistolet dans la poche du manteau ?

— Pourquoi vous avez les cheveux blancs, là ? demanda Angelica.

La main de Hawes se porta inconsciemment à la mèche blanche au dessus de sa tempe gauche.

— J'ai pris un coup de couteau, expliqua-t-il. Ils ont repoussé comme ça.

— Comment s'est passé ?

— C'est une longue histoire.

— J'ai mon temps.

Moi non, pensa-t-il, puis soudain Hawes se demanda si Virginia, qui l'observait toujours, se doutait de quelque chose. Il avait la Houille, l'estomac noué ; il avait envie de hurler, donner des coups de poing contre le mur. Mais il se maîtrisa, et continua sa discussion d'une voix apparemment normale, tout en pensant au revolver. Il s'imaginait en train de s'en emparer, imaginait le poids du flingue dans sa main. Il dit :

— J'étais sur une enquête, un cambriolage. La femme était hystérique, très choquée. Elle était terrifiée à l'idée que je reparte. Je descendais les escaliers et j'entendais derrière moi les Cris de cette femme. Je me suis dit que j'allais lui envoyer un agent dès que possible et à cet instant un gars m'a foncé dessus avec un couteau.

— Le cambrioleur ?

— Non, c'est ça l'amusant de l'histoire. C'était le gardien de l'immeuble. Il avait entendu les cris, et s'était précipité dans la cage d'escalier, croyant que le cambrioleur était revenu. Il faisait sombre, il m'a attaqué. Et moi je ne savais pas que c'était le gardien de l'immeuble. Je l'ai frappé, frappé, jusqu'à ce qu'il perde connaissance. Mais il m'avait déjà tailladé la tête.

— Et après ?

— Après, ils ont dû me raser la tête pour soigner la plaie. Et quand mes cheveux ont repoussé, ils étaient tout blancs. Voilà.

— Et alors, le gardien, aller en taule ?

— Non. Il croyait honnêtement que j'étais le cambrioleur.

Silence. Puis Angelica demanda :

— Et moi, je vais en taule ?

— Probablement.

Silence. Il se demanda s'il devait poursuivre sa marche, mais Virginia l'avait toujours à l'œil. Angelica Gomez était immobile, ses mains sur ses genoux, avec un air triste qui, mélangé à une certaine dureté, la vieillissait. Hawes demanda :

— Comment êtes-vous arrivée aux Etats-Unis ?

— Avec l'avion, répondit-elle sans hésiter.

— Non, je voulais dire...

— Ah, je comprends...

Elle éclata de rire et toute dureté disparut. Sa tête penchée en arrière, elle semblait libre et spontanée, loin de tout danger ; son visage s'était détendu, laissant paraître cette beauté naturelle: qu'aucune ville ne pourrait jamais lui enlever. Puis son rire s'estompa et la dureté réapparut, comme un masque de fer. Elle dit :

— Je viens ici parce que j'ai faim. Je suis très pauvre à Porto Rico. 1

La manière dont elle prononça ce mot, en roulant les « r » sembla à Hawes pleine de grandeur, et il imagina que cette île où il n'avait jamais mis les pieds était un endroit d'une beauté rare et enchanteresse.

— Je reçois quand je suis là-bas des lettres de mes cousins. (Elle haussa les épaules.) Viens aux States, viens. Très facile. L'argent pour l'avion est un prêt. Des gens te prêtent dinero, tu les rembourses plus tard. Avec intérêt. Donc je viens. J'arrive en janvier. Il faisait très froid ici, je m'y attendais

pas, à tant de froid. Je savais que c'était l'hiver. Mais froid comme ça je croyais pas.

— Alors, vous êtes allée où ?

— D'abord dans un endroit où ils louent des lits à la journée. Les chambres sont à plusieurs personnes à la fois. Tu arrives, tu dors, tu repars. Le prochain arrive, il dort, il repart. Un appartement, trois loyers. Pas bête, beaucoup de dinero là-dedans. Pas pour celui qui dort, pour celui qui loue.

Angelica sourit gravement.

— Donc je reste là un moment, jusqu'à ce que j'ai plus d'argent. Après j'étais chez mes cousins puis je deviens un fard... Fard... comment on dit, quand quelque chose lourd ?

— Un fardeau.

— Si, c'est ça. Fardeau. Alors je trouve un homme, je vais habiter avec lui.

— Qui ça ?

— Un homme, quoi. Un gars bien, pas de problème avec la police. Mais je suis partie parce qu'il a frappé moi une fois. J'aime pas qu'on frappe. Je pars. Donc je couche un peu, par-ci par-là, quand j'ai besoin d'argent. (Elle marqua une pause, puis ajouta :) Vous voulez savoir une chose ?

— Quoi ?

— A Porto Rico je suis jolie fille. Ici aussi, jolie fille — mais facile. Vous voyez ? On me regarde, et les hommes se disent, je couche avec elle. A Porto Rico, c'est différent. Y a le respect.

— Comment ça ?

— A Porto Rico, une fille marche dans la rue, les hommes regardent, elle est jolie à voir. Ça fait plaisir, tu tortilles un peu, on apprécie. C'est drôle, je veux dire... naturel. Ici, non, Ici y a toujours la pensée — facile. Salope. Puta. Je déteste cette ville.

— Eh bien... commença Hawes, mais Angelica continua :

— C'est pas ma faute je parle pas bien l'anglais. J'apprends l'espagnol à l'école, très bien. Espagnol littéraire. Mais l'espagnol ici ça vaut rien. Tu parles espagnol, tu es étranger. Mais c'est ici chez moi aussi, non ? Porto Rico c'est l'Amérique, no es verdad ? Mais non, espagnol c'est pas bien. Espagnol veut dire puta. Je déteste cette ville.

— Angelica...

— Je veux retourner dans mon île. Je veux retourner et jamais revenir. Je vous dis pourquoi. Je suis pauvre là-bas, mais je suis moi-même. Angelica Gomez. Moi. Unique au monde. Ici, je suis qu'une sale Portoricaine.

— Pour certains seulement, dit Hawes.

Angelica hocha la tête :

— Je suis en difficulté maintenant, non ?

— Si. En grande difficulté.

— Si. Alors, qu'est-ce qui arrive à moi, hein ? Je vais en prison ? Peut-être pire encore si Kàssim il meurt, hein ? Et vous savez pourquoi je l'ai attaqué ? Parce qu'il oublie une chose : il oublie comme oublie cette ville, que je suis moi, Angelica Gomez, et mon corps c'est privé — personne n'a le droit de toucher sauf si je dis touche. Moi. Privé. Pourquoi ils te laissent pas tranquille, hein ? Merde.

Elle Semblait à deux doigts de la crise de nerfs. Il tendit le bras, voulût lui toucher la main, mais elle secoua la tête violemment. Il retira sa main.

— Désolée, dit-elle. Je vais pas pleurer. On apprend vite dans cette ville à pas pleurer. C'est pas bien pleurer, pas bien du tout. Désolée... Laissez-moi. Por favor. Laissez-moi.

Hawes se redressa.

Immobile, Virginia Dodge regardait fixement la bouteille devant elle. Hawes se dirigea d'un air détaché vers le tableau de service. Négligemment, il tira quelques feuilles de sa poche et se mit à prendre des notes.

Les garçons s'y étaient mis de bonne heure.

Il n'était que six heures vingt-cinq, mais ils avaient commencé à trois heures et demie, dès que le dernier cours — un cours assommant sur l'anthropologie — avait clé terminé. C'était vendredi et ils estimaient qu'ils avaient bien mérité une beuverie entre copains, après une semaine harassante à écouter des profs croulants débiter des conneries.

Ils avaient commencé à la bière, et puis, le stock épuisé, ils avaient quitté leurs quartiers pour aller étancher leur soif ailleurs.

Les garçons portaient tous l'uniforme de l'étudiant pur jus soucieux de la mode et du bon ton, c'est-à-dire un pantalon de flanelle étroit, sans revers ni pinces, une chemise blanche à col boutonné. Une cravate de tricot rouge, une veste de tweed lâche légèrement trop grande, des cheveux en brosse et, bien entendu, pas de chapeau ni de pardessus.

Le troisième bar dûment visité, ils étaient complètement ronds.

— Un de ces jours, ânonna Sammy Horn, je m'en vais entrer à ce foutu cours d'anthropologie et arracher le chemisier de Miss Amaglio. Et puis je ferai une conférence sur la copulation chez l'Homo sapiens.

— Qui diable, s'écria Bucky Reynolds, peut avoir envie d'arracher le chemisier de Miss Amaglio ?

— Moi, tiens, rétorqua Sammy. Et je ferai une conférence sur la copu...

— Il pense qu'à ça, intervint Jim McQuade. Zon, zon, zon, zob, zob, zob...

— Tu l'as dit, lança Sammy. Tout juste !

— Miss Amaglio, dit Bucky en faisant de louables efforts pour prononcer son nom sans trop de succès, me fait l'effet d'une fosse septique désaffectée et je suis étonné — et même surpris, en un mot profondément ébahi — que

tu puisses former le noir projet de la sauter. Je suis profondément étonné, et même surpris, de tes pensées salaces. Oui.

— Va te faire foutre, déclara Sammy.

— Je te le dis, reprit Jim, il ne pense qu'à ça.

— Je vais vous dire une bonne, chose, bredouilla Sammy, méfiez-vous des eaux dormantes. Elles sont perfides. C'est la vérité vraie.

— Miss Amaglio, reprit Bucky en trébuchant encore sur le nom, n'est pas une eau dormante, c'est une eau stagnante. Et je suis profondément ébahi —je dirais même étonné —d'apprendre que toi, Samuel Horn, puisses même une seconde songer à...

— J'y songe, affirma Sammy.

— C'est indécent, soupira Bucky en secouant la tête. Obscène. Mais à dire vrai, ma foi, hé hé.

— Elle est italienne, murmura rêveusement Jim.

— Italienne, elle l'est bougrement, dit Bucky. Même qu'elle s'appelle Serafina.

— Comment tu le sais ?

— C'est marqué sur ma feuille de cours. Serafina Amaglio. Que c'est beau !

— Mais qu'est-ce qu'elle est ennuyeuse, dit Jim.

— Faut dire qu'elle a une poitrine saine, observa Sammy.

— Très, convint Bucky.

— Les Espagnoles aussi ont des poitrines saines. Des seins sains, tiens, murmura Jim d'une voix lointaine.

— A la santé de Serafina Amaglio, s'écria Bucky en levant son verre.

— Et à la santé des Espagnoles et des seins sains, approuva Jim.

— Aux jambes musclées !

— Aux dents blanches !

— Aux haleines fraîches !

— Au dentifrice phosphaté !

Ils burent.

— Moi, déclara Sammy Horn, je sais où y a des Espagnoles.

— Où ça ?

— En ville.

— Où ça, en ville ?

— Dans une rue qui s'appelle Mason Avenue. Tu connais ?

— Non.

— C'est en ville. C'est plein d'Espagnoles aux seins sains, aux jambes musclées et à l'haleine phosphatée. Messieurs, il est temps que nous prenions une décision. Quelle heure est-il, Bucky ? :

— Six heures vingt-cinq. Au quatrième top il sera exactement six heures vingt-six minutes. Top !

— Il est plus tard qu'on ne le pense, messieurs. Songez à l'heure du service militaire, songez aux terres étrangères où nous verserons notre sang pour la patrie, songez aux filles étrangères de Mason Avenue qui n'attendent que nous. Alors, quoi, qu'est-ce qu'on branle ?

— On y va, dit Bucky.

Debout devant le tableau de service, à côté de l'interrupteur. Hawes griffonnait des notes illisibles et attendait son heure. Le moment idéal serait quand Virginia Dodge se trouverait à l'autre bout de la pièce.

Malheureusement, elle n'avait pas l'air de vouloir bouger de son posté de commandement, devant la bouteille de liquide incolore.

Tant pis pour le moment idéal, se dit Hawes. Espérons simplement qu'elle tournera le dos un instant, le temps que j'éteigne. Un instant seulement.

Poche gauche du manteau. Pourvu que je ne plonge pas par mégarde dans la poche droite. Pourvu qu'un des copains ne s' imagine pas qu'il y a une panne et n'allume pas une allumette ou une torche électrique. Où sont-elles* les torches ? Dans le bureau dépotoir. Doux Jésus, pourvu que personne ne joue au petit soldat, pourvu que personne n'accouche d'une idée brillante, sans calembour, pourvu que personne n'ait d'idées lumineuses, avec calembour, pourvu...

Trois secondes. Il me faut trois secondes. La main dans la poche, les doigts sur la crosse, je tire, je fourre le revolver dans ma poche de pantalon. Trois secondes. Allez, Virginia chérie, retourne-toi !

Virginia chérie ne bougeait pas. Elle semblait hypnotisée par le flacon transparent.

Et si elle balance la bouteille d'un geste ?

Non, elle ne le fera pas.

Et si elle le fait ?

Si elle le fait, je perdrai mon grade et je n'aurai pas d'augmentation.

Allez, salope, garce, tourne la tête !

Il y a un bon Dieu, songea Hawes en contemplant avec fascination Virginia Dodge qui tournait lentement la tête vers la fenêtre à barreaux.

Hawes bondit. Sa main jaillit et frappa le bouton de l'interrupteur.

L'obscurité fut totale et immédiate.

— Qu'est-ce que... commença Virginia.

Et puis elle se tut et il n'y eut plus qu'un grand silence.

Le manteau, songea Hawes, Vite !

Il sentit le tissu rugueux sous ses doigts, glissa sa main le long du vêtement, sentit le poids du revolver et trouva la fente de la poche. Le bout de ses doigts atteignit la crosse.

Et puis brusquement, aveuglément, incompréhensiblement, tous les plafonniers se rallumèrent...

OceanofPDF.com

12

Il avait l'impression d'être un petit garçon surpris par sa maman la main dans le sucrier.

Pendant une fraction de seconde, il ne put imaginer ce qui avait provoqué cette subite illumination. Et puis il s'aperçut que l'électricité était revenue, à l'instant même où ses doigts rencontraient le revolver. Bizarrement, au moment où le temps prenait une importance vitale, où le moindre geste qu'il allait faire au cours de ces deux ou trois secondes, pouvait signifier la vie ou la mort de tous ceux qui étaient là dans cette pièce, curieusement* le temps lui parut s'arrêter.

Il lui sembla qu'il mettait trois ans à se décider à s'emparer quand même de l'arme et à la braquer sur Virginia.

Il serra les doigts autour de, la crosse, et cela dura bien douze ans. Il était tout prêt à retirer sa main armée, quand il aperçut Arthur Brown, qui arrivait à grands pas dans le corridor, le visage perplexe, et il décida de lui prier : « Arthur, fous le camp ! » mais déjà le temps de crier était passé. Arthur poussait le portillon de bois et pénétrait dans la salle des inspecteurs. Brusquement, le temps retrouva ses dimensions, toutes ces années interminables diminuèrent et se rétrécirent et devinrent les vingt secondes qu'elles n'avaient jamais cessé d'être. Le temps était mort, et Virginia Dodge le regardait froidement et lançait d'un ton sifflant :

— Pas touche, rouquin ! J'ai la nitro !

Hawes hésita. Une idée jaillit soudain dans sa tête : y avait-il vraiment de la nitroglycérine dans ce flacon ?

Mais l'idée disparut aussi vite qu'elle était venue. Il ne pouvait prendre ce risque. Il relâcha l'étreinte de ses doigts, retira sa main vide et regarda Virginia.

Pétrifié, Arthur Brown était planté devant la barrière.

— Qu’... commença-t-il.

— Ta gueule, cria Virginia. Ici !

— Mais que... répéta Brown, complètement abasourdi.

Il ne comprenait rien. Tout ce qu’il savait, c’était qu’il revenait au bureau après avoir passé la journée dans l’arrière-boutique d’un tailleur. Il avait gravi l’escalier de fer du poste, pour la dix millièmè fois peut-être depuis qu’il appartenait au 87e. Trouvant le couloir plongé dans l’obscurité, il avait machinalement abaissé l’interrupteur en haut des marches, pour allumer. La première personne qu’il avait vue, c’était Cotton Hawes, la main plongée dans la poche d’un manteau accroché au portemanteau et maintenant cette bonne femme, revolver au poing !

— Par ici, rouquin, ordonna Virginia.

Un silence, Hawes s’approcha.

— Tu te crois malin, ordure ?

— Je...

Elle leva la main. Hawes aperçut un éclair bleuté et le poignet de la femme s’abattit violemment. Le viseur du revolver déchira la joue de Cotton. Il se protégea la figure de ses mains, parce qu’il s’attendait à pire. Mais elle ne recommença pas. Il regarda ses mains ; elles étaient pleines de sang.

— Plus de fantaisies, rouquin. C’est compris ?

— C’est compris.

— Et maintenant, de l’air. Allez là-bas dans le coin. Et plus vite que ça ! Vous, là, ajouta-t-elle à l’adresse de Brown. Entrez. Allez, vite !

Brown s’avança. Lentement, sa perplexité faisait place à la circonspection, puis à la réflexion prudente.

Virginia prit la bouteille de nitroglycérine et marcha vers le portemanteau, le flacon dans une main, le revolver dans l'autre. Elle avançait d'un pas saccadé, avec un tic des épaules et des hanches inélégant et peu féminin. Et, en observant cette démarche incertaine et brusque, Hawes fut certain que sa bouteille ne pouvait contenir de la nitroglycérine. Malgré tout... La nitro, c'est bizarre. Quelquefois, ça explose si on souffle dessus. D'autres fois...

Voyons, voyons, songea-t-il. De la nitro ? Ou de l'eau pure ?

D'un geste vif, Virginia glissa son revolver sous son aisselle gauche, plongea sa main droite dans la poche de son manteau et récupéra le pistolet de Byrnes. Puis elle revint vers le bureau du centre, posa la bouteille dessus, ouvrit le tiroir et jeta le revolver du lieutenant parmi ses autres trophées.

— A vous, à présent, dit-elle à Brown. Votre revolver.

Brown hésitait.

— Cette bouteille, c'est de la nitroglycérine, lui dit calmement Virginia. Passez-moi votre revolver.

Brown regarda Byrnes.

— Donne-le-lui, Artie. C'est elle qui commande.

— Qu'est-ce qu'elle cherche ?

— Peu importe ce que je cherche, cria Virginia. Fermez-la et apportez-moi votre arme.

— Si vous me prenez par la douceur, dit Brown en obéissant.

Il s'approcha du bureau, sans la quitter des yeux tandis qu'il débouclait son ceinturon et posait l'étui et l'arme sur le bois brun. Il cherchait surtout à déterminer si Virginia Dodge était ou non raciste. En général, il reniflait la haine raciale à cent pas, il devinait toujours si un interlocuteur permettrait à la couleur de la peau de Brown d'influer sur ses actes et ses sentiments. Arthur Brown était un Noir. Et c'était aussi un homme impulsif. Impatiemment donc, il considérait Virginia, pour percer ses sentiments.

Mais Virginia demeurait impénétrable. Elle fit glisser l'arme de Brown dans le tiroir avec les autres.

— Et maintenant, allez vous mettre là-bas, au fond.

— J'ai le droit de faire mon rapport au lieutenant d'abord ?

— Lieutenant, cria-t-elle, amenez-vous.

Byrnes s'approcha.

Il y a un rapport à vous faire. Allez-y, et que ça ne prenne pas deux heures, et pas de messes basses.

— Comment ça a marché ? demanda Byrnes.

— Zéro. Et ça ne marchera jamais, Pete.

— Pourquoi ?

— Je me suis arrêté pour acheter des cigarettes, en quittant le tailleur, et j'ai discuté le coup avec le buraliste. Il m'a dit qu'il y avait eu pas mal de hold-up dans le coin, des tailleurs, surtout, mais que bientôt ce serait fini. Vous savez pourquoi ?

— Non.

— Parce que — je le cite — y a un flic qu'est planqué chez le tailleur d'en face, à attendre le mec. Voilà ce que m'a dit le buraliste.

— Hmm. Je vois.

— Alors si celui-là est au courant, tout le monde le sait, et notre client aussi. Alors ça ne marchera pas, Pete. Faut trouver autre chose.

— Hmm...

— Vous avez terminé ? voulut savoir Virginia.

— J’ai terminé.

— Bon, alors filez dans le fond.

Byrnes s’éloigna, mais Brown hésitait.

— Alors quoi ? Vous êtes sourd ?

— Non.

— Alors qu’est-ce que vous attendez ?

— Pourquoi le pétard et la nitro, madame ? Je veux dire, qu’est-ce que vous venez faire ici ?

— Je suis ici pour tuer Steve Carella.

— Avec une bouteille de soupe ?

— Avec un revolver. La nitro, c’est mon assurance.

— C’en est vraiment ?

— Oui.

— Comment puis-je le savoir ?

— Vous pouvez l’essayer si vous voulez.

— Non, merci. Simple question. Vous venez comme ça pour tuer Steve, hein ? Pourquoi ? Qu’est-ce qu’il vous a fait ? Il vous a flanqué une contravention ?

— Ce n’est pas drôle.

— Vous avez raison. Et qui est la fille ? Votre associée ?

— Je n’ai pas d’associée. Elle est ma prisonnière.

— On est tous dans le même bain, alors, dit Brown en souriant.

Mais Virginia ne lui rendit pas son sourire.

Hal Willis s'approcha du bureau.

— Ecoutez, Miscolo ne va pas du tout. Vous ne voulez pas qu'on fasse venir un médecin ?

— Non.

— Mais, bon Dieu, il est peut-être en train de mourir ! Ecoutez, c'est Carella que vous voulez, hein ? A quoi ça sert de laisser un innocent...

— Pas de médecin.

— Mais pourquoi ? demanda Byrnes en s'approchant à son tour. Vous pourrez le garder ici aussi, quand il aura soigné Miscolo. Comme nous tous. Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

— Pas de médecin, répéta-t-elle.

Hawes s'avança lentement. Machinalement, les quatre hommes retrouvaient la formation des inspecteurs qui interrogent un suspect. Hawes, Byrnes et Brown étaient plantés devant le bureau, Willis sur la droite. Virginia était assise, la bouteille à portée de main gauche, le revolver dans la main droite.

— Et si je décrochais ce téléphone pour appeler un médecin ? demanda Hawes.

— Je vous tue.

— Une seconde explosion ne vous fait pas peur ?

— Non.

— Vous avez un peu perdu le nord quand Murchison est monté tout à l'heure, non ?

— Ça suffit, rouquin. J'en ai assez de vous.

— Assez pour me tuer ?

— Oui.

— Et risquer l'explosion ? intervint Brown.

— Ou une autre visite d'en bas ?

— C'est trop dangereux, Virginia.

— Non ! Parce que si quelqu'un monte, cette fois, on saute tous !

— Mais Carella ? Il s'en tirera sans mal. C'est Carella que vous visez, non ?

— Oui, mais...

— Alors comment pouvez-vous faire exploser la nitro ?

— Comment pouvez-vous risquer un autre coup de feu ?

— Vous ne pouvez pas nous tirer dessus, hein ? C'est trop dangereux.

— Reculez ! Tous tant que vous êtes !

— De quoi avez-vous peur, Virginia ?

— Vous êtes armée, pas nous.

— Vous ne pouvez pas tirer, c'est ça ?

— Vous avez peur de tirer ?

Hawes fit le tour du bureau et se plaça sur la gauche, tout près d'elle.

— Reculez ! cria Virginia.

Willis s'approcha de l'autre côté et Virginia pivota brusquement, en lui braquant son revolver sur la poitrine. Hawes se glissa entre elle et la

bouteille de nitroglycérine. Au même instant, Willis — qui voyait qu'elle était trop loin de la bouteille et qu'elle était aussi en porte à faux — rua du pied gauche en plein sur les chevilles nues. Simultanément, Hawes poussa Virginia et l'expédia au plancher. Elle tomba violemment à la renverse et sa main droite s'ouvrit comme Hawes contournait le bureau.

Le revolver lui échappa, glissa sur le plancher, tourbillonna un instant et stoppa brusquement.

Willis plongea.

Il tendit le bras et Hawes retint sa respiration parce qu'enfin ils allaient se débarrasser de cette folle dangereuse.

Et puis Willis poussa un hurlement de douleur en sentant six centimètres de cuir et d'acier lui clouer la main au plancher.

13

La jupe noire était tendue à craquer sur la cuisse d'Angelica Gomez, relevée sur le genou, et s'arrêtait net pour faire place à un mollet rond, une cheville fine cerclée d'une bride de cuir verni et terminée par un pied menu chaussé d'un soulier rouge à talon aiguille. Cette aiguille-là clouait la main de Willis au plancher.

Angelica souleva son pied et se baissa vivement pour ramasser le revolver. Elle se releva prestement dans un éclair de jambes gainées de nylon, pivota sur elle-même et braqua son arme sur le lieutenant Byrnes qui tendait déjà la main vers la bouteille de nitro.

— Pas touche ! cria-t-elle.

Byrnes s'immobilisa.

— Recule ! Tout le monde ! Recule !

Les hommes s'écartèrent du bureau, en éventail, devant cette nouvelle menace qui pouvait être encore pire que la première. Angelica Gomez avait égorgé un homme qui pouvait être mort à l'heure qu'il était. Elle était en butte aux forces de la loi et à la vengeance d'un gang sans merci. Elle n'avait rien à perdre. Angelica Gomez se lançait dans la bagarre pour le meilleur et pour le pire, et que Dieu vienne en aide à ceux qui lui barreraient la route. Sa main crispée sur le pistolet ne tremblait pas.

— Je pars, dit-elle. Personne essaye de m'arrêter.

Virginia Dodge s'était relevée. Elle se tourna vers Angelica avec un sourire.

— Brave gosse, dit-elle. Passe-moi le revolver.

Angelica ne comprit pas tout de suite. Elle regarda Virginia et s'écria :

— Vous être pas bien ? Je fous le camp ! Tout de suite !

— Je sais. Donne-moi le revolver. Je les empêcherai de te suivre.

— Pourquoi je vous donne le revolver ?

— Bon Dieu, tu ne marches pas avec eux ? Us veulent te foutre en taule ! Donne-moi le revolver !

— Je dois rien à vous. Je vous demande de me laisser filer et vous non. Maintenant vous voulez le revolver. Vous êtes folle. Loca.

— Bon, je vais te faire un dessin. Si tu emportes ce revolver, ils vont me sauter dessus et sur le téléphone. Tu n'auras pas fait trois pas que toute la police sera à tes trousses. Alors que si tu me donnes le revolver, je les tiendrai en respect. Pas de coups de téléphone. Pas de voitures de patrouille pour te chercher. Tu seras libre.

Angelica réfléchit un instant.

— Allons, insista Virginia en faisant un pas en avant. Donne-le-moi.

— Vous les retenez ? Vous les gardez ici ?

— Mais oui.

— Venez, alors. Tout près.

Virginia s'approcha.

— Votre main, dit Angelica.

Virginia tendit la main et Angelica y déposa le revolver.

— Je pars maintenant. Vous les gardez ici. Je pars. Je suis libre. Libre !

Elle tourna les talons, fit un pas. D'un geste rapide, Virginia leva le bras. Brutalement, l'arme s'abattit sur le crâne d'Angelica Gomez. La fille s'écroula. Virginia l'enjamba et retourna vivement vers le bureau.

— Alors, vous croyez toujours que je plaisante ? dit-elle.

Roger, le domestique qui servait Jefferson Scott depuis plus de vingt ans, était en train de balayer les débris dans le couloir du grenier. Grand, mince et voûté, avec une calvitie couronnée de cheveux blancs, penché sur son balai, il balayait des copeaux, des échardes, des éclats de bois, avec méthode.

— Alors ? dit aimablement Carella, on déblaie ?

— Oui. Oui, monsieur. Mr Scott aimait l'ordre.

— Vous le connaissiez bien, Roger ?

— J'ai longtemps travaillé pour lui, monsieur. Bien longtemps.

— Vous l'aimiez ?

— C'était un monsieur très bien. Je l'aimais beaucoup.

— Il n'a jamais eu d'ennuis avec ses fils ?

— D'ennuis, monsieur ?

— Vous savez, pas de disputes ? Des dissentiments ? Ils ne l'ont jamais menacé ?

— Ils se disputaient quelquefois, monsieur, mais jamais méchamment. Et il n'y a jamais eu de menaces, non, monsieur.

— Hmm. Et la belle-fille ? Il n'y a pas eu d'histoires quand David l'a amenée à la maison ?

— Oh non ! Monsieur. Mr Scott aimait beaucoup sa belle-fille. Il disait toujours qu'il espérait que ses autres fils trouveraient une femme aussi bien qu'elle.

— Oui, murmura Carella. Merci...

Le vieux domestique paraissait hésiter. Carella attendit.

— Monsieur, dit-il enfin, on dîne en général à sept heures. Comme il est plus de six heures et demie, je me demandais si monsieur comptait rester dîner ?

Carella consulta sa montre. Il était six heures trente-sept.

— Non, répondit-il. Il faut que je sois au bureau à sept heures, j'ai rendez-vous avec ma femme. Je vous remercie. Je ne dînerai pas.

Il s'arrêta un instant, et sans savoir pourquoi, il ajouta :

— Nous venons d'apprendre que nous allons avoir un enfant. Enfin, ma femme.

— Oui, monsieur, dit Roger, et il sourit.

Carella sourit aussi.

— Oui... Enfin. Au boulot.

Les deux hommes se sourirent encore dans la pénombre du couloir et Carella pénétra dans le grenier. Au-dehors il entendit les pas de Roger s'éloigner.

Donc, nous voici à nouveau, messieurs-dames. Nous sommes en direct de la Tanière, où nous pouvons entendre le Trio Scott Suicide. Ah, comment s'appelle cette chanson ? La Danse du Macchabée. Bon, on se calme. On finit le boulot, et on se tire, d'accord ?

D'accord.

La chambre.

Pas de fenêtres.

Pas de trappes, pas de passages secrets.

Jefferson Scott avait été trouvé pendu, un tabouret renversé à ses pieds. La corde passée autour de la poutre, fixée à la poignée de la porte.

La porte s'ouvrait à l'extérieur, dans le couloir.

Le poids de Scott n'aurait pas suffi à retenir la porte. Donc elle avait été fermée à clef, au verrou.

Le cric avait fait sauter ledit verrou maudit, de l'extérieur. Bon.

Voyons voir, voyons voir...

Carella examina attentivement la porte et le verrou démantibulé qui pendait par une seule vis. Il essaya la porte, la secoua, la poussa, passa ses doigts sur les marques laissées par le levier. Roger avait balayé assez de bois pour alimenter une fabrique de cure-dents pendant huit jours. Puis il se baissa et glissa ses mains sur le seuil. Il sentait la lame de métal. Le bas du panneau collait au sol. Mais il lui sembla qu'à un certain endroit le métal était légèrement entamé. Il se baissa de nouveau, passa le bout de son doigt sur la lame et crut sentir un léger creux, à peine décelable.

— Vous avez perdu quelque chose ? fit une voix derrière lui.

Carella se retourna. Mark Scott était très grand même lorsqu'on était debout à côté de lui. Vu d'en bas, il paraissait immense, une montagne d'os et de muscles. Il était blond comme son frère David, mais plus large d'épaules. Il avait des pommettes saillantes qui donnaient du relief à un visage aux traits réguliers, une grande bouche lippue, et des yeux gris qui semblaient opaques dans la demi-pénombre du corridor.

Carella se releva lentement et s'épousseta les genoux.

— Non, je n'ai rien perdu, répondit-il aimablement. Mais je cherche quelque chose tout de même.

— Quoi donc ? dit Mark avec un sourire.

— Je ne sais pas trop. Un moyen de sortir de cette pièce, je crois.

— Sous la porte ? s'étonna Mark sans cesser de sourire. Vous ne pensez pas qu'il faudrait être bien mince ?

— Sans doute, sans doute, murmura Carella en rentrant dans le grenier.

Mark le suivit. Carella examina pensivement le loquet démantibulé et le fit balancer d'un doigt.

— On me dit que ce verrou était très dur. C'est vrai ?

— Oui. Il fallait tirer de toutes ses forces sur la porte et la soulever un peu. Je répétais souvent à père de le changer, mais il aimait bien son verrou. Il prétendait que c'était la seule occasion pour lui de faire un peu d'efforts physiques.

Il sourit plus largement.

— Il fallait tirer très fort sur la porte ? demanda Carella.

— Pardon ?

— Pour fermer le verrou.

— Ah. Oui, très fort.

— Pensez-vous que le poids de votre père appuyé contre la porte ait été suffisant pour faire glisser le verrou ?

— Pour maintenir la porte fermée, à la rigueur. Mais il a fallu une pression considérable pour faire bouger le verrou. Je suppose que vous pensez à la possibilité que quelqu'un ait pu le faire de l'extérieur ? Avec une ficelle peut-être ?

— Ouais, répondit Carella en soupirant. Je pensais à un truc comme ça, ouais.

— C'est impossible, rétorqua Mark. Demandez à mes frères. Demandez à Christine. Demandez à Roger. Ce verrou était impossible, père aurait dû le changer, vraiment. On en a parlé à maintes reprises.

— Vous ne vous êtes pas disputés à ce sujet ?

— Disputés ? Non ! Jamais de la vie ! Je n'ai jamais même discuté avec père, depuis l'âge de quatorze ans. C'est à cette époque que j'ai pris ma décision de ne jamais entrer en conflit avec mon père. Je savais que je partirais perdant. Et depuis, nous nous sommes toujours très bien entendus.

— Jusqu'à maintenant ?

— Oui.

— Qui a découvert que la porte était fermée au verrou, Mr Scott ?

— Mon frère Alan.

— Et qui est allé chercher le levier de cric ?

— C'est moi.

— Pourquoi ?

— Pour forcer la porte. Nous avons appelé père et n'avions obtenu aucune réponse.

— Et le levier a été efficace ?

— Oui, naturellement.

— Qui a ouvert la porte, après que vous avez fait sauter le verrou ?

— C'est moi. Mais le poids de père la retenait encore. A l'aide du levier, nous l'avons maintenue légèrement entrouverte, et puis Alan a passé le bras et coupé la corde.

— Est-ce que l'un de vous a utilisé le levier pour soulever la porte, par en dessous ?

— Non, bien sûr ! Pour quoi faire ?

— Je me le demande. Vous avez un emploi rémunérateur, Mr Scott ?

— Pardon ?

— Vous travaillez ?

— Eh bien, c'est-à-dire, je...

— Oui ou non ?

— J'ai fait un stage dans une des usines. Un stage d'études. Père disait toujours que pour commander il faut savoir obéir.

— Et vous étiez d'accord ?

— Oui. Naturellement.

— Et où faisiez-vous ces... ces études ?

— Dans notre usine du New Jersey.

— Ça a duré combien de temps ?

— Six mois.

— Quel âge avez-vous, Mr Scott ?

— Vingt-sept ans.

— Et que faisiez-vous avant d'entrer dans l'usine du New Jersey ?

— J'ai passé quelques années en Italie.

— A faire quoi ?

— A m'amuser. J'avais hérité un peu d'argent de ma mère. Dès que j'ai eu quitté l'université, je suis parti avec cet héritage.

— Vous aviez quel âge ?

— Vingt-deux ans.

— Et vous avez passé tout ce temps en Italie ?

— Non. Le gouvernement a eu son mot à dire. J'ai passé deux ans au service militaire.

— Puis vous êtes parti pour l'Italie ?

— Oui.

— Vous aviez donc vingt-quatre ans ?

— Oui.

— Et de quelle fortune disposiez-vous ?

— Ma mère m'a laissé trente mille dollars.

— Pourquoi avez-vous quitté l'Italie ?

— Parce que je n'avais plus le sou.

— Vous avez dépensé trente mille dollars en trois ans ? En Italie ?

— Eh oui.

— Vous devez avoir mené la grande vie, il me semble.

— J'ai toujours mené la grande vie, inspecteur, dit Mark Scott en souriant.

— Mmmm, je vois. Et dites-moi, ce stage d'études, il consistait en quoi ?

— Techniques de vente.

— Directeur ?

— Non, simple cadre.

— A quel salaire ?

— Père était contre tout favoritisme en ce qui concernait ses enfants. Il savait fort bien que la société s’effondrerait s’il embauchait ses fils à des salaires faramineux. Surtout quand ils n’ont aucune expérience du monde des affaires.

— Alors c’était quoi, le salaire ?

— Pour ce poste ? Quinze mille dollars.

— Je vois. Et vous menez la grande vie. Vous avez dépensé dix mille dollars par an en Italie. Je vois.

— C’était quinze mille pour commencer, voyez-vous ? Père avait l’intention de laisser les Industries Scott à ses fils, éventuellement.

— Dites-moi, Mr Scott, vous connaissiez les dispositions testamentaires de votre père ?

— Nous les connaissions tous. Père en parlait très librement.

— Je vois.

— Mr Carella, est-ce que vous vous imaginez que j’aurais pu tuer mon propre père ?

— Vous l’avez tué, Mr Scott ?

— Non.

— Il s’est suicidé, n’est-ce pas, Mr Scott ?

— Oui. C’est ça. A moins que vous ne pensiez que j’ai pu me faufiler sous la porte !

14

La ville s'exhibait, dans l'attente de plaisirs nocturnes. Elle portait une robe de satin noir et soyeux, et une écharpe rouge. Ses cheveux étaient parsemés de bijoux ; les lueurs rectangulaires des bureaux ouverts la nuit faisaient concurrence aux étoiles, et une brume étincelante enveloppait l'incroyable silhouette de la ville. Autour de son cou, la ville portait un collier de lumière éblouissante, les rouges et les verts de la circulation, l'ambre des réverbères, puis l'éclairage phosphorescent de Detavoner Avenue. Ses épaules rondes et bien en chair ondulaient au son de la musique nocturne, la musique douloureuse qui sourdait des clubs de jazz d'Isola, une musique tambourinante, d'une précision mathématique, qui émanait d'un peu partout.

Les autoroutes, nappées de la lueur du fleuve, moulaient sa taille, passaient du nord au sud autour de ses hanches larges, pour caresser ses jolies jambes, puis emprisonner ses chevilles dans des étreintes de néon, avant de terminer par des pointes de lumière dessinées par des talons hauts sur l'asphalte glissant.

La ville s'exhibait.

La nuit, le son de la nuit, une respiration haletante. Les yeux de la ville brillaient, fébriles, fiévreux. Vendredi soir, la ville serrait le week-end contre sa poitrine, enlaçait le week-end dans une étreinte désespérée. La ville, c'était une femme, une belle femme la vie dans ses reins et la trahison au cœur, une femme excitante qui cachait un couteau derrière son dos, entre ses longs doigts blancs, une femme douce qui chantait des mélodies oubliées depuis longtemps dans les canyons de béton balayés par le vent, une femme d'amour et une femme de haine, une femme tripotée par huit millions de citoyens qui avaient souvent goûté les douceurs de son corps, des citoyens qui la connaissaient bien, et qui l'exécraient d'un amour profond et durable. Huit millions d'habitants.

Geoffrey Tamblin était éditeur.

Il publiait des livres de classe. Il en publiait depuis trente-deux ans et aujourd'hui, à l'âge de cinquante-sept ans, il se considérait comme un homme qui connaît bien son métier.

Geoffrey Tamblin haïssait profondément ce métier. Plus que tout, il rageait d'avoir à publier des livres de mathématiques. Cette haine remontait à ses propres années de classe et à un professeur nommé Fanensel qui enseignait la géométrie. Il ne sut jamais si sa haine des mathématiques l'avait conduit à détester le professeur Fanensel, ou si c'était le contraire. Toujours est-il que quarante ans plus tard, la haine demeurait solidement ancrée en lui, et s'était amplifiée au point d'englober non seulement la géométrie mais toutes les formes de mathématiques, tous les professeurs et tous les élèves.

Le pire, c'était que la maison d'édition de Geoffrey Tamblin tirait le plus clair de ses ressources de la publication de livres de maths, depuis la géométrie plane jusqu'au calcul différentiel, en passant par l'algèbre. C'était pourquoi Geoffrey Tamblin souffrait de trois ulcères.

Son rêve aurait été de publier de beaux volumes de vers. La poésie, il n'y avait que ça de vrai. Un jour, se disait-il, les Editions Tamblin deviendraient synonymes de livres d'art. Et il n'aurait plus d'ulcères. Il déménagerait, irait vivre à la campagne et dirigerait sa collection de poésie de sa belle demeure champêtre. Il n'aurait plus à se hâter, plus à recevoir de vieux professeurs malodorants, plus à corriger d'austères épreuves, plus à se soucier de courbes ni de droites, ni de grand A ni de petit b. Rien que de beaux poèmes écrits par des jeunes filles rêveuses aux cheveux d'or. Aaaaaah !

Geoffrey Tamblin habitait Silvermine Road, aux confins du 87^e District. Tous les soirs, il quittait son bureau de Hall Avenue, prenait le métro jusqu'à la 16^e Rue, et regagnait son appartement, dans un quartier qui avait connu son heure d'élégance et de bon ton, mais qui se détériorait lentement. Tout cela, par la faute des mathématiques. Le monde se réduisait peu à peu à une simple formule et il n'y avait plus de réalité que dans les mathématiques. L'éternité multipliée par X égale une explosion de bombe H. Le monde ne serait jamais réduit en cendres, il serait réduit à une formule mathématique.

Le quartier sentait mauvais. Des détritits souillaient les trottoirs, on jetait les ordures par les fenêtres, des bandes de gangsters en costumes de soie traînaient dans les rues et se livraient à mille méfaits pendant que la police dormait sur ses deux oreilles. Geoffrey Tamblin se demanda où s'était réfugiée la poésie du monde.

Il décida de passer par le parc. Il y avait longtemps qu'il n'avait longé les grands arbres de Graver Avenue. Bien entendu, avec tous ces vauriens qui erraient à présent dans le quartier, il ne pouvait être question pour lui de traverser le parc. Mais il pouvait le longer et respirer un peu l'odeur de terre et de verdure.

D'un pas vif, la tête pleine de poésie, il passa devant l'immeuble aux fenêtres illuminées et remarqua machinalement les deux globes verts de l'entrée. 87. Encore des chiffres. Les chiffres le poursuivaient.

Trois garçons marchaient devant lui. Des délinquants juvéniles, sans doute. Encore que ceux-ci ressemblaient plutôt à des étudiants de bonne famille. De futurs savants du nucléaire, de futurs ingénieurs, de futurs mathématiciens. Que pouvaient-ils bien faire dans ce quartier malfamé ? Qu'est-ce qu'ils ont à chanter ? pensa Tamblin. Est-ce qu'il m'est déjà arrivé de chanter dans la rue ? On verra bien s'ils continuent de chanter le jour où ils se retrouveront face à la tyrannie du plus et du moins, des chiffres...

Geoffrey Tamblin s'arrêta brusquement. La semelle de son soulier collait au trottoir. Il souleva le pied et examina sa chaussure avec dégoût. Du chewing-gum ! Les gens n'apprendraient donc jamais à être propres ? Du chewing-gum dans les rues !

Tout en jurant à mi-voix, il chercha des yeux un bout de papier en regrettant de ne pas avoir un des textes du professeur Fanensel sous la main.

Il aperçut le rectangle de papier bleu au bord du trottoir, s'en approcha à cloche-pied et le ramassa. Il n'y jeta même pas un coup d'œil. Sans doute une feuille échappée à la poubelle de l'épicier, couverte de notes, de chiffres et d'additions, et de prix, de prix et de poids. Pas de poésie là-dedans !

Il roula le papier en boule et frotta rageusement la semelle de son soulier.
Puis il rejeta loin de lui la feuille mathématique.

Il faut avouer que, eût-il été publié, le message de Meyer Meyer n'aurait pas obtenu le prix de poésie.

— Hello, le soleil brille, brille, brille, chanta Sammy.

— Hello, le soleil brille, brille, brille, répéta Bucky.

— Comment c'est la suite ? demanda Sammy.

— Le soleil brille, brille, brille, répondit Bucky.

— Chantons une chanson d'étudiants, dit Jim.

— Merde pour les chansons d'étudiants, dit Sammy. Chantons Les Gars de la Marine.

— Je sais pas les paroles.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ? C'est l'air qui compte.

— Bravo !

— Les mots ne sont que des mots, poursuivit Sammy avec philosophie, à moins de venir du cœur.

— Où est Mason Avenue ? voulut savoir Jim. Où sont les pépées ? Où sont les pépées ?

— Par là. On arrive. Et faites pas tant de pétard. Ça, c'est le poste de police.

— Mort aux vaches, déclara Jim.

— Bravo, répéta Bucky.

— J'aime pas les flics, dit Jim.

— Moi non plus, dit Bucky.

— Moi, s'écria Sammy, j'aime pas les aviateurs !

— Moi non plus, dit Bucky, mais j'aime pas les flics. Non plus.

— J'aime pas, surtout, les aviateurs à réaction, dit Sammy.

— Oh, surtout, surtout, dit Bucky. Mais j'aime pas les flics. Non plus.

— Vous êtes toujours saouls ? demanda Jim. Moi, je suis saoul et c'est formidable. Où sont les pépées ?

— Dans la rue, dans la rue, attends un peu, tu verras.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Bucky.

— Quoi, ça ?

— Ce papier bleu. Là.

— Quoi ? dit Sammy en regardant. C'est un papier bleu. Qu'est-ce que tu croyais que c'était ?

— Sais pas. Qu'est-ce que t'en penses ?

Ils continuaient leur chemin, laissant derrière eux la troisième copie du message de Meyer Meyer.

— Je pense que c'est une lettre d'amour d'une vieille. Elle écrit toujours sur du papier bleu à son amant imaginaire.

— Très bien, dit Bucky.

— Qu'est-ce que tu crois que c'est, toi ?

— C'est le faire-part de naissance d'un gars qui avait toujours voulu un garçon. Il a eu une fille, mais les faire-part bleus étaient déjà imprimés.

— Pas mal non plus. Et toi, Jim ? Qu'est-ce que tu crois ?

— Moi, chuis saoul.

— Oui, mais qu'est-ce que tu crois que c'est ?

Ils marchaient toujours, s'éloignant du message.

— Je crois que c'est du papier chiotte bleu, dit Jim.

Bucky s'arrêta net.

— Allons voir.

— Hein ?

— Allons-y voir.

— Allez, allez, on perd du temps. Les tamales et les pépées sont par là.

— Y en a pour une minute, dit Bucky en faisant demi-tour.

Jim lui prit le bras.

— Viens donc, qu'est-ce que ça peut foutre ?

— Il a raison, dit Sammy. Qu'est-ce que ça peut foutre ?

— J'ai envie de savoir, dit Bucky en se dégageant pour remonter la rue en courant.

Les deux autres le regardèrent ramasser la feuille de papier.

— Il est dingue, remarqua Jim. On perd son temps.

— Voui, approuva Sammy.

Au bout de la rue, Bucky lisait le message. Soudain, il se retourna et revint au pas de course.

— Hé, dites ! s'écria-t-il. Hé !

Teddy Carella regarda sa montre.

Il était sept heures moins le quart.

Elle s'avança au bord du trottoir, fit signe à un taxi et y monta.

— Où est-ce qu'on va, ma petite dame ? demanda le chauffeur. Teddy prit une feuille de papier et un crayon dans son sac.

Elle écrivit rapidement Poste du 87e District, Grover Avenue, et tendit le papier au chauffeur.

— Bien, m'dame, on y va, dit-il en passant sa vitesse.

OceanofPDF.com

15

Alf Miscolo, dans son délire, appela soudain :

— Mary ! Mary !

Sa femme s'appelait Katherine.

Il n'était pas beau, Miscolo. A présent, il était étendu sur le sol, la tête appuyée contre la veste de Willis. Son front était perlé de sueur, des gouttes glissaient le long de son visage asymétrique. Il avait le nez massif, les sourcils broussailleux, et son cou était tellement épais qu'on aurait dit que sa tête avait été posée directement sur ses épaules. Il n'était pas beau, Miscolo, et son délire et sa douleur actuels le rendaient encore moins beau que d'habitude. Le sang filtrait au travers des compresses sulfamidées, la vie abandonnait son corps petit à petit, et il renouvela son appel :

— Mary ! Mary !

Car il avait été amoureux.

Il y avait bien des années, Alf Miscolo avait été amoureux, pour quelques courtes semaines, une fois que son navire faisait escale à Boston. Il n'était jamais plus retourné dans cette ville, il n'avait plus jamais cherché à revoir cette fille qui lui avait laissé un souvenir qui devait durer toute sa vie. A l'époque, Miscolo était quartier-maître sur un destroyer, ancré aux docks de Charleston. Et il n'avait que trois choses en tête. Devenir le meilleur quartier-maître de la sacrée Marine des U.S.A., profiter de ses bordées et chercher à faire un vrai bon repas italien chaque fois qu'il foulait le plancher des vaches. La Seconde Guerre mondiale était encore loin.

Il avait essayé presque tous les restaurants italiens de Boston avant de pénétrer dans le petit bistrot de Scollay Square où Mary était serveuse. Alf Miscolo avait alors vingt et un ans et, à ses yeux, Mary était la plus jolie créature de la terre. Il sortit avec elle, d'abord, et puis ils vécurent quinze jours ensemble. Et au bout de deux semaines, le navire de Miscolo leva

l'ancre. Miscolo nagea dans les eaux de Waikiki et dansa avec les belles Hawaïennes. Plus tard, il but du saké avec une fille aux yeux bridés nommée Misa-san, dans un village appelé Fukuoko — les Japonais n'étaient pas encore des ennemis et Pearl Harbor demeurait un avenir sombre et lointain —, et elle lui apprit que les Japonaises sont expertes aux jeux de l'amour mais qu'elles ne savent pas embrasser. Et puis enfin, le bateau vint mouiller dans la baie de San Francisco et Miscolo tira une bordée mémorable.

Jamais il ne retourna à Boston. Il fit la connaissance de Katherine, quand il quitta la Marine, et finit par l'épouser. Jamais il n'eut l'idée de retourner voir la jeune fille qui s'appelait Mary, dans le petit bistrot italien de Scollay Square, à Boston.

Et maintenant, à présent que sa vie s'écoulait avec son sang rouge sur les compresses sulfamidées, alors que son corps était en feu et sa tête un abîme de ténèbres, il se redressa un instant et hurla :

— Mary !

Bert Kling posa une compresse d'eau fraîche sur le front de Miscolo. Il était encore bien jeune, mais il avait déjà l'habitude de la mort et des mourants. Il avait fait la guerre de Corée, où la mort était chose courante et banale. Et il avait tenu dans ses mains la tête de bons camarades, d'hommes qu'il connaissait bien mieux que Miscolo. Et cependant, en entendant ce nom de Mary arraché aux lèvres du blessé, un frisson le parcourut, et une rage froide le prit. A cet instant, Bert Kling eut envie de sauter sur Virginia Dodge et de l'étrangler de ses mains.

A cet instant aussi, il se demanda si le liquide contenu dans la bouteille était vraiment de la nitroglycérine.

Angelica Gomez se redressa et secoua la tête.

Sa jupe était relevée sur ses cuisses. Elle posa ses coudes sur ses genoux, se prit la tête à deux mains et puis elle regarda autour d'elle d'un air effaré comme une personne qui se réveille dans une chambre d'hôtel et ne la reconnaît pas tout de suite.

Le souvenir lui revint vite, naturellement.

Elle se tâta la nuque prudemment. Il y avait une bosse énorme, là où Virginia Dodge avait abattu la crosse de son revolver. Ses doigts éveillèrent des ondes douloureuses et aussi une colère sourde et violente. Elle se releva, épousseta sa jupe noire, et le regard qu'elle jeta à Virginia aurait foudroyé toute l'armée russe.

Et à cet instant, Angelica Gomez se demanda si le liquide contenu dans la bouteille était vraiment de la nitroglycérine.

Cotton Hawes passa sa main sur sa joue, là où le viseur du revolver avait écorché les chairs. La joue était rugueuse au toucher. Il la tamponna avec son mouchoir trempé d'eau froide, mais moins froide que la rage qui le rongait.

Et, pour la dixième fois, il se demanda si le liquide contenu dans la bouteille était vraiment de la nitroglycérine.

Steve Carella.

Je vais tuer Steve Carella. Je vais tirer sur le fumier et le regarder crever, et personne ne me touchera, parce qu'ils ont tous peur de ce que j'ai dans ma bouteille. Ce que je fais est bien. C'est la seule chose à faire.

Vie pour vie. La vie de Steve Carella pour celle de mon Frank. Et justice sera faite.

A vrai dire, l'idée de justice n'avait jamais beaucoup tracassé Virginia Dodge. Elle était née Virginia MacCauley, d'une mère irlandaise et d'un père écossais, à Calm's Point, au pied de l'immense et célèbre pont qui joignait ce quartier de la ville à Isola. Lorsqu'elle était petite, ce pont était la merveille des merveilles, le chemin des épices, la route des Indes, de l'or et de la fortune. Elle se disait qu'un jour elle passerait ce pont et arriverait dans une contrée pavée d'or et de rubis. Les hommes porteraient des turbans de lamé et chevaucheraient des chamelles blanches.

Elle avait passé le pont pour tomber dans les bras de Frank Dodge.

Pour la police, Frank Dodge était un pâle voyou. Il avait été arrêté à quatorze ans pour avoir assommé un vieillard dans Grover Park. Il s'en était tiré avec une semonce du juge du tribunal des mineurs. Entre quatorze et dix-sept ans, il avait été appréhendé pour divers menus délits, mais à chaque fois son âge tendre, son avocat et son regard bleu candide lui avaient évité la maison de correction. A dix-neuf ans, il avait perpétré son premier hold-up.

Cette fois, il avait passé le stade du tribunal pour enfants. Cette fois, le regard bleu candide s'était durci. Cette fois, on le fourra en prison à Bailey's Island. Virginia fit sa connaissance peu après sa sortie de prison.

Pour Virginia, Frank Dodge n'était pas un voyou.

Il était l'homme au turban lamé d'or qui chevauchait une chamelle blanche, il était la porte des Isles Enchantées, le dispensateur des rubis et des perles, il était son homme.

Frank Dodge avait un casier judiciaire chargé comme un pétrolier retour du Moyen-Orient, mais pour Virginia, il était son homme et on ne discute pas avec l'amour.

Au mois de septembre de 1955, Frank Dodge avait organisé un hold-up contre une station-service. Le pompiste avait appelé au secours et, tout à fait par hasard, un inspecteur nommé Steve Carella passait par là, au volant de sa voiture. Il entendit les cris et se précipita, mais trop tard pour empêcher le pompiste d'être grièvement blessé par Dodge, Il en était resté aveugle. Carella avait effectué l'arrestation. Frank Dodge avait été envoyé à Castlevue, cette fois, où l'on ne plaisantait pas avec les voyous et les voleurs. Dès la première semaine d'incarcération, on s'aperçut que Frank Dodge était loin d'être un prisonnier modèle. Il eut des ennuis aussi bien avec les gardiens qu'avec ses codétenus. Ses lettres à sa femme, dûment lues par la censure, devenaient de plus en plus amères.

Dans la deuxième année de son séjour, on découvrit que Frank Dodge était tuberculeux et on le transféra à l'infirmerie. C'était là qu'il venait de mourir.

Et aujourd'hui, Virginia Dodge, armée d'un pistolet et d'une bouteille, attendait l'homme qui était responsable de cette mort. A ses yeux, Steve Carella avait tué son mari. Elle en était intimement persuadée. Sans quoi, elle n'aurait jamais eu le courage de venir là, et de mettre à exécution un plan aussi follement audacieux.

Mais le plus étrange, c'était que, jusqu'à présent, le plan marchait comme sur des roulettes. Ils avaient peur, ils étaient terrorisés.

Leur peur lui procurait beaucoup de plaisir. Elle n'aurait pas pu, même en essayant, expliquer ce plaisir, expliquer qu'en s'attaquant à Steve Carella elle s'attaquait, de façon flamboyante, à la société elle-même. Mais n'aurait-elle pas pu tout simplement attendre Carella au rez-de-chaussée, lui mettre une balle dans le dos dès son retour ?

Si.

Elle aurait pu faire ça, tout simplement. Il n'était pas nécessaire de présider sur la vie de ces officiers, comme ces officiers avaient présidé sur la vie de son mari ; il n'était pas nécessaire de jouer à Dieu avec la vie et la mort de ces hommes qui avaient privé Virginia Dodge de tout ce qui comptait dans sa vie.

C'était peut-être, au contraire, tout à fait nécessaire.

Elle demeurait assise, seule avec ses pensées. La main qui tenait le revolver ne tremblait pas. La bouteille posée en face d'elle sur la table reflétait la lumière du plafonnier.

Elle eut un sourire sinistre.

Ils se demandent, songea-t-elle, si le liquide contenu dans ma bouteille est vraiment de la nitroglycérine.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? demanda Bucky.

— Je dis que c'est une connerie, dit Jim. Allons voir les pépées.

— Hé là, hé là, attendez voir ! Attends ! Faut pas dire ça ! Attends un peu !

— Ecoute, dit Jim, tu veux jouer aux gendarmes et aux voleurs, d'accord, vas-y. Mais moi, je joue pas. Je veux trouver les pépées espagnoles. Je veux aller à Mason Avenue. Bon sang, je veux m'envoyer en l'air.

— Bon, bon, on ira. Mais une supposition que ce truc-là, c'est pas du bidon ?

— C'en est, déclara nettement Sammy.

— Tu l'as dit, approuva Jim.

— Comment le savez-vous ? demanda Bucky.

— Mais enfin, ça se voit bien, bon Dieu ! Une bonne femme avec une bouteille de nitroglycérine ! Pourquoi pas un martien avec le rayon Z ? C'est des trucs de même !

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— C'est invraisemblable, renchérit Sammy. Et puis même. Imagine que cette pauvre dingue soit assise là avec son pétard et sa bombe, comment veux-tu que ton inspecteur Machin se soit débrouillé pour taper son foutu message et le jeter à la rue, hein ? Veux-tu me le dire, hein ? Non, c'est pas possible, Bucky. Invraisemblable.

— Ben, moi, ça me paraît régulier.

— Ecoute... commença Jim.

Sammy l'interrompit :

— T'occupe pas de ça, Jimbo.

— Ben moi, insista obstinément Bucky, ça me paraît régulier à moi.

— C'est signé ? Dis, c'est signé, ton truc ?

— Oui. Tu vois, inspecteur Meyer.

— C'est tapé à la machine. C'est pas signé.

— Ben, non. Et après ?

— Comment, et après ? Et d'abord quoi ? Tu veux passer la nuit ici à te casser la tête sur ce truc ?

— Où sont les pépées ? dit Jim.

— Tu veux perdre ton temps avec un message à la con tapé par un môme sur la machine de son frangin ?

— Non, mais...

— Tu veux jouer les Sherlock Holmes ?

— Non, mais...

— On est venus ici pour quoi faire, veux-tu me le dire ?

— Pour chercher les pépées, dit Jim.

— Oui, mais si c'était pas bidon, reprit Bucky.

— Allez, allez, viens, laisse tomber. Alors, hein ? dis ? Tu viens, hein ? Allez, hein ? D'accord ? Hein ? On y va, hein ?

Bucky réfléchit un moment.

— Filez devant, dit-il enfin, je vous rejoindrai. J'ai quand même envie d'appeler ce numéro.

— Ah, pour l'amour de la grande pute ! gémit Sammy.

Le téléphone sonna dans le bureau des inspecteurs à sept heures moins cinq.

Hal Willis attendit le signal de Virginia et décrocha.

— 87e, inspecteur Willis.

— Quittez pas, fit une voix à l'autre bout du fil.

Willis entendit un murmure et une discussion se terminant par : « Et puis m'emmerde pas, tu vois pas que je téléphone ? »

— Allô, oui, allô, vous êtes là ?

— Oui, allô ? dit Willis en regardant Virginia Dodge qui écoutait sur un autre appareil.

— Qui êtes-vous, vous dites ? demanda la voix.

— Inspecteur Willis.

— C'est bien le 87e ?

— Oui.

— Oui. Bon, ben, ça doit être un dingue.

— Hein ?

— Ici, Mike Sullivan, du Central. On vient de recevoir un coup de fil, y a trois minutes... oui, tout juste... A six heures quarante-neuf. Ça fait cinq minutes, quoi.

— Oui ? A quel sujet ?

— C'est un étudiant, ou un gosse. Il prétend avoir ramassé un rapport, un formulaire de rapport avec un message tapé à la machine. Paraît qu'il y aurait une poule avec une bouteille de nitro chez vous. C'est vrai, ça ?

A son bureau, Virginia Dodge se redressa et avança le canon du revolver vers la bouteille. De là où il était, Willis voyait trembler sa main. Il se disait que, d'un instant à l'autre, le bout du canon allait renverser la bouteille.

— De nitro ? murmura-t-il au téléphone.

— Ouais. De nitroglycérine. C'est vrai ou quoi ?

— Non, dit Willis. Il n’y a... Nous n’avons pas ça chez nous.

— C’est bien ce que je pensais. Mais le même nous a donné son nom et tout, alors on s’est dit qu’on pouvait toujours vérifier. Ça ne fait jamais de mal de vérifier, pas vrai ?

— Non, en effet, répondit Willis en cherchant désespérément une façon de faire comprendre à Sullivan que ce message était vrai, que quel que soit celui qui l’avait envoyé, cette foutue histoire était vraie.

Il regarda Virginia, le revolver qui tremblait dans sa main, et répéta après Sullivan :

— Non, ça ne fait pas de mal de vérifier.

Sullivan riait.

— On ne sait jamais, peut toujours y avoir un branque avec une bombe, hein, Willis ?

— Non... On ne sait jamais.

Le rire sonore de Sullivan se calma un peu.

— Au fait, y a un gars chez vous, un inspecteur, qui s’appelle Meyer ?

Willis hésita. Meyer avait-il envoyé le message ? L’avait-il signé ? S’il répondait oui, est-ce que Sullivan laisserait tomber, ou bien au contraire penserait-il que cela pouvait être vrai ? Et s’il répondait non, est-ce que Sullivan insisterait et vérifierait les noms des inspecteurs du 87e ? Et est-ce que Meyer...

— Allô ? fit Sullivan. Vous êtes là ?

— Quoi ? Ah... ah oui.

— Répondez-lui, siffla Virginia.

— Je croyais qu’on avait été coupés, dit Sullivan.

— Non, non. Je suis là.

— Oui, bon, alors ? Vous avez un Meyer chez vous ?

— Oui. Nous avons un Meyer.

— Inspecteur deuxième classe ?

— Oui.

— C'est marrant, alors. Parce que le message était signé inspecteur deuxième classe Meyer, d'après le même. C'est marrant, hein ? Enfin, puisque y a pas de pet... Mais c'est quand même marrant. Vous trouvez pas ?... Oui, alors à un de ces jours. Mais c'est marrant, cette histoire, non ?

— Très, dit Willis.

— Bon, allez, adieu, j'ai du boulot, dit Sullivan, et il raccrocha.

Willis replaça le combiné sur ses broches.

Virginia Dodge raccrocha, ramassa son flacon et s'avança lentement vers le bureau de Meyer Meyer près de la fenêtre.

Elle ne prononça pas une parole.

Elle posa la bouteille devant lui sur le bureau, leva le bras droit et le croisa sur sa maigre poitrine. Puis, d'un revers de main violent, elle abattit son arme sur la bouche de Meyer. Il leva les deux mains pour se protéger et le revolver s'abattit encore une fois, sur ses poignets, sur ses yeux, sur son crâne chauve, son nez, et encore sa bouche.

Le regard dur, les yeux étincelants, Virginia Dodge administra sa correction, sans répit ni relâche, jusqu'à ce que, sanglant et prostré, Meyer Meyer s'écroulât sur la table où il faillit renverser le flacon de nitroglycérine.

Virginia reprit sa bouteille, regarda froidement Meyer et regagna son bureau.

OceanofPDF.com

16

— Je détestais ce vieux salaud, et je suis heureux qu’il soit mort, déclara Alan Scott.

Il paraissait avoir surmonté la timidité ahurie avec laquelle il avait accueilli Steve Carella la veille. Ils se tenaient dans une grande pièce du rez-de-chaussée de la résidence Scott, aux murs couverts de trophées et d’armes de chasse. Derrière Alan, un tigre empaillé grimaçait méchamment et l’expression du fils Scott était aussi sauvage que celle du fauve.

— Vous ne mâchez pas vos mots, Mr Scott, observa Carella.

— Non. C’était un homme dur et mauvais. Les Industries Scott ont ruiné plus de gens qu’on n’en peut compter sur les doigts des deux mains. Pourquoi l’aurais-je aimé ? Vous n’avez jamais vécu avec un magnat de l’industrie ?

— Non, dit Steve. J’ai grandi avec un immigré italien qui était boulanger.

— Croyez-moi, vous n’avez rien perdu. La puissance du vieux salaud était absolue, ou presque. C’était un être corrompu, égoïste, abominable. Mon père. Mon papa. Un salaud meurtrier.

— Vous aviez cependant l’air profondément bouleversé par sa mort, hier.

— La mort est toujours bouleversante. Mais je vous assure que je n’avais pas de chagrin.

— Le haïssiez-vous assez pour le tuer, Mr Scott ?

— Oui. Je l’aurais tué volontiers. Et je ne dis pas qu’un jour ou l’autre je n’en serais pas venu là. Mais je ne l’ai pas fait. C’est pourquoi je vous parle aussi franchement. Du diable si je consens à être accusé d’un crime que je n’ai pas commis. Parce que vous soupçonnez un crime, n’est-ce pas ? C’est pour ça que vous êtes encore là ?

— Eh bien...

— Allons, inspecteur, jouons cartes sur table. Vous êtes persuadé que le vieux salaud a été assassiné.

— Je ne suis sûr de rien. Il a été découvert dans une pièce fermée à clef. De toute évidence, c'est un suicide.

— Oui. De toute évidence. Mais ça ne veut rien dire. Nous savons bien que l'évidence peut mentir. Dans cette famille, nous ne manquons pas de gens habiles qui feraient pâlir Houdini. Ne vous laissez pas impressionner par cette chambre close. Si quelqu'un voulait sa mort, ce quelqu'un est bien capable d'avoir trouvé le moyen de faire croire au suicide.

— Qui ?

— Moi, par exemple. Si jamais je m'étais décidé à faire le coup, je vous garantis que j'aurais trouvé un moyen. Quelqu'un m'a devancé, c'est tout.

— Qui ?

— Vous voulez des suspects ? Nous en avons toute une famille.

— Mark ?

— Mark, pourquoi pas ? Le vieux lui en a fait voir de toutes les couleurs. Mais depuis qu'il a quatorze ans, il n'a jamais pipé. Il souriait bien gentiment. Mais la haine devait bien grandir et bouillonner dans son cœur. Vous croyez que Mark était content de bosser comme un mercenaire à l'usine ? Un stage ! Tu parles ! Et David avait aussi de bonnes raisons pour ne pas porter le cher papa dans son cœur.

— Quelles raisons ?

— Des raisons comme la belle Christine, par exemple.

— Qu'insinuez-vous, Mr Scott ?

— Qu'est-ce que vous croyez ?

— Vous voulez dire...

— Bien sûr. Ecoutez, je suis franc avec vous, Carella. Mon père était un vieux vicieux qui gardait Christine dans cette maison, en menaçant David de lui couper les vivres s'ils partaient. Un point, c'est tout. Ce n'est pas joli-joli.

— Non. Et Christine ?

— Essayez un peu de lui parler. Un glaçon. Elle aimait peut-être ça, allez savoir. De toute façon, elle savait d'où venait le fric et elle n'avait pas l'intention de crever de faim.

— Vous vous êtes peut-être tous entendus pour faire le coup, Mr Scott ? C'est une hypothèse, non ?

— Cette famille ne s'entendrait pas pour entamer une partie de bridge. C'est miracle que nous ayons pu unir nos forces pour ouvrir cette porte. Vous avez entendu parler des Atrides ?

— Alors vous pensez qu'un de vos frères, ou votre belle-sœur, a tué votre père ?

— Oui. C'est ce que je pense.

— A travers une porte verrouillée ?

— Quand on veut on peut. Et laissez-moi vous dire une bonne chose, inspecteur. Si vous cherchez des mobiles, vous allez en avoir à la pelle. Ne commencez pas votre enquête par les mobiles.

— Comment me conseillez-vous de la commencer, Mr Scott ?

— A votre place, je chercherais comment on a pu se débrouiller pour pendre le sagouin à travers la porte verrouillée. Chercher le comment, et vous trouverez le pourquoi, et l'assassin par la même occasion.

— Excellent conseil. Et facile à suivre, Mr Scott.

Alan Scott ne daigna pas sourire.

— Je m'en vais, dit Carella. Je ne vois pas ce que je pourrais encore découvrir ici, ce soir.

— Vous reviendrez demain ?

— Peut-être. Si j'ai une idée.

— Et sans ça ?

— Sans ça, ce sera un suicide. Comme vous le dites justement, nous avons des mobiles à la pelle. Mais le procédé nous échappe. Je ne suis pas un génie, Mr Scott. Je ne suis qu'un simple policier. Si nous soupçonnons un homicide, nous refilerons le bébé aux affaires non élucidées

— Je n'aurais pas cru ça de vous, inspecteur Carella.

— Qu'est-ce que vous n'auriez pas cru ?

— Que vous renonceriez si facilement.

Carella l'examina longuement.

— Ne confondez pas les affaires non élucidées avec les affaires classées, Mr Scott, dit-il enfin. Bonsoir.

Lorsque Teddy Carella arriva au bureau des inspecteurs, Peter Byrnes crut qu'il allait avoir une attaque. Il la vit s'avancer dans le corridor et tout d'abord n'en crut pas ses yeux. Et puis il reconnut la silhouette gracieuse et la démarche altière de la femme de Steve et il s'approcha vivement de la barrière de bois.

— Qu'est-ce que vous faites ? cria Virginia.

— Voilà quelqu'un, répondit Byrnes, et il attendit.

Il ne voulait à aucun prix que Virginia apprenne qu'il s'agissait de la femme de Steve Carella. Il avait vu les nerfs de Virginia céder quand elle avait

frappé Meyer, il comprenait que sa nervosité augmentait d'instant en instant, et il ignorait à quelles extrémités elle pourrait se livrer si elle apprenait que Teddy était la femme de Steve. Dans un coin de la pièce, il voyait Hawes qui soignait Meyer. Il avait la lèvre fendue et les deux yeux pochés, gonflés et noirs. Hawes appliquait de la teinture d'iode en murmurant :

— Là, doucement, t'en fais pas, doucement, là.

Sa voix sifflante, trop calme, trahissait une fureur contenue aussi dangereuse que l'explosif du flacon.

— Vous désirez, mademoiselle ? demanda Byrnes à Teddy.

Elle s'arrêta devant la barrière, un peu étonnée. Voyons, si elle avait bien lu sur les lèvres du lieutenant...

— Je peux vous aider, mademoiselle ? reprit-il.

Teddy cligna des yeux.

— Entrez par ici, vous là-bas, cria Virginia de son bureau.

De là où elle se tenait, Teddy ne pouvait voir Virginia Dodge, donc elle ne pouvait l'entendre. Elle attendait que Byrnes achève la plaisanterie qu'il lui faisait, certainement, mais il demeurerait grave. Il s'écarta enfin légèrement et lui dit :

— Voulez-vous passer par ici, mademoiselle ?

Tout à fait stupéfaite, Teddy entra dans le bureau.

Elle vit immédiatement Virginia Dodge et son revolver et comprit que Byrnes cherchait à la protéger.

— Asseyez-vous, lui dit Virginia. Faites ce qu'on vous dit et il ne vous arrivera rien. Qu'est-ce que vous vouliez ?

Teddy ne répondit pas. Elle ne le pouvait pas.

— Vous entendez ? Qu'est-ce que vous veniez faire ici ?

Teddy secoua la tête tristement.

— Qu'est-ce qu'elle a ? s'impatienta Virginia. Bon Dieu, répondez-moi !

— N'ayez pas peur, mademoiselle, dit Byrnes. Il ne vous arrivera rien si...

Il se tut brusquement, fronça les sourcils et, comme s'il comprenait tout à coup, il se tourna vers Virginia :

— Je crois... J'ai l'impression que c'est une sourde-muette !

— Venez par ici, dit Virginia, et Teddy obéit. Vous m'entendez ?

Teddy toucha ses lèvres.

— Vous pouvez lire sur mes lèvres ?

Teddy inclina la tête affirmativement.

— Mais vous ne pouvez pas parler ?

Teddy fit signe que non.

Virginia poussa une feuille de papier sur le bureau et jeta un crayon à Teddy.

— Voilà de quoi écrire. Mettez ce que vous veniez faire ici.

Rapidement, Teddy écrivit : Cambriolage, et tendit la feuille à Virginia.

— Hmm, fit celle-ci. Ma foi, ma jolie, vous en aurez pour votre argent. Asseyez-vous.

Virginia examina Teddy, se tourna vers Byrnes et prononça ses premières paroles aimables de la journée :

— Un joli brin de fille, non ?

Teddy s'assit et Virginia lui demanda :

— Comment vous appelez-vous ? Venez m'écrire votre nom, là.

Byrnes faillit bondir pour l'en empêcher. Teddy prit le crayon et inscrivit Marcia, puis elle hésita, cherchant désespérément un nom de famille, et finit par écrire celui de ses parents, Franklin.

— Marcia Franklin. Joli nom, pour une jolie fille. Savez-vous que vous êtes très jolie, Marcia ? Vous pouvez lire sur mes lèvres ce que je dis ?

Teddy inclina la tête.

— Oui, vous êtes bien jolie. Je ne veux pas vous faire de mal, n'ayez pas peur. Je n'en veux qu'à un type, et je ne ferai de mal à personne, à moins qu'on veuille m'arrêter. Vous avez déjà aimé quelqu'un, Marcia ?

Oui, fit Teddy de la tête.

— Alors vous me comprendrez. Quelqu'un a tué l'homme que j'aimais, Marcia. Et je vais me venger, et le tuer lui aussi. Vous n'en feriez pas autant ?

Teddy ne broncha pas.

— Si. Si, j'en suis sûre. Vous êtes bien jolie, Marcia. Moi aussi, je l'ai été. Jusqu'à ce qu'on me prenne mon homme. Une femme a besoin d'un homme. La vie ne vaut pas d'être vécue, sans un homme. Et le mien est mort. Et je vais tuer celui qui l'a envoyé à la mort. Je m'en vais crever ce nom de Dieu de fumier de salaud qui s'appelle Steve Carella !

Les mots frappèrent Teddy en plein front, comme une balle de base-ball. Elle frémit visiblement et se mordit la lèvre. Virginia s'étonna de sa réaction, puis elle reprit :

— Pardon, ma jolie, je voulais pas jurer comme ça. Mais je... C'est tellement...

Elle secoua la tête et se tut. Teddy avait pâli. La lèvre entre les dents, elle regardait le revolver dans la main de cette femme et son premier mouvement fut de se jeter sur l'arme. Elle leva les yeux vers la pendule. Il était sept heures huit. Elle se tourna vers Virginia et fit un pas en avant.

— Mademoiselle, dit Byrnes en se plaçant bien devant elle, il y a un flacon de nitroglycérine là, sur ce bureau... Je veux dire... Un mouvement un peu brusque peut la faire exploser, et blesser beaucoup de monde. Nous tuer tous, peut-être.

Leurs regards se rencontrèrent. Teddy inclina la tête.

Elle tourna le dos à Byrnes et à Virginia et alla s'asseoir près de la barrière, en espérant que le lieutenant n'avait pas vu les larmes perler à ses yeux.

17

La pendule marquait sept heures dix.

Une seule phrase se répétait dans l'esprit de Teddy : Il faut que je le prévienne.

Avec méthode, régulièrement, la pendule mâchonnait le temps, avalait le temps et crachait les secondes comme des pépins. C'était une vieille pendule et son tic-tac emplissait la pièce. Il n'y avait que Teddy qui ne l'entendait pas. Les secondes s'amassaient, s'amassaient, formaient une minute, et la grande aiguille sursautait avec un bruit sec qui résonnait dans le silence du bureau.

Sept heures onze...

Sept heures douze...

Il faut que je le prévienne. Teddy avait renoncé à bondir sur Virginia et ne songeait plus qu'à sauver Steve. De là où elle était, elle pouvait voir tout le corridor et le haut de l'escalier métallique.

Si je pouvais entendre, je reconnaîtrais son pas, avant de le voir. Il doit avoir un pas à la fois léger et bien masculin. Il se déplace avec une grâce féline. J'ai si souvent imaginé le bruit de ses pas, que je le reconnaîtrais tout de suite — si seulement j'entendais.

Mais je n'entends pas, et je ne parle pas. Je ne pourrai pas lui crier un avertissement en le voyant. Je ne puis que courir vers lui. Elle ne se servira pas de la nitroglycérine, pas si elle sait que Steve est là, à sa portée. Et puis elle en a besoin pour assurer sa fuite. Alors, je courrai vers lui et je serai son bouclier. Voilà.

Et le bébé ?

A peine un bébé, à peine un souffle de vie. Steve ne doit pas mourir. Moi oui. Le bébé, tant pis. Mais pas Steve. Je courrai vers lui dès que je le

verrai. Elle tirera sur moi. Mais pas sur Steve.

Elle avait failli le perdre une fois. Elle se rappelait cet abominable Noël comme si c'était hier. Steve haletant. Steve blessé, la chambre d'hôpital, et la haine de ce métier dangereux, qui permettait à un sale petit trafiquant de drogue de tuer un homme comme Steve. Et puis elle avait fait taire toute haine, et elle avait prié, simplement, sincèrement, que Steve ne meure pas, et qu'elle ne retombe pas dans son silence atroce. Car avec Steve, il n'y avait pas de monde du silence. Avec Steve, la vie était bruyante et vraiment vivante.

Mais elle n'avait plus le temps de prier.

Toutes les prières du monde ne pourraient sauver Steve, à présent.

Quand il arrivera, se dit-elle, je courrai vers lui et je lui ferai un bouclier de mon corps.

Quand il arrivera...

Sept heures treize...

Ce n'est pas de la nitroglycérine, songea Hawes.

Peut-être que si, tout de même.

Ce n'est pas de la nitroglycérine.

Ce n'est pas possible. Elle trimbale ça comme de l'eau, elle secoue cette bouteille comme si c'était de l'eau du robinet. Elle ferait un peu plus gaffe, si ça pouvait lui sauter au nez !

Ce n'est pas de la nitroglycérine.

Minute, minute, du calme. C'est pas le moment de prendre ses désirs pour des réalités.

Mais je veux le croire. Je veux le croire parce que j'ai envie, pour la première fois de ma vie, de mettre une raclée à une femme. Je suis prêt à

traverser cette pièce, et malgré son revolver, la foute par terre et la frapper jusqu'à ce qu'elle perde connaissance. C'est mon état d'esprit à cet instant. Je sais que cela va contre les principes de galanterie qu'on m'a appris, mais c'est comme ça. On ne doit pas frapper les femmes, mais Virginia Dodge n'est plus une femme pour moi, elle est devenue aussi inhumaine que n'importe quel objet, une paire de chaussures ou un téléphone.

Virginia Dodge.

Je la hais.

Et j'ai honte de la haïr aussi profondément. Je me croyais incapable de tant de haine, mais c'est fait, elle l'a fait naître en moi, elle m'a appris la haine profonde et viscérale. Je la hais, et je me hais d'autant haïr, et cela ne fait qu'accentuer cette haine. J'en suis réduit, par la faute de Virginia Dodge, à l'état d'un animal qui réagit aveuglément à la douleur. Et, chose curieuse, cette douleur est une douleur qu'elle inflige aux autres, pas à moi. Si, elle m'a frappé, mais ce n'est rien. J'ai déjà reçu des coups beaucoup plus méchants. Mais ce qu'elle a fait à Miscolo, et à la Portoricaine, à Meyer, ce sont des choses que je n'arrive pas à pardonner, comprendre, accepter. Elle a infligé de la douleur à des gens qui n'ont jamais fait quoi que ce soit à cette chose inhumaine nommée Virginia Dodge. Ils ont simplement eu le tort de se trouver sur son chemin. Et elle les a transformés en animaux.

Ce qui explique ma haine.

Je hais parce que en nous reléguant tous au rang d'animaux, elle nous a enlevé notre humanité, nous ne sommes plus qu'un tas d'ordures.

Virginia Dodge, attention, car me voici.

Je m'appelle Cotton Hawes, et je suis américain et chrétien et blanc à cent pour cent, j'ai été élevé dans la crainte de Dieu, dans le respect de ce qui est juste, et dans le respect de la femme — et voilà que vous m'avez transformé en un fauve prêt à vous tuer.

Le liquide dans la bouteille n'est pas de la nitroglycérine.

J'en suis sûr, Virginia Dodge.

Ou plutôt, j'en suis presque sûr. Pas sûr à cent pour cent, mais pas loin. Pas loin du tout, Virginia Dodge.

Mais je suis sûr de ma haine, Virginia, et elle augmente, elle croît d'instant en instant. Et quand je serai sûr que la bouteille ne contient pas de nitro, prenez garde, Virginia.

Prenez garde, car je vous tuerai.

La réponse lui vint brusquement.

C'est souvent comme ça.

Il avait laissé Alan Scott dans l'antique demeure, avait traversé une vaste maison où pesait le silence de la mort, et passé sous le lustre de cristal du hall, devant les miroirs piqués. Il avait pris son chapeau, l'avait posé sur sa tête et avait tiré à lui le grand vantail de chêne. Les ténèbres couvraient le petit parc. Il y avait juste une ampoule solitaire au bout de l'allée. Steve renifla une âcre fumée de feuilles et de bois brûlé.

Il avait suivi l'allée, en songeant à l'automne et aux feux de brindilles, aux feuilles mortes et à la campagne. Machinalement, il se retourna vers la maison. Il vit le garage, et là-bas, silhouetté contre le ciel étoilé, un homme puissant, un véritable géant, certainement un des frères Scott, qui brûlait un tas de feuilles mortes. Le colosse était tout environné de fumée. Steve songea que c'était un peu bizarre. Il aurait plutôt pensé qu'un jardinier, ou Roger, s'occuperait de...

Et l'idée le frappa.

Un feu de bois.

Du bois.

Et un des frères qui attisait lui-même son feu.

Du bois ! Mais naturellement !

Il pivota et remonta en courant vers le garage.

Comment fermer une porte au verrou, de l'extérieur ? Facile ! Les idées se précipitaient dans la tête de Steve, s'accumulaient, s'empilaient à toute vitesse, les unes sur les autres, tandis qu'il souriait comme un imbécile.

Facile ! On arrache d'abord le verrou de la porte, en prenant soin de le laisser fixé par une vis, afin qu'une fois la porte forcée, le verrou ait l'air d'avoir sauté dans l'affaire. Premier point, et bon Dieu, ça expliquerait toutes les éraflures et les marques à l'intérieur du battant ! Comment diable n'y avait-il pas pensé ? Enfin, Carella, bougre d'âne ! Où avais-tu la tête ?

Donc, on fait d'abord sauter le verrou.

On a déjà étranglé le vieux, et il attend tranquillement la suite des événements. On lui passe donc la corde au cou, on lance l'extrémité de la corde pardessus la poutre et on le hisse. Il est lourd, mais on est costaud. On recule ensuite jusqu'à la porte et on noue solidement la corde à la poignée. Le vieux est pendu.

On pousse la porte. Ce n'est pas trop dur. Une fois qu'on s'est glissé par l'ouverture, le poids du vieux referme la porte. De l'autre côté, à l'intérieur de la pièce, le verrou se balance à sa vis.

Il s'agit à présent de faire croire à tout le monde, et aux frères, que le verrou est bien tiré à l'intérieur.

Et c'est bien facile, grâce à un système qui est un des plus vieux procédés du monde.

Et le coupable était celui qui avait essayé la porte le premier, après avoir utilisé le levier.

— Qui est là ? cria une voix.

— Mark Scott ? répondit Steve.

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Carella.

Mark enjamba le petit feu. Les flammes déclinantes illuminèrent un instant ses traits durs.

— Je vous croyais parti depuis longtemps, dit-il.

Il tenait un grand râteau à la main et tisonnait les braises de temps en temps, faisant voler des gerbes d'étincelles et des panaches de fumée.

— Non, vous voyez, je suis encore là.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous, dit simplement Carella.

— Je ne comprends pas.

— Je vous embarque, Mark.

— Pourquoi ?

— Pour le meurtre de votre père.

— Grotesque !

— Pas du tout. Vous l'avez brûlé ?

— Quoi ? Qu'est-ce que vous racontez ? Qu'est-ce que j'ai brûlé ?

— Ce qui fermait la porte au verrou de l'extérieur.

— Vous êtes fou. Il n'y a pas de verrou extérieur.

— Vous vous êtes servi d'un procédé aussi efficace. Et plus on tirait, plus la porte tenait bon. Très efficace.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Une histoire de cale, déclara Carella. Un simple triangle de bois. Une cale. Un coin de bois.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Vous le savez parfaitement, bon Dieu ! Une petite cale de bois que vous avez glissée sous la porte, et qui la retenait aussi bien qu'un verrou !

— Vous êtes fou ! Il nous a fallu un levier pour forcer cette porte. Le verrou...

— Le verrou était déjà arraché et la porte était retenue par une cale qui, entre parenthèses, a laissé une empreinte sous la porte, sur les lames métalliques. Le levier n'a servi qu'à faire jaillir des éclats de bois. Un bon camouflage, incidemment, dont vous aviez besoin. Le moment venu, vous vous êtes avancé, vous avez fait sauter la cale du bout du pied et la porte s'est ouverte.

— Grotesque, répéta Mark. Où avez-vous...

— J'ai vu Roger balayer les débris. Beaucoup de petit bois. Et la cale. Et c'est ça que vous brûlez en ce moment, hein ?

Mark Scott ne répondit pas. Il se rua en avant, le râteau levé, et l'abattit comme une faux, prenant Carella complètement par surprise. Les dents du râteau lui écorchèrent le cou. Mark balança de nouveau son bras. Steve oscillait, les mains tendues, et l'arme improvisée s'abattit une seconde fois avant qu'il eût complètement retrouvé ses esprits, mais sur ses bras tendus.

Steve voulut secouer son bras pour rétablir la circulation, mais sa main pesante ne lui obéissait pas. Il maudit le sort qui l'empêchait de saisir son revolver et vit que le râteau amorçait encore un arc de cercle. Cette fois, ce serait la bonne. En pleine tête.

Il se jeta en avant, se rua sur Mark, l'empoigna et réussit à le faire chanceler. Mark lâcha son râteau.

Les deux hommes roulèrent sur le sol, tout près du feu, Mark cherchant la gorge de l'inspecteur, Steve cramponné à la cravate de l'autre comme un bourreau à la corde d'un condamné. Ils roulèrent sur le feu, éparpillant des étincelles sur la pelouse. Enfin, Carella se dégagea brusquement, voulut prendre son revolver, mais sa main droite était toujours engourdie et il se précipita de toutes ses forces dans l'épaule de Mark qui se redressait déjà et l'expédia au sol.

Carella rua encore, se servant de ses deux pieds, alternativement, avec la précision d'un boxeur de savate. Enfin, il recula et, d'un geste maladroit et bizarre de sa main gauche, dégaina son .38 et le braqua sur Mark Scott.

— Allons, debout, dit-il.

— Je le haïssais, glapit Mark. Je l'ai toujours haï ! Depuis que je sais parler et marcher ! Depuis que j'ai quatorze ans, j'ai envie de le tuer !

— Vous avez eu ce que vous vouliez. Debout.

Mark se leva.

— Où allons-nous ?

— Au poste. On sera un peu plus tranquilles, là-bas.

OceanofPDF.com

18

— Mais où est-il ? demanda aigrement Virginia Dodge. Il est bientôt sept heures et demie. Il est pas censé se pointer ici ? Faire son rapport ?

— Si, dit Byrnes.

— Alors où est-il ? Hein ?

Elle abattit son poing sur le bureau. Le flacon de liquide incolore tressauta, mais la nitroglycérine n'explosa pas.

C'est de l'eau, songea Hawes. Bon Dieu de bon sang, c'est de l'eau !

— Vous avez jamais attendu quelque chose, Marcia ? dit Virginia en se tournant vers Teddy. Il me semble que j'ai passé ma vie dans ce sale bureau.

Teddy, impassible, observait la femme.

— Espèce de salope ! s'écria Angelica Gomez. En enfer, que tu devrais attendre ! Sale pute de merde !

— Elle est fâchée, dit Virginia en souriant. L'Espagnole n'est pas contente. T'en fais pas, chiquita. Pense un peu que demain, t'auras ton nom dans le journal.

— Toi aussi, toi aussi, glapit la fille, et dans la colonne des morts, oui !

— J'en doute, rétorqua Virginia, sans plus sourire. Les journaux diront... Les journaux !

Elle se tut soudain et Hawes l'observa. Il comprit qu'elle venait de faire une découverte et cherchait à préciser un souvenir. Il la vit froncer les sourcils.

— Je me souviens d'un article sur Carella, murmura-t-elle enfin. Oui, oui, oui. Quand il a failli crever. On parlait de sa femme et on disait... on disait

que sa femme était sourde-muette ! Alors, Marcia franklin ! Hein ? Qu'est-ce que vous en dites ?

Teddy ne broncha pas.

— Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ? demanda Virginia en se levant à demi.

Teddy secoua la tête.

— Marcia Franklin, venue se plaindre d'un cambriolage. Ou la femme de Steve Carella ? Hein ? Alors ? J'attends !

De nouveau, Teddy secoua la tête.

Virginia était debout, à présent, toute son attention braquée sur Teddy. Lentement, elle fit le tour du bureau, glissant le long d'un côté, oubliant complètement le flacon transparent. On aurait dit que, en découvrant la présence de quelqu'un qui touchait de près à Carella, son attente avait pris fin. Hawes la regardait faire, et se disait qu'elle allait se venger sur Teddy de son attente, et lui infliger le même traitement qu'à Meyer.

— Répondez-moi ! hurla Virginia.

Elle tournait le dos au bureau, tournait le dos à la nitroglycérine, avançait vers Teddy et se plantait devant elle, comme un juge des enfers.

Elle lui arracha son sac, l'ouvrit et fouilla dedans. Byrnes et Willis se tenaient à la droite de Teddy, près du portemanteau, avec Kling et Brown. Miscolo était sans connaissance sur le sol, derrière Virginia, à côté des armoires métalliques. Seuls Meyer et Hawes étaient à sa droite et légèrement en retrait — et Meyer demeurait inerte, la tête sur les bras croisés sur le bureau.

Vivement, à petits gestes d'oiseau rapace, Virginia fouillait dans le sac. Elle y trouva ce qu'elle cherchait, et lut à haute voix :

— Mrs Stephen Carella, 837, Dartmouth Road, Riverhead. En cas d'accident, prévenir... Mrs Stephen Carella ! Eh bien, eh bien, eh bien, Mrs

Carella, enchantée !

Elle s'avança encore vers Teddy et Hawes, qui l'observait, ne cessait de se répéter : Ce n'est pas de la nitro, ce n'est pas de la nitro, ce n'est pas de la nitro.

— Alors, on est jolie fille, hein ? On a le sourire ? Pardi, tiens ! On a son homme, hein, garce ! Tu l'as, ton homme, et ta beauté, hein ? Salope, regarde-moi ! Et moi ? Et moi ? Qu'est-ce qui me reste, à moi ?

Je vais lui sauter dessus, se dit Teddy. Maintenant. Maintenant qu'elle est loin de sa bouteille. Je vais bondir, elle tirera et ce sera fini. Tout de suite.

Mais elle ne bougea pas. Hypnotisée comme un lapin par un serpent, elle contemplait la haine qui défigurait le visage de Virginia.

— Moi aussi, j'étais jolie, avant qu'ils m'enlèvent Frank ! Tu sais quel âge j'ai ? Trente-deux ans. C'est jeune, ça. C'est jeune, et j'ai l'air d'une vieille, hein ? Je ressemble à la mort. Ils me l'ont dit. C'est ton mari qui m'a volé ma jeunesse, qui m'a pris la vie ! Salope ! Je ne sais pas ce que je te ferais ! Garce ! Salope ! Je devrais t'écorcher vive ! Tu entends ? Hein ? Mais attends un peu !

Elle fit encore un pas et Hawes comprit que le revolver allait s'abattre.

Il se répéta qu'il n'y avait que de l'eau dans le flacon et il hurla :

— Une seconde !

Virginia Dodge pivota et le regarda.

— Ecartez-vous ! Laissez-la tranquille, commanda Hawes.

— Quoi ? s'écria Virginia, stupéfaite.

— Vous avez entendu. Laissez-la tranquille. Ne la touchez pas !

— Vous me donnez des ordres ?

— Oui ! rugit Cotton Hawes. Oui, je vous donne des ordres ! Qu'est-ce que vous en dites, Mrs Dodge ? C'est moi qui vous donne des ordres ! Qui ose vous commander de ne pas la toucher ! Sinon...

— Sinon quoi ? ricana Virginia avec un ton de confiance suprême.

Mais le revolver tremblait dans sa main.

— Sinon, je vous tuerai. Voilà. Je vous tuerai.

Il fit un pas vers elle.

— Ne bougez pas, hurla Virginia.

— Non, Mrs Dodge. C'est fini. Je n'ai pas peur de vous. Je n'ai plus peur. Vous savez pourquoi ? Parce que je sais qu'il n'y a que de l'eau dans votre bouteille, et que l'eau ne me fait pas peur.

— Cotton, s'écria Byrnes, ne fais pas...

— Ne bougez pas ! répéta Virginia, affolée.

— Pourquoi ? Vous tirerez ? Je vous conseille de viser juste et de tirer longtemps. Allez-y, je vous attends. Tirez. Mais j'avance et je vous arracherai cette arme des mains avec les dernières forces qui me resteront, et je vous la ferai avaler ! J'arrive, vous entendez ?

— Arrêtez ! N'avancez pas ! La nitro...

— Il n'y a pas de nitro ! glapit Hawes.

Virginia tira.

Hawes s'arrêta, mais un instant seulement, comme n'importe quel homme en entendant une détonation. Mais la balle était passée au large et il poursuivit son avance à travers la pièce. Il vit Byrnes prendre Teddy par le bras et la catapulte littéralement dans le corridor, de l'autre côté de la barrière. Les autres ne bougeaient pas.

— Alors ? On ne sait plus viser ? ricana Hawes. Vous avez peur ? Vous tremblez ?

Virginia recula vers le bureau. Cette fois, il savait qu'elle tirerait. Il fit un petit saut de côté au moment où elle appuyait sur la détente et quand la balle l'eut encore manqué, il éclata de rire.

— C'est gagné ! Toute la police va se ramener en vitesse !

— La nitro... murmura-t-elle en reculant encore.

— Quelle nitro ? C'est de l'eau !

— Je vais faire sauter la...

Hawes bondit.

Le coup partit au même instant et cette fois il entendit la balle siffler à son oreille. Il empoigna la main droite de Virginia au moment où elle allait faucher la bouteille. Il se cramponna à elle avec une force décuplée par la rage, tandis qu'elle se débattait comme une furie, cherchant à atteindre le flacon.

Il lui écrasa la main sur le bureau, pour lui faire lâcher son arme, et la bouteille glissa sur la surface cirée. Hawes recommença et le flacon fit encore un petit tour de danse, plus près du bord.

Et puis Virginia se tordit dans ses bras, se jeta sur le bureau, en travers, de tout son long, pour pousser la bouteille qui n'était plus qu'à quelques centimètres du bord. Elle glissa dans les bras de Hawes, mais il la saisit à la taille et la ramena brutalement en arrière, empoigna le devant de son chemisier de la main gauche et s'apprêta à la gifler à toute volée de la main droite.

A mi-chemin, sa main hésita. Et puis la main retomba.

Cotton Hawes était incapable de gifler une femme. Il jeta Virginia à travers la pièce et se contenta de grommeler :

— Espèce de salope !

Puis il se baissa pour ramasser le revolver.

Meyer leva sa tête tuméfiée et marmonna :

— Que... Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est fini, lui répondit Hawes.

Byrnes s'approchait d'un téléphone.

— Dave, cria-t-il dès qu'il eut décroché, passez-moi le Déminage, en vitesse !

— Le Démi...

— Oui, oui, vous avez entendu !

— Bien, chef !

L'appel de l'hôpital arriva à sept heures cinquante-trois, juste après que les hommes de la Brigade du Déminage eurent emporté, avec mille précautions, la bouteille pleine de liquide incolore. Ce fut Byrnes qui répondit.

— 87e, lieutenant Byrnes.

— Dr Nelson, du General. On m'a dit de vous donner les renseignements au sujet de la victime égorgée. José Dorena, c'est ça ?

— Oui.

— Il s'en tirera. La lame a manqué la carotide de trois centimètres. Il va passer quelque temps chez nous, mais il sortira sur ses pieds. C'est tout ce que vous vouliez savoir ?

— Oui, merci.

— De rien.

Byrnes raccrocha et se tourna vers Angelica :

— Vous avez de la veine. Kassim ne mourra pas. Vous avez une sacrée veine !

— Vous croyez ? murmura Angelica avec un regard qui en disait long.

Murchison s'approcha d'elle.

— Allez, ma cocotte, y a de la place en bas au bloc.

Il la fit lever et s'approcha de Virginia Dodge, enchaînée par ses menottes au radiateur.

— Alors, comme ça, c'est vous qui faites tout ce ramdam ?

— Tu peux crever, lui cracha Virginia.

— Pete, vous avez la clef de ces menottes ? Merci. Mais enfin, c'est tout de même quelque chose, vous savez, non ? De penser que j'étais là, bien tranquille ! Vous auriez pas pu me prévenir, ou je ne sais pas, moi... Je veux dire... Hé... Hé dites ! Mince, c'est ça que vous vouliez me dire quand vous avez dit comme ça « Priorité » ?

Byrnes hocha la tête d'un air las.

— C'était ça que je voulais dire.

— Oui... Ben mince, alors. Ça ! murmura Murchison en faisant brutalement lever Virginia. Allons, pin-up, on y va !

Il poussa les deux femmes devant lui dans le couloir, et croisa Kling, qui lui dit :

— Enfin, Miscolo est parti sans encombre en ambulance. Le reste, c'est dans la main des dieux. On a expédié Meyer en même temps. Il profite de la

voiture. L'infirmier avait l'air de penser qu'il aurait besoin de soins. Alors, Pete, c'est bien fini, hein ?

— C'est fini.

Il y eut du bruit dans le corridor et Steve Carella catapulta Mark Scott dans le bureau des inspecteurs.

— Asseyez-vous, Scott. Là. Salut, Pete, Cotton. Voilà notre oiseau. Il a étranglé son propre... Teddy ! Ma chérie, je t'avais complètement oubliée ! Il y a longtemps que tu attends ?...

Teddy se jeta dans ses bras avec une violence inaccoutumée et lui ferma la bouche d'un baiser. Byrnes remarqua :

— Nous t'attendions tous plus ou moins, Steve.

— Oui ? C'est gentil, ça. Loin des yeux, près du cœur. Chérie, je suis désolé d'être en retard. Mais tout à coup, cette histoire a commencé à s'éclaircir et...

Elle lui passa la main sur la joue, et sur le cou où les dents du râteau avaient laissé des traînées de sang coagulé.

— Ça, c'est rien, murmura-t-il. Un coup de râteau. Ce n'est pas grave. Ecoute, je tape mon rapport et on file. Pete, j'emmène ma femme dîner en ville et je vous défends bien de dire non. Nous allons avoir un bébé !

— Félicitations, soupira Byrnes.

— Ah ben, dites donc, quel enthousiasme ! Chérie, laisse-moi terminer ce rapport et nous partirons. J'ai une faim de loup. Pete, on boucle ce mec-là pour assassinat prémédité et tout le bazar. Où y a-t-il une machine ? Il ne s'est rien passé pendant que... ?

Le téléphone sonna et Carella tendit la main.

— Bougez pas, je le prends. Allô ? 87e, inspecteur Carella.

— Steve ? Ici Levy, du Déminage.

— Ah, tiens ? Salut, Levy. Ça va ?

— Au poil, et toi ?

— Parfait. Quoi de neuf ?

— J'ai le rapport au sujet de cette bouteille.

— Quelle bouteille ?

— Une bouteille que tes collègues nous ont confiée.

— Ah, bon. Oui, et alors ?

Carella écouta, ponctua le rapport de Levy de quelques Oh ! et Ah ? et Oui.
Puis il dit :

— D'accord, Levy. Merci des renseignements.

Il raccrocha, avança une chaise, prit trois feuilles de rapport dans le tiroir du bureau, y intercala des carbones et glissa le tout dans le chariot de sa machine.

— C'était Levy, du Déminage, dit-il en commençant à taper la date. Vous lui avez refilé une bouteille ?

— Oui, murmura Hawes.

— Ben, il téléphonait le résultat d'analyse.

Hawes se leva et s'approcha de Carella.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il a dit c'en était.

— C'en était ?

— C'est ce qu'il a dit. Ils l'ont fait sauter au labo. Paraît qu'il y avait de quoi pulvériser l'hôtel de ville, là-dedans.

— C'en était, murmura Hawes d'une voix sans timbre.

— Oui, grogna Carella en picorant les lettres de son nom sur les touches ; puis il ajouta distraitemment : Qu'est-ce que c'était ?

— De la nitro, dit Hawes en se laissant tomber sur une chaise, pétrifié.

Carella se mit à taper de tout son cœur sur sa machine.

— Ah ! dis donc, quelle journée !

OceanofPDF.com

1

2

OceanofPDF.com

3

4

OceanofPDF.com

5

6

OceanofPDF.com

7

8

OceanofPDF.com

9

10

OceanofPDF.com

11

12

OceanofPDF.com

13

14

OceanofPDF.com

15

16

OceanofPDF.com

17

18

OceanofPDF.com